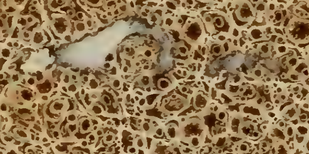
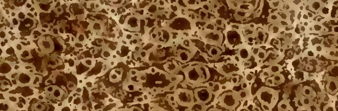
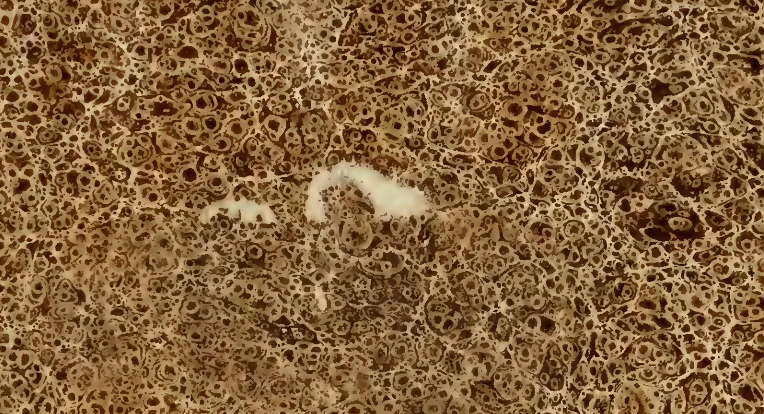
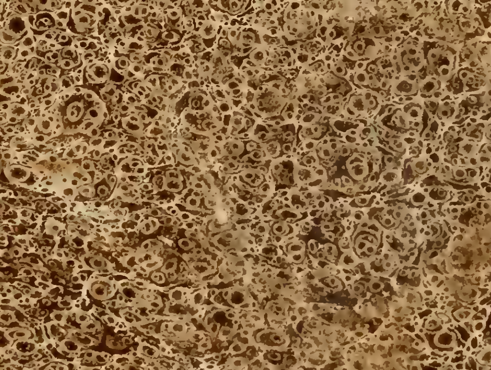








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE LAMARTINE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
RUE DE SEINE, 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALPHONSE

DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION

TOME NEUVIÈME



Je l'emporte insensible et léger comme un rêve

Page 262.

PARIS

CHARLES GOSSELIN, FURNE ET Cie

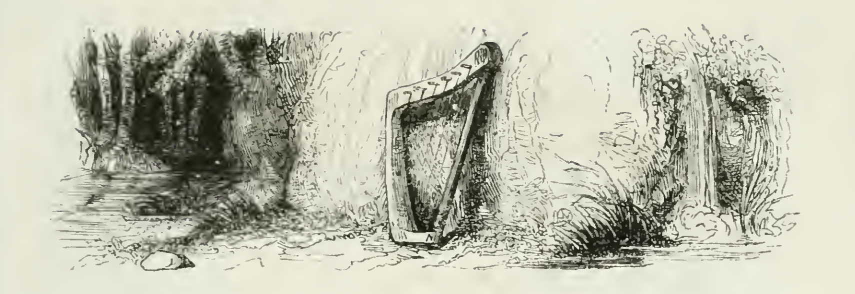
ÉDITEURS

M DCCC XXXIX



A

MARIA-ANNA-ÉLIZA.



A MARIA-ANNA-ÉLIZA.

Janvier 1836.

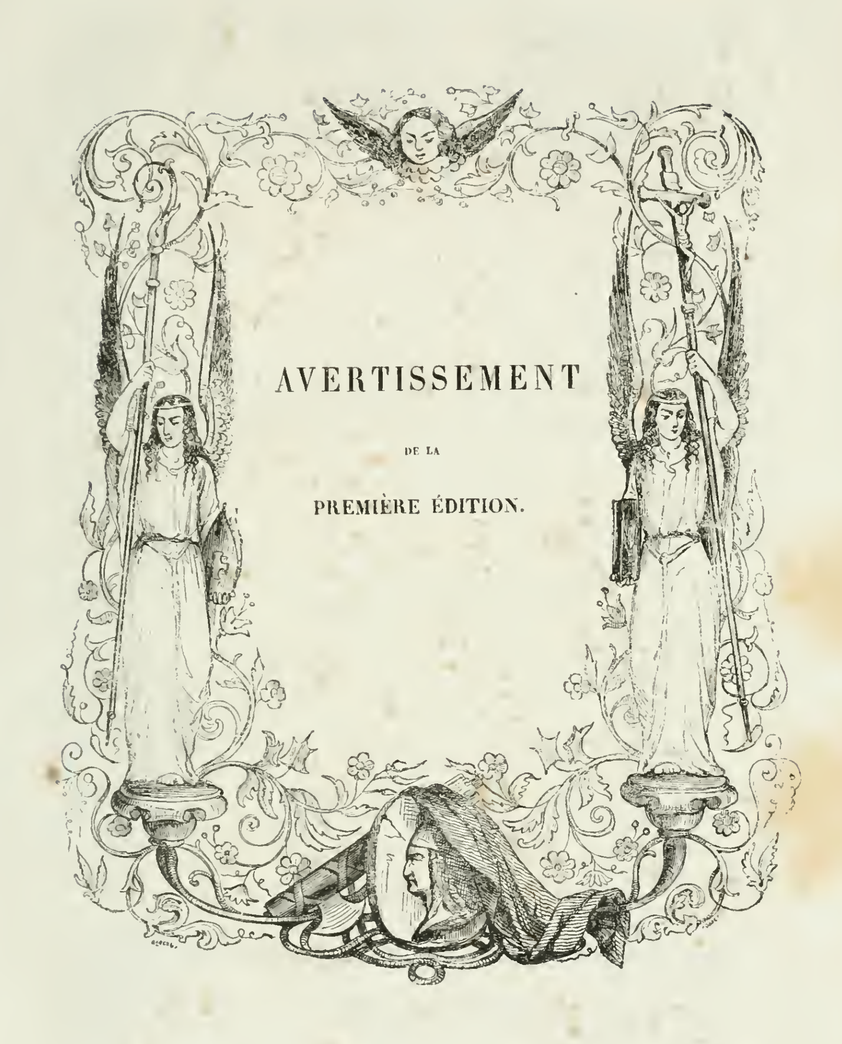
Doux nom de mon bonheur, si je pouvais inscrire
Un chiffre ineffaçable au socle de ma lyre,
C'est le tien que mon cœur écrirait avant moi,
Ce nom où vit ma vie et qui double mon ame!

Mais, pour lui conserver sa chaste ombre de femme,
Je ne l'écrirais que pour toi.

Lit d'ombrage et de fleurs où l'onde de ma vie
Coule secrètement, coule à demi tarie,
Dont les bords trop souvent sont attristés par moi,
Si quelque pan du ciel par moment s'y dévoile,
Si quelque flot y chante en roulant une étoile,
Que ce murmure monte à toi.

Abri dans la tourmente où l'arbre du poète
Sous un ciel déjà sombre obscurément végète,
Et d'où la sève monte et coule encore en moi,
Si quelque vert débris de ma pâle couronne
Refleurit aux rameaux et tombe aux vents d'automne,
Que ces feuilles tombent sur toi!

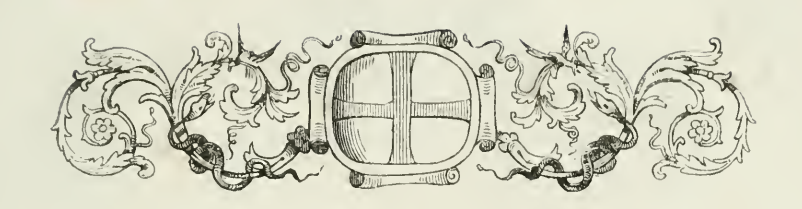




AVERTISSEMENT

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION.



AVERTISSEMENT

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION.

Les annonces insérées dans quelques journaux m'obligent à dire un mot au lecteur. Ces annonces ont pu lui donner une fausse idée

de cet ouvrage. Ce n'est point un poème, c'est un épisode.

Ces pages, trop nombreuses peut-être, ne sont cependant que des pages détachées d'une œuvre poétique qui a été la pensée de ma jeunesse, et qui serait celle de mon âge mûr, si Dieu me donnait les années et le génie nécessaires pour la réaliser. Nous sentons tous, par instinct, comme par raisonnement, que le temps des épopées héroïques est passé. C'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que la critique n'existant pas encore, il y a confusion entre l'histoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et que les poètes sont les chroniqueurs merveilleux des nations. Alors aussi, les peuples qui, pour naître et pour grandir, ont besoin de la tutelle des grands hommes et des héros, attachent naturellement leur intérêt et leur reconnaissance à ces puissantes individualités qui les ont affranchis

ou civilisés. Ils consacrent leurs mémoires dans les chants populaires qui, en s'écrivant, deviennent plus tard des poèmes, et l'épopée est individuelle et héroïque.

Mais plus tard, mais aujourd'hui, les individualités disparaissent, ou elles agissent avec toute leur vérité dans le drame de l'histoire. C'est là qu'on va les chercher. Le mouvement des choses est si rapide, ce drame de l'histoire appelle tant de personnages sur la scène, la critique exerce sur toutes ces figures du temps une si scrupuleuse sagacité, que le prestige de l'imagination est bientôt détruit, et qu'il ne reste aux grands hommes que le prestige de leur puissance ou de leur génie; celui de la poésie ne leur appartient plus. D'ailleurs, l'œil humain s'est élargi par l'effet même d'une civilisation plus haute et plus large, par l'influence des institutions qui appellent le concours d'un plus grand nombre ou de

tous à l'œuvre sociale, par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité; que l'œuvre de son perfectionnement était une œuvre collective et éternelle. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent pour ce qu'elles sont: des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même. La poésie redevient sacrée par la vérité, comme elle le fut jadis par la fable; elle redevient religieuse par la raison, et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque, elle est bien plus, elle est humanitaire.

Pénétré de bonne heure et par instinct de cette transformation de la poésie, aimant à écrire, cependant, dans cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée, et qui vi-

bre quelques jours de plus que la langue vulgaire dans la mémoire des hommes, je cherchai quel était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir, qui permît au poète d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même, il n'y en a pas deux : c'est l'humanité; c'est la destinée de l'homme; ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu.

Mais ce sujet si vaste, et dont chaque poète, chaque siècle peut-être, ne peuvent écrire qu'une page, il fallait lui trouver sa forme, son drame, ses types individuels. C'est ce que je tentai; si jamais je l'achève, ou si, avant de mourir, je puis du moins en ébaucher un assez grand nombre de fragmens pour que le dessin en apparaisse dans sa variété et dans son unité, on jugera s'il y avait un germe de vie dans cette

pensée, et d'autres poètes plus puissants et plus complets viendront et la féconderont après moi.

L'ouvrage est immense, j'en ai exécuté plusieurs parties à diverses époques de ma vie; mécontent de quelques-unes, je les ai jetées au feu, d'autres sont conservées, d'autres n'attendent pour éclore que du loisir et de l'inspiration. Les distractions de la pensée, les voyages, la politique, le bruit des événemens extérieurs, m'ont souvent interrompu et m'interrompront sans doute encore. On ne doit donner à ces œuvres de complaisance de l'imagination que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps; ce sont les voluptés de la pensée; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. Le poète n'est pas tout l'homme, comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas l'ame tout entière. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que

cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la patrie et de la civilisation? pendant que tout le monde moral se remuait autour de lui dans le terrible enfantement des idées ou des choses? Ce serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux, et qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée; — il y a, quoi qu'on en dise, une grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de lutte. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme.

Quoi qu'il en soit, j'ai choisi, parmi les diverses scènes de mon drame épique déjà exécutées, une des scènes les plus locales et les plus contemporaines, pour la donner aujourd'hui au

public, et pour interroger son jugement sur un genre de poésie que je n'avais pas encore soumis à sa critique. C'est un fragment d'épopée intime; ce n'est pas comme on l'a cru le type sacerdotal; le sacerdoce ici n'est que le cadre et non le sujet. Le prêtre moralement et poétiquement conçu a une autre dimension que Jocelyn. Jocelyn est un homme sensible et passionné que des circonstances et des vertus jettent dans le sanctuaire, et qui devient curé de village. Le curé de village est une des plus touchantes incarnations de l'Évangile, une des plus pittoresques figures de nos civilisations modernes. Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour faire de cet épisode une espèce de petit poème ayant son commencement et sa fin.

Le lecteur se tromperait s'il voyait dans ce sujet autre chose que sa partie poétique. Il n'y a là ni intention cachée, ni système, ni controverse pour ou contre telle ou telle foi religieuse; il n'y

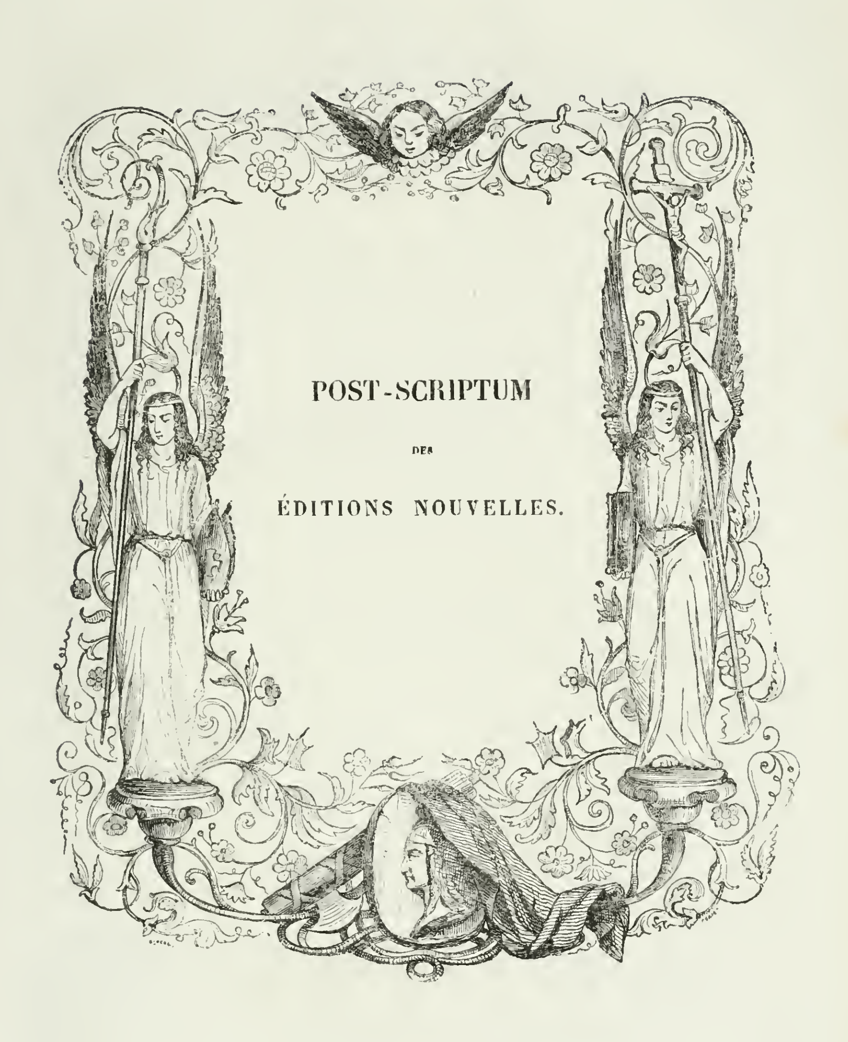
a que le sentiment moral et religieux pris à cette région, où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences.

Or, cet épisode ne m'est point venu par hasard en pensée; ce n'est point une invention, c'est presque un récit. Il y a, dit le poète, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on invente; ici, presque tout fut vrai; la langue seule est feinte. Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poète, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien. Cette aventure est bien simple, et le style bien distinct de l'atmosphère d'idées qui nous enveloppe aujourd'hui. Cela ne s'adresse qu'à des imaginations très-jeunes. Cela doit être lu comme cela fut écrit. C'est un rêve d'un cœur de seize ans.

Si le public accueille avec intérêt et bienveillance ce fragment, j'en publierai d'autres successivement. S'il le laisse tomber et mourir, je n'en continuerai pas moins à travailler en silence à ce monument que je voudrais laisser, même inachevé, après moi. Mais je n'en produirai plus rien ; et je me bornerai à demander de temps en temps au lecteur son indulgence pour quelques-unes de ces inspirations lyriques, que l'heure et la pensée font jaillir du cœur ou de l'intelligence du poète, et qui n'ont pas la prétention de survivre à l'impression qui les a produites.

15 janvier 1836.

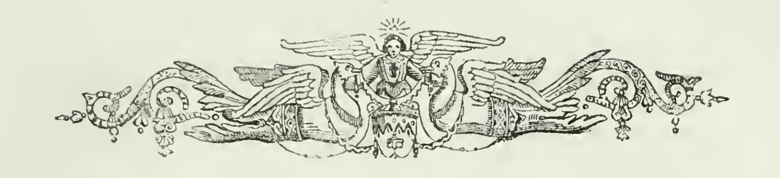




POST-SCRIPTUM

DES

ÉDITIONS NOUVELLES.



POST-SCRIPTUM

DES

ÉDITIONS NOUVELLES.

Maintenant un mot sur des choses plus graves.

Quelques personnes ont cru voir dans *Jocelyn*

deux intentions du livre sur lesquelles l'auteur doit s'expliquer : un plaidoyer contre le célibat des prêtres; une attaque à la religion : ces personnes sont dans l'erreur. Quant au célibat des prêtres, quelles que puissent être, à cet égard, les opinions de l'auteur, opinions qui ne seraient pas même une hérésie, puisque l'Église romaine reconnaît le mariage des prêtres catholiques dans l'Orient; l'idée de faire d'un poème une controverse en vers pour ou contre tel ou tel point de discipline, n'est pas même entrée dans sa tête.

Quant à une attaque au christianisme catholique, ce serait méconnaître également et l'instinct du poète et le tact moral de l'homme, que de supposer une intention de polémique hostile dans un ouvrage de poésie pure, dont l'unique mérite, s'il en avait un, serait le sentiment moral et religieux dont chaque vers est imbibé.

S'il y a quelque chose au monde de libre et d'inviolable, c'est la pensée et la conviction : l'auteur n'a point à faire ici profession de foi ; mais il fait profession de vénération, de reconnaissance et d'amour pour une religion qui a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité ; qui a incarné la raison divine dans la raison humaine, qui a fait un dogme de la morale et une législation de la vertu ; qui a donné pendant deux mille ans une ame, un corps, une voix, une loi à l'instinct religieux de tant de milliards d'êtres humains, une langue à toutes les prières, un mobile à tous les dévouemens, une espérance à toutes les douleurs. Alors même qu'il pourrait différer sur le sens plus ou moins symbolique de tel ou tel dogme de cette grande communion des esprits, pourrait-il jamais, sans ingratitude et sans crime, être hostile à une religion qui fut le lait de son enfance, qui fut la religion de sa mère, qui lui a tout appris à lui-même des choses d'en haut, et souiller

de sable ou de gravier ce pain de vie dont se nourrissent et se fortifient tant de millions d'ames et d'intelligences? Ce ne sera jamais sa pensée ; ce ne fut pas sa pensée en écrivant ce livre. Il n'en a eu qu'une : inspirer l'adoration de Dieu, l'amour des hommes, et le goût du beau et de l'honnête à tous ceux qui sentent en eux ces nobles et divins instincts. Les controverses engendrent souvent les disputes, et l'intelligence aussi doit avoir sa charité.

Enfin on m'a accusé ou loué de panthéisme : j'aimerais autant qu'on m'accusât d'athéisme, cette grande cécité morale de quelques hommes privés, par je ne sais quelle affliction providentielle, du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu. Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris pour panthéisme aussi le mot de saint Paul, ce premier commentateur du christianisme : *In*

illo vivimus, movemur et sumus. C'est le mien. Mais refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'océan. Non : mon Dieu est le dieu de l'Évangile, le *père qui est* AU CIEL, c'est-à-dire qui est partout.

Mais en voilà trop sur un si petit livre, qui ne doit rien soulever de si lourd, qui ne doit rien toucher de si haut.

Paris, 26 mars 1856.



JOCELYN.

ÉPISODE.



PROLOGUE.



PROLOGUE.

J'ÉTAIS le seul ami qu'il eût sur cette terre
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,

A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semble déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main ;
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise ;

Puis regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir;
Car c'était l'heure sainte où libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire,
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur,
Et sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger:
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route; et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon;
On n'entendait au loin que le cri du grillon
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées

Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain, le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour; aussi muette et vide,
Vide? hélas! mon Dieu non; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu;
Je devinai la mort à ce muet emblème,
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
— « Marthe! dis-je; est-il vrai?... » Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts,
— « Trop vrai! Montez, monsieur, on peut le voir encore,
» On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore;

» Sa pauvre ame du moins s'en ira plus en paix
» Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
» Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure;
» — Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
» Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
» Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. —
» Son bien? n'en point garder était toute sa gloire,
» Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
» Le peu qui lui restait a passé sou par sou
» En linge, en alimens, ici, là, Dieu sait où.
» Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
» Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie,
» Car c'est en confessant jour et nuit, tel et tel,
» Qu'il a gagné la mort. » — « Oui, lui dis-je, et le ciel! »
Et je montai. La chambre était déserte et sombre,
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front les funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'ame, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire,
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami,
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix.
Puis je baisai les pieds et les mains; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,

Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,
Et priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière;
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil;
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe;
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour, — « O saint ami! » lui dis-je :
« Dors! ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.
» En vain je vais fermer la couche où te voilà,
» Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
» Il est où ses vertus ont allumé leur flamme!
» Il est où ses soupirs ont devancé son ame! »

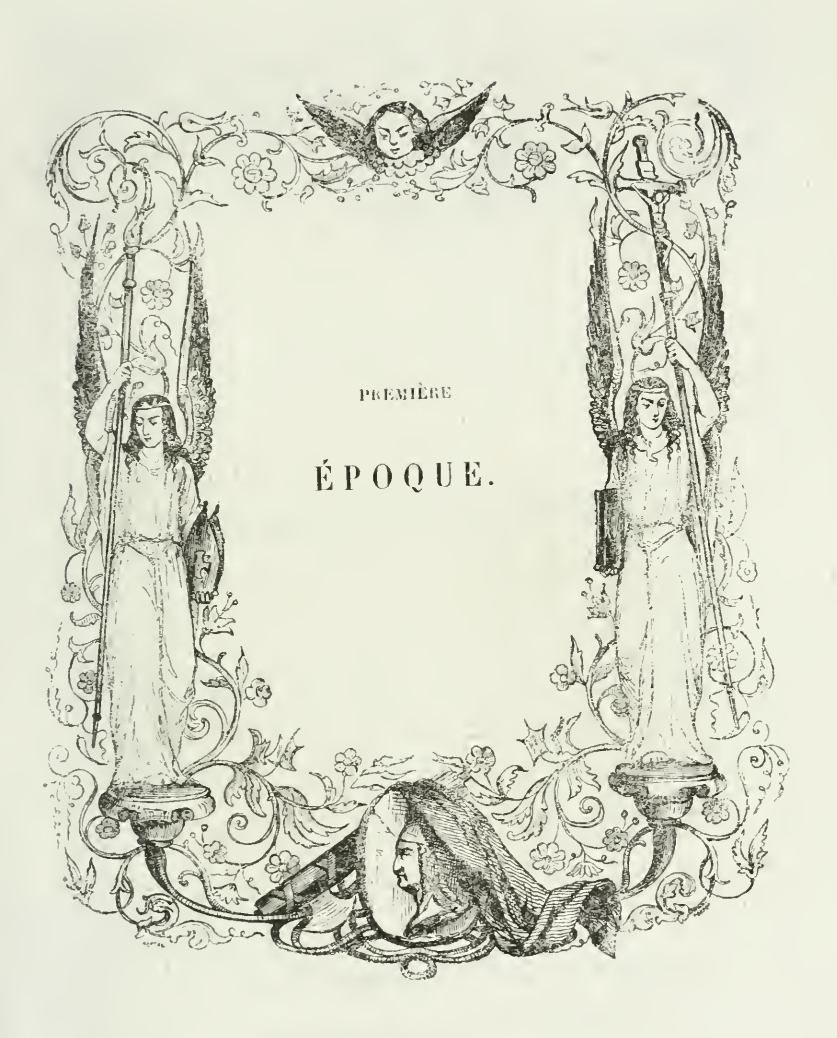
Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ses glas des aboîmens funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

Et moi, seul avec Marthe en ce morne séjour,
J'allais, je revenais du jardin à la cour,
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace,
Le voyant, lui parlant, et lui laissant sa place,
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux,
En lisant un passage et m'essuyant les yeux.
« — N'écrivait-il jamais? » — « Quelquefois le dimanche, »
Me dit Marthe, « il veillait sur une page blanche,
» Et quand elle était noire, au fond d'un vieux panier
» Il la jetait, et moi, dans un coin de grenier
» Je balayais la feuille au retour de l'aurore,
» Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. »
J'y montai; j'y trouvai ces pages où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,
Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire

Du bout de son bâton écrit avec mystère,
Caractères battus par la pluie et les vents,
Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.
Bien des dates manquaient à ce journal sans suite,
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux,
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,
Mon œil de ces débris recomposait sa vie,
Comme l'œil, éclairé d'un rayon de la nuit,
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,
Voit les anneaux glissans d'un fleuve à l'eau brillante,
Dérouler flots à flots leur nappe étincelante,
Se perdre par moment sous quelque tertre obscur,
Dans la plaine plus bas reparaître plus pur,
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose;
Mais suivant du regard le sillon qu'il suppose,
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.
C'est ainsi qu'à travers de confuses images,
De ce journal brisé j'ai recousu les pages.

Si d'une ombre souvent le texte est obscurci,
Complétez en lisant ces pages, les voici.




PREMIÈRE
ÉPOQUE.



PREMIÈRE ÉPOQUE.

1er mai 1786.

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur.

O mon Dieu! que la terre est pleine de bonheur!
Aujourd'hui premier mai, date où mon cœur s'arrête,
Du hameau paternel c'était aussi la fête,
Et c'est aussi le jour où ma mère eut un fils;
Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis;
Seize ans! puissent long-temps ces doux anniversaires
Sonner tant de bonheur au clocher de mes pères!

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon!
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,
Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore
Semblait comme un ami solliciter l'aurore;
On voyait la fumée en colonnes d'azur,
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur;
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées;
Les filles du village à ce refrain joyeux
Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux,
Se saluaient de loin du sourire ou du geste,
Et sur les hauts balcons penchant leur front modeste,

Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors
Comme des écheveaux dont on lisse les bords,
Puis elles descendaient nu-pieds, demi-vêtues,
De ces plis transparens qui collent aux statues,
Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin,
L'œillet ou le lilas tout baignés du matin;
Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins découlées,
Y roulaient comme autant des perles défilées.
Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
Retentissaient de pas, de murmures, de voix,
On y voyait courir les blonds chapeaux de paille,
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille;
Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau
Les groupes variés confondus sous l'ormeau;
Là, les embrassemens, les scènes de famille,
Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles,
Des amis retrouvés, des souvenirs lointains,
Des hôtes entraînés aux rustiques festins,
Des vierges à genoux autour de la chapelle,
Et les groupes pieux que la cloche rappelle,
Leur chapelet en main et le front incliné,

Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné.

Que de danses le soir égayaient la pelouse!
Plus le jour retirait sa lumière jalouse,
Plus elles s'animaient, comme pour ressaisir
Ce que l'heure fuyante enviait au plaisir.
Chaque arbre du verger avait son chœur champêtre,
Son orchestre élevé sur de vieux troncs de hêtre;
Le fifre aux cris aigus, le hautbois au son clair,
La musette vidant son outre pleine d'air,
L'un sautillant et gai, l'autre plaintive et tendre,
S'accordant, s'excitant, s'unissant pour répandre
Ensemble ou tour à tour, dans leurs divers accens,
Le délire ou l'ivresse à nos chœurs bondissans.
Tous les yeux se cherchaient, toutes les mains pressées,
Frémissaient de répondre aux notes cadencées.
Un tourbillon d'amour emportait deux à deux,
Dans sa sphère de bruit les couples amoureux;
Les pieds, les yeux, les cœurs qu'un même instinct attire,
S'envolaient soulevés par le commun délire,

S'enchaînaient, se brisaient, pour s'enchaîner encor :
Tels quand un soir d'été darde ses rayons d'or,
Dans le sable échauffé qui brille sur la grève,
On voit les tourbillons d'atomes qu'il soulève,
Monter, descendre, errer, s'enlacer tour à tour,
Comme à l'attrait caché d'un invisible amour,
Dresser en tournoyant leur brillante colonne,
Et danser dans la sphère où le soleil rayonne.

Et plus tard quand l'archet, le fifre, le hautbois,
Commençaient à languir comme épuisés de voix,
Quand les cheveux mouillés, que la sueur dénoue,
Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue,
Et que sur les gazons les groupes indolens
S'en allaient en causant à voix basse, à pas lents;
De quels bruits enchanteurs l'oreille était frappée !
Adieux, regrets, baisers, parole entrecoupée,
Murmure que la nuit peut à peine assoupir,
D'un beau jour qui s'éteint, tendre et dernier soupir :
Mon ame s'en troublait, mon oreille ravie

Buvait languissamment ces prémices de vie;
Je suivais des regards, et des pas, et du cœur,
Les danseuses passant l'œil chargé de langueur;
Je rêvais au doux bruit de leurs robes de soie;
Chacune en s'en allant m'emportait une joie;
Puis enfin, danse et bruit, tout avait disparu,
Sur la crête des monts la lune avait couru;
A peine quelque amant, trop oublieux de l'heure.
Regagnait en rêvant sa lointaine demeure,
Ou, long-temps arrêtés au coude du chemin,
Quelques couples tardifs, une main dans la main,
Laissaient sonner deux fois l'heure avancée et sombre,
Et sous les châtaigniers disparaissaient dans l'ombre.

Maintenant je suis seul dans ma chambre. Il est nuit;
Tout dort dans la maison; plus de feux, plus de bruit;
Dormons! — mais je ne puis assoupir ma paupière.
Prions! — mais mon esprit n'entend pas ma prière.
Mon oreille est encor pleine des airs dansans,
Que les échos du jour rapportent à mes sens;

Je ferme en vain mes yeux, je vois toujours la fête ;
La valse aux bonds rêveurs tourne encor dans ma tête ;
Du bal, hélas! fini, fantômes gracieux,
Mille ombres de beautés dansent devant mes yeux ;
Je vois luire un regard dans la nuit ; il me semble
Sentir de douces mains presser ma main qui tremble,
De blonds cheveux jetés par le cercle mouvant
Sur ma peau qui frémit glissent comme un doux vent ;
Je vois tomber des fronts mille roses flétries,
J'entends mon nom redit par des lèvres chéries ;
Anna! Blanche! Lucie! oh! que me voulez-vous?
Qu'est-ce donc que l'amour si son rêve est si doux?

Mais l'amour sur ma vie est encor loin d'éclore,
C'est un astre de feu dont cette heure est l'aurore ;
Ah! si jamais le ciel jetait entre mes bras
Un des songes vivans attachés à mes pas,
Si j'apportais ici, languissante et ravie,
Une vierge au cœur pur, premier rayon de vie,
Mon ame aurait vécu mille ans dans un seul jour.

Car je le sens ce soir, mon ame n'est qu'amour !

Non : chassons de mon cœur ces trop molles images :
De mes livres amis rouvrons les vieilles pages,
Les voici sur ma table incessamment ouverts;
Mais mon œil flotte en vain sur la prose et les vers.
Les mots inanimés tombent morts de la lyre,
Mon esprit ne lit pas et laisse mes yeux lire.
Un seul mot s'y retrace, et ce mot est de feu,
L'amour, rien que l'amour; mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

. . . .

. . . .

Parmi tant de beautés que ma sœur était belle !
Mais le soir en rentrant pourquoi donc pleurait-elle?



6 mai 1786.

Ah! j'ai donc le secret des larmes de ma sœur;
Puisse mon sacrifice acheter son bonheur!

Tout à l'heure au jardin, pensif et solitaire,
Je traînais au hasard mes pas distraits à terre
Dans l'allée au couchant le long de la maison,
Mon pied qui s'imprimait sans bruit sur le gazon,
Ne retentissait pas dans l'herbe où je l'appuie,
Plus que l'oiseau qui pose, ou la goutte de pluie;
Je tenais dans la main ce livre où tant de pleurs
Coulent du cœur de Paul et des yeux des lecteurs,

Quand, le canot parti, chaque coup de la rame
Emporte Virginie, arrache l'ame à l'ame;
Je sentais tout mon cœur se fondre de pitié,
Et la page toujours restait lue à moitié.
Tout à coup quelques mots murmurés à voix basse,
Fixèrent ma pensée et mes pas sur la place.
Ce bruit inusité dans le muet enclos,
Ces sons entrecoupés de timides sanglots,
S'élevaient, s'abaissaient de distance en distance,
Puis mouraient étouffés dans un morne silence.
Inquiet, j'avançai d'un pas discret et sûr
Vers la fenêtre basse et sous l'angle du mur;
J'écartai de la main les pampres de la treille,
Et de la jalousie approchant mon oreille,
Et plongeant un regard dans la nuit du boudoir,
J'entendis et je vis. Un seul rayon du soir,
Que brisaient les barreaux et les feuilles obscures,
Éclairait à demi la chambre et les figures.
Ma mère était au fond assise au bord du lit,
Les yeux sur un papier comme quelqu'un qui lit;
L'ombre de ses cheveux me cachait son visage.

Mais j'entendais tomber des gouttes sur la page.
Ma sœur assise auprès, un de ses bras passé
Au cou de notre mère avec force embrassé,



Le front sur son épaule et noyé dans sa robe,
Pour cacher la rougeur que la pudeur dérobe,

S'efforçait vainement d'étouffer ses douleurs;
Des mèches de cheveux, qui ruisselaient de pleurs,
Détachés de sa tête et collant sur sa joue,
Le mouvement d'un sein que le sanglot secoue,
Et le son de deux voix brisé, tout trahissait
Deux cœurs brisés eux-même, et des pleurs qu'on versait.
— « Julie! il est donc vrai, » disait ma mère; « il t'aime!
» Et toi, tu le chéris aussi? » — « Plus que moi-même!
» — Hélas! je comprends trop ce tendre et triste aveu,
» Vous voir unis un jour était mon plus doux vœu;
» Mais Dieu, qui de ses dons fut pour nous trop avare,
» Vous unit d'une main, de l'autre vous sépare;
» Quand je te donnerais, ma fille, tout mon bien,
» Ta dot à peine encore égalerait le sien,
» Et tu le vois, un père inflexible à vos larmes,
» Compte pour rien son fils, son désespoir, tes charmes,
» Si tu n'apportes pas à sa famille encor,
» Avec tant d'innocence et tant d'amour, de l'or;
» De l'or?... Ah! si mes pleurs au moins pouvaient t'en faire,
» On verrait ce qu'il tient dans les yeux d'une mère;
» Dieu le sait. Je voudrais acheter à ce prix

» Un époux pour ma fille, une femme à mon fils;
» Mais je n'ai que ce champ, trop étroit héritage,
» Qu'entre ton frère et toi ma tendresse partage;
» Sachons donc, mon enfant, oublier et souffrir! »
— « Oublier? non jamais, ma mère; mais mourir! »
Puis je n'entendis plus qu'à voix basse un mélange
De plaintes, de baisers; puis la voix de quelque ange
Me parla dans le cœur; et d'un pied suspendu,
Je m'éloignai pleurant et sans être entendu.



17 mai 1786.

Tout le jour dans mon sein j'ai roulé ma pensée,
Et de mon dévoûment l'agonie est passée.

. . . .

. . . .

18 mai 1786.

Voilà ce que j'ai dit à ma mère aujourd'hui :
« Je sens que Dieu me presse et qu'il m'appelle à lui,
» La tendre piété, la foi vive et profonde,
» Cette divine soif des biens d'un meilleur monde,
» Dont vous me nourrissiez, enfant, sur vos genoux,
» Porte aujourd'hui son fruit peut-être amer pour vous,
» Amer à ma jeunesse aussi, mais doux à l'ame;
» L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame;
» Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels,
» Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels.
» Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente;
» Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente.

» Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
» Où s'embourbe en marchant ce troupeau des humains;
» J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre,
» Suivre dès le matin mon sentier solitaire.
» J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu,
» Et dès le premier pas me reposer en Dieu.
» Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée,
» Où bruït cette foule à tant de soins mêlée :
» J'apporterais une arme inégale au combat,
» Trop de pitié dans l'ame ; un cœur qu'un souffle abat;
» Trop sensible ou trop fier je mourrais dans la lutte,
» Ou vainqueur du triomphe ou vaincu de la chute.
» A cette loterie où la vie est l'enjeu
» Mon cœur passionné mettrait trop ou trop peu;
» Et puis la vie est lourde, et dur est le voyage,
» Il vaut mieux la porter seule et sans ce bagage
» De chaînes, de fardeaux, de soins, d'ambitions.
» Amours, liens brisés, enfans, afflictions,
» Quel que soit vers le ciel le chemin que l'on suive,
» On arrive plus vite où Dieu veut qu'on arrive;
» Dans le lit de poussière on se couche moins tard;

» On a moins de soucis et de pleurs au départ;
» Oh! ne résistez pas, ma mère, à ma prière!
» Si vous réfléchissiez, un jour vous serez fière
» De ce mot qui vous semble un douloureux adieu;
» A quoi renonce-t-on quand on se jette à Dieu?
» Que voulez-vous de mieux pour l'enfant qui vous prie
» Que la paix sur la terre et le ciel pour patrie?
» Humble est le nom de prêtre! oh! n'en rougissez pas,
» Ma mère, il n'en est point de plus noble ici-bas.
» Dieu, qui de ses desseins connaît seul le mystère,
» A partagé la tâche aux enfans de la terre,
» Aux uns le sol à fendre et des champs pour semer,
» Aux autres des enfans, des femmes pour aimer,
» A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde,
» A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde;
» Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi,
» Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi!
» Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue,
» Où l'eau trouble du puits n'est jamais répandue,
» Que ne rougit jamais le nectar des humains,
» Qu'ils ne se passent pas pleine de mains en mains,

» Mais où l'herbe odorante, où l'encens de l'aurore
» Au feu du sacrifice en tout temps s'évapore ;
» Il est dans son silence au reste des mortels
» Ce qu'est aux instrumens l'orgue des saints autels :
» On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
» Se mêler hors du temple aux vains bruits de la terre ;
» Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
» Et le profane écho ne les répète pas;
» Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
» Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
» Et porte, en saints élans, à la divinité,
» L'hymne de la nature et de l'humanité.

» Mais vous dites peut-être : il vit seul, et son ame,
» Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,
» Dans cet isolement sèche et se rétrécit;
» Il n'a plus de famille et son cœur se durcit.
» Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille,
» Les pauvres sont pour lui, mère, enfans, femme et fille.
» Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;

» Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié,
» Non, non, dans ma pensée heureuse et recueillie,
» Ne craignez pas surtout que mon amour s'oublie.
» Ah! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux;
» Ce vœu me donne à lui sans m'arracher à vous.
» Plus de sa charité l'Océan nous inonde,
» Plus nous sommes à lui, plus nous sommes au monde,
» A ses pieux devoirs, à ses liens permis,
» Aux doux attachemens de parens et d'amis.
» Devant ce Dieu d'amour dont je serai l'apôtre,
» Aucun nom à l'autel n'effacera le vôtre;
» Et chacun des soupirs du céleste entretien
» Y portera ce nom au ciel avec le mien!
» Ne fermez pas ainsi vos lèvres interdites,
» Ne me regardez pas si tristement; mais dites:
» Que le désir de Dieu s'accomplisse sur toi!
» Dites comme Sara, mère, et bénissez-moi!

. . . .

. . . .

20 mai 1786.

Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes,
La fille de Jepthé que suivaient ses compagnes
Demanda quelques nuits au Seigneur irrité
Pour pleurer ses printemps et sa virginité;
Puis comme un doux agneau revient à sa nourrice,
Vint d'elle-même offrir sa gorge au sacrifice.
Ainsi pleurait ma mère, et puis elle a dit : oui!
Mais un cœur sur la terre en sera réjoui.
Sitôt que de ma sœur j'aurai béni la joie,
Sans regarder derrière, entrons dans notre voie



1er juin 1786.

Dieu m'a récompensé, ce fut hier le jour
Où le Seigneur bénit l'innocence et l'amour.
De ma sœur et d'Ernest cette sainte journée
A dans la main de Dieu mêlé la destinée.
Les voilà dans la paix se possédant tous deux!
Quel éclat de bonheur rayonnait autour d'eux!
On eût dit qu'à l'autel, se dévoilant d'avance
Tous les jours fortunés d'une longue existence,
Tous les chastes plaisirs d'une pure union,
Au flambeau de leur noce apportaient un rayon,
Et sur leurs fronts sereins concentrant leurs prémices,
Prodiguaient en un jour un siècle de délices:

Avant l'heure où blanchit le premier horizon
Quelle nouvelle vie animait la maison!
Tous les volets fermés, hélas! depuis cette heure
Où mon père en sortit pour une autre demeure,
Ces portes qui du maître encor gardaient le deuil,
Et dont les fleurs jonchaient dès le matin le seuil,
Semblaient, prenant une ame et sentant cet emblème,
Tressaillir sur leurs gonds et s'ouvrir d'elles-même
Pour accueillir, après un long exil rendu,
Le bonheur, comme un hôte au foyer attendu.
La musique, élevant sa voix par intervalle,
Les pas des serviteurs courant de salle en salle;
Les parens, les amis arrivant deux à deux,
Les mains pleines de dons et les cœurs pleins de vœux;
Des présens de l'époux les fragiles merveilles
Étalées sur le lit, débordant des corbeilles,
Les vierges pour les voir se pressant à l'entour,
Les touchant, les montrant, s'écriant tour à tour:
L'une ajustant le voile au front de la fiancée,
L'autre attachant la perle à ses cheveux tressée,
Et toutes, le front ceint de grâce et de rougeur,

Aimant à contempler les apprêts du bonheur,
A promener sur tout leurs doigts, leur fantaisie,
Comme on les voit toucher dans un écrin d'Asie
Les colliers, les anneaux, les secrets talismans
Dont on aime l'éclat sans comprendre le sens.
Puis les danses le soir sur l'herbe, puis la ronde
Dans son cercle qui roule entraînant tout le monde,
Tout le monde excepté la fiancée et l'époux,
Qui fuyaient nos plaisirs pour des plaisirs plus doux,
Impatiens du soir qui doit chasser la foule,
Comptant l'heure qui sonne et la nuit qui s'écoule,
Se cherchant, se trouvant et le bras sous le bras,
S'égarant d'arbre en arbre et se parlant plus bas;
Tant le bonheur parfait, qui fuit la multitude,
A besoin du silence et de la solitude.
Que ce bonheur perçait même dans leur tourment!
Comme tout trahissait leur vague enchantement,
Ces soupirs, ces regards qui plongeaient l'un dans l'autre,
Cette langue sans mots qui surpassait la nôtre,
Cette marche indolente, ou ce pas arrêté
Comme accablé du poids de leur félicité,

Cette fuite du monde et ce besoin d'eux-même,
Cette joie à nommer vingt fois le nom qu'on aime,
Tout leur réalisait ce rêve de l'amour
Qu'on fait toute la vie et qu'on savoure un jour!
Et moi seul et rêveur, glissant sans qu'on me voie,
Du regard et du cœur je poursuivais leur joie,
Tout le jour, en tout lieu, me trouvant sur leurs pas,
Me rencontrant partout, ils ne me voyaient pas;
Du bonheur des amans goûtant au moins l'image,
Dans leur félicité j'adorais mon ouvrage,
Et je disais tout bas dans mon cœur satisfait:
Ce bonheur est à moi, car c'est moi qui l'ai fait!



3 juin 1786.

Souvent hier au bal, au souper de famille,
En me montrant du doigt, plus d'une jeune fille
De celles dont j'aimais naguère l'entretien,
Et dont le doux regard faisait baisser le mien,
Disait : Lui jeune et beau, Dieu ! pourrait-on le croire,
Préfère à notre amour une soutane noire ;
Le monde lui fait peur ! hélas ! le pauvre enfant !
Puis, passant devant moi d'un coup d'œil triomphant,
M'écrasaient en disant : Ne sommes-nous plus belles ?
Et le rire étouffé circulait autour d'elles.
J'avais l'air insensible au sarcasme moqueur.
Vous cependant, mon Dieu, vous lisiez dans mon cœur !..

6 juin 1786.

Ce fut hier; le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre,
On eût dit qu'à son tour l'ame de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois!
Tout se taisait aussi dans la maison fermée;
On n'osait regarder une figure aimée,
Quand on se rencontrait on n'osait se parler,
De peur qu'un son de voix ne vînt vous révéler

Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,
Et ne fît éclater le cœur qu'un mot déchire.
On allait, on venait; mère, sœur, à l'écart,
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ,
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,
Cachait avec ses dons une de ses pensées;
On s'asseyait ensemble à table, mais en vain;
Les pleurs se faisaient route et coulaient sur le pain.
Ainsi passa le jour; et quand la nuit suprême,
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais,
— « Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix,
» Reposez votre cœur de soupirs et de larmes,
» Bénissez votre enfant et dormez sans alarmes;
» Que ce dernier sommeil que je fais près de vous,
» Descende sur vos yeux encor tranquille et doux,
» De notre long adieu n'anticipez pas l'heure :
» Hélas! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure;
» Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux,
» A ma prière alors viendront sécher vos yeux,
» Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie,

» Car ce qu'on donne à Dieu, doit s'offrir dans la joie.
» Dormez! dès que le jour sur l'église aura lui,
» Au pied de votre lit je veux être avant lui,
» Et si nos yeux alors ont quelque larme amère,
» Que Dieu nous la pardonne! homme, on n'a qu'une mère
Son baiser lentement sur mon front descendit;
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit;
Car, le cœur plein des pleurs que cachait mon visage,
Et ne les pouvant pas retenir davantage,
J'étais déjà sorti de son appartement.
Et je cherchais la nuit pour pleurer librement.
Les brises de montagne, avec le soir venues,
Avaient blanchi le ciel et balayé les nues :
C'était une des nuits dont la sérénité
Parle à l'ame de paix, d'amour, d'éternité,
Où la lune arrondie et dans l'azur assise,
Répandant sur les bois sa lueur indécise,
Semble, en dessinant mieux chaque pâle contour,
Un souvenir muet de la vie et du jour;
Je m'enfonçai pleurant sous les sombres allées
Des traces de ma mère encor toutes peuplées;

Je parcourais du pas tout le champêtre enclos,
Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos;
J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre;
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre,
J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais,
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre ame a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.
Sur chaque banc de pierre où je m'étais assis,
Où j'avais vu ma mère assise avec son fils,
Je m'asseyais un peu; je tournais mon visage
Vers la place où mes yeux retrouvaient son image,
Je lui parlais de l'ame, elle me répondait;
Sa voix, sa propre voix dans mon cœur s'entendait,
Et je fuyais ainsi du hêtre au sycomore,
Réveillant mon passé pour le pleurer encore.
Du nid de la colombe à la loge du chien,
Je revisitais tout et je n'oubliais rien,
Et je disais à tout un adieu sympathique,
Et, de tout emportant quelque chère relique,
Je remplissais mon sein de feuillage roulé,

De sable de la cour par ma mère foulé,
De la mousse enlevée aux murs vers des tourelles,
Et du duvet tombé du toit des tourterelles;
Puis quand j'eus complété mon douloureux trésor,
Pour consumer la nuit qui me restait encor,
J'allai dans le parterre, au pied de la fenêtre
De la chambre où ma mère aussi veillait peut-être,
Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau,
Le corps sur le gazon, le front penché sur l'eau,
Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte;
Et là, prenant la terre et l'herbe à pleine main,
Collant ma lèvre au sol que j'allais fuir demain,
J'embrassai cette terre où j'avais pris racine,
D'où m'arrachait si tendre une force divine;
J'ouvris mon cœur trop plein et j'en laissai couler
Ce long torrent de pleurs qui voulait s'y mêler.

Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent;

De son œil infini Dieu seul peut les compter,
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter.
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,
Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées,
Roule avec trop de pente et trop d'emportement,
Pour que notre ame même en ait le sentiment;
Un vertige confus bouillonne dans la tête,
Et prêt à se briser, le cœur même s'arrête;
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
Anéantissement, sommeil du désespoir;
Seulement par momens mes pleurs, pleuvant encore,
M'éveillaient en tombant dans le bassin sonore.
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux.
Je voulus, sans revoir un visage de femme,
Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon ame;
Sur mes genoux tremblans du seuil je m'approchai;
De mon front prosterné, muet, je le touchai;
J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes;
Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes,

Adieu! criai-je; en vain j'y voulus joindre un mot,
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.

Je marchai devant moi par des champs sans chemin,
De peur de rencontrer, d'entendre un être humain,
Jusqu'au sommet aride ou la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers un autre campagne.
Sur une roche grise une croix de granit,
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,
S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes.
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes.
Là je me retournai pour la première fois,
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix;
Je vis se dérouler sous moi le paysage,
Le jardin verdoyer sous les murs du village,
La colombe blanchir les toits, et la maison
Retirer lentement son ombre du gazon.

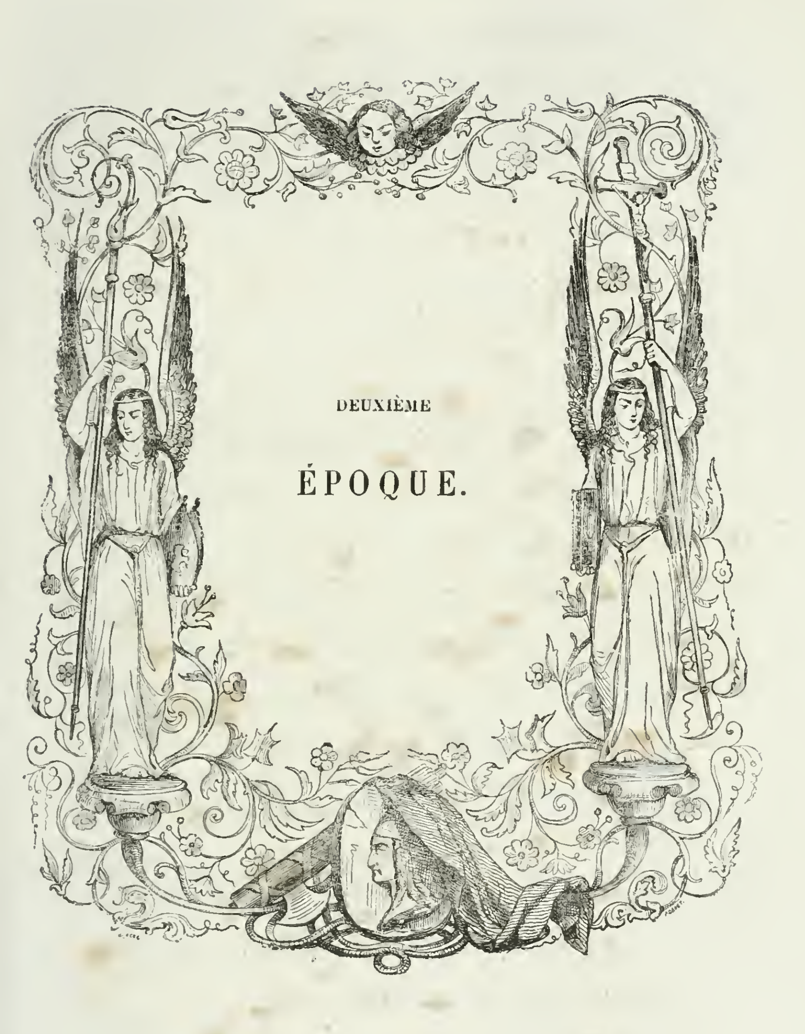
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.



Un soupir emporta mon ame à ce doux lieu,
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : Mon Dieu!
Vous qui prenez le fils, restez avec la mère,

Que l'heure du départ n'y soit pas même amère !
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour ;
Que l'amour et la paix y restent à ma place,
Et que le sacrifice attire au moins la grâce,
Veillez au lieu de moi sur ses chers habitans ;
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instans ;
Soyez vous-même, ô Dieu ! vous, ô céleste père !
Pour la mère le fils et pour la sœur le frère ;
Comblez-les de vos dons, menez-les par la main,
Par une longue vie et par un doux chemin,
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble,
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble !
Je dis, et sous les bois de ces derniers sommets,
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.




DEUXIÈME
ÉPOQUE.



DEUXIÈME ÉPOQUE.

Séminaire de ***, 1er janvier 1795.

Six ans sont retranchés des jours de mon jeune âge,
Sans qu'une seule trace ait marqué leur passage.
Nuits, jours, matin et soir, veilles et lendemain,

Furent des pas égaux dans un même chemin;
Je n'ai senti ces jours qu'en calculant leur nombre;
Le cloître aux noirs piliers m'a caché dans son ombre;
De ma haute cellule au chœur mélodieux
Les dalles ont compté mes pas silencieux;
La méditation, la prière et l'étude,
Ont engourdi mes sens dans leur froide habitude;
Ces corridors obscurs, ces nefs, ces murs épais
Ont versé sur mon front leur silence et leur paix;
Les souvenirs cuisans, les regrets, les images
De liberté, d'amour, de rians paysages,
A peine ont jusqu'ici dans mes nuits pénétré;
De la paix du Seigneur tout s'y peint par degré,
Comme, par les vitraux que le pinceau colore,
Se teignent dans la nef les clartés de l'aurore.
Qu'il est doux dans son Dieu de renfermer son cœur,
Comme un parfum dans l'or pour en garder l'odeur,
D'avoir son but si haut, et sa route tracée,
Et de vivre six ans d'une même pensée!
Aussi, blanche est la page où je notai mes jours.
Qu'aurais-je écrit? ce Dieu que je servis toujours,

Le soin de ses autels, le goût de ses demeures,
Ont du même aliment nourri toutes mes heures,
Et sa main, à ma main ouverte constamment,
M'a dirigé sans chute et sans événement.
Ah ! grâce aux passions que mon cœur se retranche,
Puisse toute ma vie être une page blanche !



février 1793.

Souvent lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître
De piliers en piliers s'étend le long du cloître,
Quand, après l'angelus et le repas du soir,
Les lévites épars sur les bancs vont s'asseoir,
Et que chacun cherchant son ami dans le nombre,
On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre;
Moi qui n'ai point encore entre eux trouvé d'ami,
Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi,
Je m'échappe, et cherchant ce confident suprême
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime,
Par la porte secrète en son temple introduit,

Je répands à ses pieds mon ame dans la nuit.

Ossian! Ossian! lorsque plus jeune encore
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main,
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin,
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'ame des morts, le souffle de la bise,
Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrens,
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorans,
Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume;
Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
Et secouaient leur neige où planait le corbeau,
Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics sauvages,
Comme un fils de Morven me vêtissait d'orages,
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
Le soleil ravivé me lançait un regard,
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
Éclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace,

Tous mes sens exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulemens des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon ame au ton d'un sonore instrument
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement,
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas,
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage,
L'ombre de Jéhova qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix que la tempête emportait au chaos,
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une ame et des accens,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens!

Ce sont de ces momens d'ineffables délices

Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices,
Des éclairs de lumière et de félicité
Qui confondent la vie avec l'éternité.
Notre ame s'en souvient comme d'une pensée
Rapide, dont en songe elle fut traversée;
Ah! quand je les goûtais, je ne me doutais pas
Qu'une source éternelle en coulait ici-bas!

Eh bien! quand j'ai franchi le seuil du temple sombre
Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre;
Quand je vois s'élever entre la foule et moi
Ces larges murs pétris de siècles et de foi,
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,
Solitude de pierre, immuable, immobile,
Image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité;
Quand les rayons du soir que l'occident rappelle
Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle,
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,

Que la voix du clocher en son doux s'évapore,
Que le front appuyé contre un pilier sonore,
Je le sens, tout ému du retentissement,
Vibrer comme une clé d'un céleste instrument,
Et que du faîte au sol l'immense cathédrale,
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,
Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort,
Tressaillir et répondre en un commun transport;
Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime,
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme;
Alors mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'ame,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends voix à voix, cœur à cœur:
Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,

Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire,
L'ame éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil



Quand, plongeant sur les bords des mers près d'un écueil,
Il s'essaie à compter les lames dont l'écume
Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume,

Et qu'aveuglé d'éclairs et de bouillonnement,
Il ne voit plus que flots, lumière et mouvement;
Ou bien ce que l'oreille éprouve auprès d'une onde
Qui des pics du Mont-Blanc s'épanche, roule et gronde,
Quand s'efforçant en vain, dans cet immense bruit,
De distinguer un son d'avec le son qui suit,
Dans les chocs successifs qui font trembler la terre,
Elle n'entend vibrer qu'un éternel tonnerre.

Et puis ce bruit s'apaise, et l'ame qui s'endort
Nage dans l'infini sans aile, sans effort,
Sans soutenir son vol sur aucune pensée,
Mais immobile et morte et vaguement bercée,
Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant
Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que le vent
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,
Vous planez dans l'Éther tout semé d'étincelles,
Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux,
Au foyer des soleils qui s'approchent de vous.

Ainsi la nuit en vain sonne l'heure après l'heure,
Et quand on vient fermer la divine demeure,
Quand sur les gonds sacrés les lourds battans d'airain,
Tournent en ébranlant le caveau souterrain,
Je m'éloigne à pas lents, et ma main froide essuie
La goutte tiède encor de la céleste pluie!...



Séminaire de ***, 15 février 1793.

Tandis que nous vivons au fond d'un monde à part,
En Dieu seul, pour Dieu seul, et sous son seul regard,
L'autre monde animé d'un autre esprit de vie,
Ou d'un souffle de mort, de colère et d'envie,
Mugit autour de nous, et jusqu'en ce saint lieu,
Poursuit, de ses fureurs les serviteurs de Dieu.
Un grand peuple agité par l'esprit de ruine,
Fait écrouler sur lui tout ce qui le domine;
Il veut renouveler trône, autels, mœurs et lois;
Dans la poudre et le sang tout s'abîme à la fois.

Oh! pourquoi suis-je né dans ces jours de tempête,
Où l'homme ne sait pas où reposer sa tête?
Où la route finit, où l'esprit des humains
Cherche, tâtonne, hésite entre mille chemins,
Ne pouvant ni rester sous un passé qui croule,
Ni jeter d'un seul jet l'avenir dans son moule?
Métal extravasé qui bouillonne et qui fuit,
Court, ravage et renverse, et dévore et détruit,
Et consumant la main qui touche à son cratère,
Déracine le siècle et l'homme de la terre!
Heureux, du moins, heureux que la lueur de foi
Vive encor dans mon œil et marche devant moi,
Et, séparant mes pas de la foule élancée,
Trace une route à part à ma pauvre pensée,
Route qui mène ailleurs que celle d'ici-bas,
Et que Dieu même éclaire et qui ne finit pas.

On dit que le pouvoir aux mains du roi se brise,
Et qu'en mille lambeaux le peuple le divise;
Le peuple, enfant cruel qui rit en détruisant,

Qui n'éprouve jamais sa force qu'en brisant,
Et qui, suivant l'instinct de son brutal génie,
Ne comprend le pouvoir que par la tyrannie!
Force aveugle que Dieu lâche de temps en temps,
Ainsi que l'avalanche, ainsi que les autans,
Pour donner à l'éther un courant plus rapide,
Pour frapper un grand coup et pour faire un grand vide!



23 février 1793.

O jours! jours de douleur, de silence et d'effroi!
La terre du royaume a bu le sang du roi,
Et le sang des sujets massacrés par centaines,
Coule dans les ruisseaux comme l'eau des fontaines;
Tout ce qui porte un nom, ou génie ou vertu,
Sous le niveau du crime est soudain abattu;
Le doigt du délateur au bourreau fait un signe,
La seule loi du peuple est la mort au plus digne!
Sa hache aime le juste et choisit l'innocent!
L'innocence est son crime! O peuple ivre de sang,

Tu détruis de tes mains l'erreur qui nous abuse,
Et de tous tes tyrans ton exemple est l'excuse !



28 février 1793.

Je creuse nuit et jour dans mes réflexions
Cet abîme sanglant des révolutions,
Du grand corps social remède ou maladie
Qui brise ou rajeunit la machine engourdie,
De la nature humaine incalculable effort,
Qui fait lutter en elle et la vie et la mort.

Pour tenir les bassins égaux de la balance
Où l'on veut les peser, il faut un grand silence

Des passions du siècle et de ses intérêts;
La main tremble à qui veut les juger de trop près;
Comme au juge placé trop bas dans la carrière,
Le but est trop souvent caché par la poussière.
Mais jeune, enseveli dans l'ombre du saint lieu,
Hors du siècle, et voyant tout au seul jour de Dieu,
Peut-être juge-t-on de plus haut ce problème,
Ce procès éternel du temps contre lui-même,
Cette lutte fatale où le passé vaincu
Dit pour toute raison de vivre : J'ai vécu.
Qui peut sonder de Dieu l'insondable pensée?
Qui peut dire où finit son œuvre commencée?
Des mondes à venir lui dérober le soin?
Lui dire comme aux flots : Tu n'iras pas plus loin!
Devant cet océan placer son grain de sable?
Et tarir d'un seul mot l'abîme intarissable?
Moins insensé celui qui dirait au soleil :
Prends mon heure! attends-moi pour luire à mon réveil,
Borne à mon horizon ta lumière féconde,
Et quand mon œil se ferme, éteins-toi pour le monde!
Non : Dieu n'a dit son mot à personne ici-bas;

La nature et le temps ne le comprennent pas,
Et si de son mystère il perce quelque chose,
Ne le cherchons qu'en lui, c'est là que tout repose!
C'est là qu'à nos esprits, dans le doute noyés,
Lui seul soulève un coin du voile et dit : Voyez!
Qu'annonce la nature en sa marche éternelle?
Où s'arrête sa course? où se repose-t-elle?
De ces mille soleils tournant sous l'œil de Dieu,
Rayons étincelans de son céleste essieu,
Lequel dort au milieu de sa courbe enflammée?
Quelle route du ciel devant eux s'est fermée?
Quelle vague des airs croupit dans son repos?
Quelle goutte des mers dort dans le lit des flots?
Quel océan couché dans d'éternels rivages
Cesse de dévorer ou d'enfanter des plages?
Quels monts ont étouffé leur creuset souterrain?
Quoi donc était hier ce qu'il sera demain?
Et du sable au rocher, de l'ame à la matière,
De l'abîme des cieux jusqu'au grain de poussière,
Quel autre que Dieu seul peut dans ce mouvement
Reconnaître une forme, un être, un élément?

On sent à ce travail qui change, brise, enfante,
Qu'un éternel levain dans l'univers fermente,
Que la main créatrice à son œuvre est toujours,
Que de l'être éternel, éternel est le cours,
Que le temps naît du temps, la chose de la chose,
Qu'une forme périt afin qu'une autre éclose;
Qu'à tout être la fin n'est que commencement;
La souffrance, travail; la mort, enfantement!

En vain l'homme orgueilleux de ce néant qu'il fonde,
Croit échapper lui seul à cette loi du monde,
Clôt son symbole, et dit, pour la millième fois:
Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois!
A chaque éternité que sa bouche prononce,
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse,
Et le temps qu'il ne peut fixer ni ralentir
Est là pour le confondre et pour le démentir;
Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,
Empires, lois, autels, dieux, législations,

Tentes que pour un jour dressent les nations,
Et que les nations qui viennent après elles
Foulent pour faire place à des tentes nouvelles,
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas.

Depuis ces jours obscurs dont la tardive histoire
A jusqu'à nos momens traîné quelque mémoire,
Avec combien de cieux le temps s'est-il joué?
Combien de fois la terre a-t-elle secoué,
Comme l'arbre au printemps, ses arides feuillages,
Les croyances, les lois, les dieux des autres âges?
C'est demander combien de feuillages flétris
Ont engraissé le sol formé de leurs débris,
Ou combien de ruisseaux et de gouttes d'orages
Ont fait enfler les mers sans fond et sans rivages?

Oui, l'esprit du Seigneur travaille incessamment
Par l'esprit des mortels, son aveugle instrument;

Il a donné pour vie à la pensée humaine
Ce flux et ce reflux qui l'apporte et l'entraîne;
S'il cessait de tourner dans ce cercle divin,
S'il s'arrêtait un jour, ce jour serait sa fin.
Mais pour lui, sur la route à ses pas accordée,
Une idée est toujours en avant d'une idée;
Il s'élance, il l'atteint au terme d'un sentier;
Il crée à son image un monde tout entier;
Puis à peine entre-t-il dans l'œuvre commencée,
Qu'il demande à courir vers une autre pensée,
La réalise et passe, et, d'essor en essor,
Gagne un autre horizon pour le franchir encor.
Ainsi de siècle en siècle il lègue ses chimères;
De vérités pour lui les vérités sont mères,
Et Dieu les lui montrant jour à jour, pas à pas,
Le mène jusqu'où Dieu veut qu'il aille ici-bas,
Terme qu'il a lui seul posé dans sa sagesse,
Et qu'on n'atteint jamais en approchant sans cesse.

Mais si l'esprit de Dieu, travaillant par nos mains,

A ces renversemens condamne les humains,
Comment donc marque-t-il du sang pur des victimes
Les révolutions, ce solstice des crimes?
Comment l'esprit d'amour, de justice, de paix,
Sert-il l'iniquité, la haine et les forfaits?
Ah! c'est que dans son œuvre il agit avec l'homme;
La vertu les conçoit, le crime les consomme;
L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel;
L'un veut changer le Dieu, l'autre brise l'autel;
L'un sur la liberté veut fonder la justice,
L'autre sur tous les droits fait crouler l'édifice;
Puis vient la nuit fatale où l'esprit combattu
Ne sait plus où trouver le crime et la vertu;
Chaque parti s'en fait d'horribles représailles;
Les révolutions sont des champs de batailles
Où deux droits violés se heurtent dans le temps;
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattans!
L'un possesseur jaloux d'un héritage inique,
Se fait un titre saint d'une injustice antique,
Veut que l'oppression consacre l'oppresseur,
Et croit venger le Ciel en défendant l'erreur;

L'autre, le cœur aigri par une vieille offense,
Dans la raison qui luit ne voit qu'une vengeance,
Et, s'armant à sa voix d'un droit ensanglanté,
Brûle, pille et massacre à coups de vérité;
Ainsi l'abîme appelle un plus profond abîme;
Qu'y faire? la raison n'a que le choix du crime;
Faut-il que le bien cède et recule à jamais?
Faut-il vaincre le mal à force de forfaits?
Devant ces changemens le cœur du juste hésite;
Malheur à qui les fait, heureux qui les hérite!



Séminaire de ***, 2 mars 1793.

Ma pauvre mère, hélas! ma pauvre sœur, mon Dieu!
Quoi! la tempête aussi descend en si bas lieu?
Quoi! la maison de paix, de prière et d'aumône,
Où la charité seule avait son humble trône,
N'a pas pu trouver grâce aux yeux des factions?
Ce toit qu'avaient couvert leurs bénédictions,
Ce seuil où leur misère était sans cesse assise,
Où la veuve et l'enfant entraient comme à l'église,
Cette chambre où ma mère, avec sa douce main,
Pansait leurs pieds meurtris et leur rompait le pain;

Ils l'ont brûlée. Ils ont chassé leur providence,
Autour des murs fumans mené l'horrible danse,
Tandis qu'à la lueur qui montait de ces toits,
Ma mère et ses enfans s'enfuyaient dans les bois!
Ainsi tout ce que j'aime est arraché de terre:
Ainsi, si je cherchais la maison de mon père,
Mes yeux ne verraient plus qu'un pan de mur noirci,
Et le mendiant seul dirait : C'était ici!
Ah! je sens en moi-même, à cette horrible image
De ma mère fuyant les torches du village,
Qu'un Dieu seul peut donner le pardon aux humains,
Et si je ne brisais mon cœur entre ses mains,
A ma soif de vengeance ou plutôt de justice
Je ferais de mes jours cent fois le sacrifice,
Je me consacrerais pour punir ces bourreaux,
Deux poignards dans les mains, à des dieux infernaux,
Et j'irais, de ce toit vengeant chaque parcelle,
D'une goutte de sang payer chaque étincelle!



Séminaire de ***, 6 mars 1793.

Pardonnez-moi, mon Dieu, la vengeance est à vous !
Ah ! pour la désarmer je tombe à vos genoux.
Que la faute et l'horreur de ces jours de tempêtes
Retombent sur le temps et non pas sur leurs têtes.



Séminaire de ***, 8 mars 1793.

Ce soir un inconnu m'a glissé dans la main
Un rouleau recouvert d'un pli de parchemin ;
Mes yeux en ont soudain reconnu l'écriture,
Bien qu'une larme seule en fût la signature,
Et tout en la lisant je baisais mille fois,
O ma mère, ces mots où j'ajoutais ta voix,
Et ces douze louis, ta dernière ressource,
Que ta main pour adieu jette encor dans ma bourse ;
Oh ! que cet or sacré ne la quitte jamais,
Ou donné par l'amour n'en sorte qu'en bienfaits.

Séminaire de ***, 9 mars 1793.

Ainsi me voilà seul, orphelin dans ce monde!
Ma mère avec ma sœur est errante sur l'onde;
Elles vont, au hasard des vents et de la mer,
D'un parent inconnu chercher le pain amer,
Et sur un continent peuplé de solitudes,
Changer de ciel, d'amis, de cœur et d'habitudes!
« Fuis, pars, viens, mon enfant, dit ma mère, que Dieu
» Te porte tout l'amour qui brûle en cet adieu;
» Je n'aurai pas un jour de paix en ton absence;
» Quitte un sol dévorant qui proscrit l'innocence,

» Où la prière même est un crime mortel;
» Qu'est-il besoin de prêtre à qui n'a plus d'autel?... »
Ah! ma mère, pour moi ta tendresse t'égare,
L'esprit souffle-t-il moins quand l'étincelle est rare?
N'en eussions-nous plus qu'une à rallumer ici,
Qu'une larme à sécher, dans un œil obscurci,
Ah! c'en serait assez pour garder à la terre,
Pour couver dans nos seins le feu du sanctuaire,
Pour rester dans le temple et pour y revêtir
La robe du lévite ou celle du martyr.
Je resterai...



De la Grotte des Aigles, au sommet des Alpes
du Dauphiné, 15 avril 1793.

Gravons au moins, pour ma mémoire,
De ces deux mois, si pleins, l'épouvantable histoire.

Le peuple, soulevé sur la foi d'un faux bruit,
Force le seuil sacré, nous frappe et nous poursuit;
Il s'enivre de vin dans l'or des saints calices,
Hurle en dérision les chants des sacrifices,
Et comme s'il n'osait vierge encor le frapper,
Il viole l'autel avant de le saper.

Les prêtres, n'élevant contre eux que la prière,
Sont par leurs cheveux blancs traînés dans la poussière,
Les uns de leur vieux sang teignent ces chers pavés,
Au couteau solennel d'autres sont réservés;
Quelques-uns comme moi, sauvés par leur jeunesse,
Par un front de vingt ans dont la grâce intéresse,
S'échappent dispersés sous les coups de fusil,
Et vont chercher plus loin le supplice ou l'exil;
Une femme me prend par la main dans le nombre,
Me guide hors des murs à la faveur de l'ombre,
Me montre ces sommets brillant dans le lointain,
Et me dit : Mon enfant, fuyez, voici du pain.
Je fuis pendant sept nuits à travers les campagnes,
En dirigeant toujours mes pas sur les montagnes;
Le jour pour sommeiller me couchant sous ses blés,
La nuit loin des sentiers hâtant mes pas troublés,
J'arrive au pied des monts, je traverse à la nage
Des torrents dont le flot me jette à l'autre plage.
Un chasseur me découvre à la voix de ses chiens,
Il change par pitié ses habits pour les miens.
Je commence à gravir ces gradins de collines

Où les Alpes du nord enfoncent leurs racines,
Immense piédestal par sa masse abaissé,
Qui sous le poids des monts semble s'être affaissé,
Et dans l'encaissement des roches éboulées
Cache les lacs profonds et les noires vallées.
Je remonte le cours de leurs mille ruisseaux
Qui passent en lançant leur fumée au lieu d'eaux;
J'avance en frissonnant sous l'arche des cascades,
Les pins m'ouvrent plus loin leurs hautes colonnades,
Je les franchis; j'arrive à ces prés suspendus
Sur la croupe des monts, verts tapis étendus,
Où les chalets, des bois bordent les précipices.
Un vieux pâtre y gardait un troupeau de génisses;
Les yeux vers le soleil couchant, entre ses doigts
Il roulait sans me voir un rosaire de bois.
Cet aspect rend l'audace à mon âme attendrie,
Je suis sûr d'un ami dans tout homme qui prie.
Je l'aborde soudain, sans crainte, au nom de Dieu;
Il se trouble en voyant un vivant en ce lieu :
Il croit voir un coupable en moi, je le rassure.
Il écoute en pleurant ma touchante aventure,

Étend la feuille morte en lit sous le chalet,
Et partage avec moi son pain noir et son lait.
Le lendemain matin il dit : — « Soyez en joie.
» Je ne renverrai pas celui que Dieu m'envoie,
» Voyageant suivant l'herbe et suivant la saison,
» Mes vaches ont fini de paître ce gazon,
» Demain je vais chercher d'autres vertes montagnes;
» Mais lorsqu'après l'hiver nous montons des campagnes,
» On nous donne en partant du pain pour tout l'été;
» Tout ce pain est à vous, car vous l'avez goûté.
» Les bergers dont souvent j'ai nourri la détresse
» Remplaceront pour moi celui que je vous laisse;
» Mais vous ne pouvez pas me suivre au milieu d'eux,
» Ils se demanderaient pourquoi nous sommes deux?
» Vos blonds cheveux n'ont pas durci dans les tempêtes;
» La blancheur de vos mains leur dirait qui vous êtes;
» Vous ne pouvez non plus rester sous ce chalet,
» On le voit de trop loin fumer sur la forêt;
» Des soldats du bourreau ces routes sont connues,
» Ils montent quelquefois jusque parmi ces nues
» Pour aller de plus haut, sous leurs serres surpris,

» Comme l'oiseau de proie, épier les proscrits.
» Mais venez, je connais une grotte profonde
» Qu'aucun autre que moi ne connaît dans le monde,
» Rien n'y peut parvenir que l'éclair et le vent,
» Et l'aigle que j'allais y dénicher souvent,
» Quand, dans mon jeune temps, le suivant sur ces cimes,
» Mon pied comme mon œil se jouait des abîmes.
» J'y puis monter encore avec l'aide de Dieu;
» C'est pour vous que sa main m'a découvert ce lieu;
» Vous y vivrez de peu, mais sans inquiétude,
» Si votre ange suffit à votre solitude.
» On y peut puiser l'eau dans le creux de sa main.
» Et quand je penserai que vous manquez de pain,
» Tous les deux ou trois mois, sans qu'on puisse me suivre,
» J'apporterai de loin ce qu'il vous faut pour vivre.
» Remarquez bien la gueule ouverte à ce rocher,
» Venez de temps en temps sous la brume y chercher,
» Car lorsque je viendrai vous porter votre vie,
» Je n'irai pas plus loin, de peur qu'on ne m'épie. »

Nous partons, nous posons nos pieds audacieux
Où le chasseur des monts n'ose poser ses yeux ;
Nous enlaçons nos doigts crispés aux fils du lierre,
Aux cheveux de la plante, aux angles de la pierre :
Du rocher chancelant qui s'enfuit sous nos pas,
Le bruit sourd et profond monte à peine d'en bas,
Et des eaux du glacier dont la poudre s'élève,
Le vent nous frappe au front comme le froid d'un glaive;
Devant l'abîme ouvert que ces eaux ont fendu,
Mon pied cloué d'horreur s'arrête suspendu;
Du noir pilier des monts la colonne d'écume
Tombe en rejaillissant dans le gouffre qui fume,
Hurle dans sa ruine avec tous ses ruisseaux,
Remonte en blancs flocons, retombe en verts lambeaux,
Et remplit tout le vide, où flotte en bas sa foudre,
De vent, de bruit, de flots, de vertige et de poudre;
Un seul débris de roc, que le fleuve a broyé,
Tremblant aux coups de l'onde, et d'écume noyé,
Comme un vaste arc-en-ciel appuyé sur deux cimes,
Se dresse en voûte immense et franchit ses abîmes;
Mon guide fait sur lui le signe de la croix,

Tâte d'un pied douteux les fragiles parois,
S'élance ; je le suis ; sous cette arche profonde,



Nous voyons à cent pieds cet ouragan de l'onde
Passer comme le trait qu'un regard ne suit pas ;

Le pont miné, tremblant, résonne sous nos pas,
Notre œil tourne, nos mains cherchent, notre pied glisse;
Mais notre ange à nos yeux voile le précipice,
Et déjà nous foulons sur le bord opposé
Un vallon d'herbe en fleur par l'écume arrosé.

La nature en ce lieu plus amie et plus douce
Festonne les rochers d'arbustes et de mousse;
D'un pas moins essoufflé nous montons ses remparts;
Un horizon nouveau s'ouvre sous nos regards,
Et nous redescendons des pentes qu'elle incline,
De coteaux en coteaux, de colline en colline,
Jusqu'à ce creux vallon qu'elle arrondit exprès,
Pour n'étaler qu'à Dieu ses plus divins attraits;
Là, mon guide s'arrête, et me montre l'asile
Qu'offre la Providence à ceux que l'homme exile;
Me découvre à son bruit la source sous le bois,
M'enseigne à façonner le hêtre où je la bois,
A sécher au soleil les mousses pour ma couche,
A juger la saveur des fruits sains pour ma bouche,

À dérober tout chaud, dans le creux du rocher,
L'œuf pondu du matin que l'aigle y va cacher,
À nourrir un feu lent qui couve dans l'écorce,
À voiler aux oiseaux le piége sous l'amorce,
À lancer dans le lac le fil de l'hameçon
Qui fait frissonner l'onde au contact du poisson;
À surprendre à son nid le faon qui vient d'éclore;
À ravir le chevreau pendant qu'il tette encore,
Pour que sa mère aussi vienne, au cri de sa faim,
Tendre pour le nourrir sa mamelle à la main;
Puis me recommandant à cette Providence
Qui nourrit sans travail et garde sans prudence :
« Priez-la, mon enfant! tout est plein d'elle ici!.. »
Nous prions; je l'embrasse; il part; et me voici.

❀

Grotte des Aigles, 17 avril 1793,
pendant la nuit.

O nuit majestueuse! arche immense et profonde
Où l'on entrevoit Dieu comme le fond sous l'onde!
Où tant d'astres en feux, portant écrit son nom,
Vont de ce nom splendide éclairer l'horizon!
Et jusqu'aux infinis, où leur courbe est lancée,
Porter ses yeux, sa main, son ombre, sa pensée!
Et toi, lune limpide et claire, où je crois voir
Ces monts se répéter comme dans un miroir,
Pour que deux univers, l'un brillant, l'autre sombre,
Du Dieu qui les créa s'entretinssent dans l'ombre,

Et vous, vents palpitant la nuit sur ces hauts lieux,
Qui caressez la terre et parfumez les cieux ;
Et vous, bruit des torrens, et vous pâles nuages
Qui passez sans ternir ces rayonnantes plages,
Comme à travers la vie, où brille un chaste azur,
L'ombre des passions passe sur un cœur pur !
Mystères de la nuit que l'ange seul contemple,
Cette heure aussi pour moi lève un rideau du temple,
Ces pics aériens m'ont rapproché de vous ;
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux,
Et j'assiste à la nuit comme au divin spectacle
Que Dieu donne aux esprits dans son saint tabernacle !

Comme l'œil plonge loin dans ce pur firmament !
Quel bleu tendre, et pourtant quel éblouissement !
On dirait l'eau des mers quand une faible brise
Fait miroiter les flots où le rayon se brise,
— Voilà sur l'horizon l'étoile qui descend !
— L'ombre des noirs sapins me voile le croissant ;
Sa mobile blancheur semble sous ce nuage

Une neige qui tombe et fond sur le feuillage!
— Au doux vent que ma joue à peine a ressenti,
Quel immense soupir de leur cime est sorti!
Il naît, il gronde, il baisse,... il meurt, c'est la tempête
Qui passe avec ses voix et ses coups sur ma tête;
C'est la voile où le vent siffle et tonne la nuit,
Quand sur les sombres mers la vague la poursuit;
— Non, c'est un souffle mort dont la nuit les effleure.
— Oh! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure!
N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et par pitié pour nous pleurer avec notre ame?

Arbres harmonieux, sapins! harpe des bois,
Où tous les vents du ciel modulent une voix,
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
Où de ses mille échos la nature s'enchante,
Où, dans les doux accens d'un souffle aérien,
Tout homme a le soupir d'accord avec le sien!

Arbres saints qui savez ce que Dieu nous envoie,
Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie;
Seul il sait dans les sons dont vous nous enchantez,
Si vous pleurez sur nous ou bien si vous chantez!



Grotte des Aigles, 18 avril 1793.

Le sommeil m'a surpris sous le nocturne dôme;
L'alouette a chanté mon réveil; mon royaume
Sous un jour de printemps en fleurs m'est apparu,
Et du matin au soir mes pas l'ont parcouru.
Qu'il est vert! Et pour qui, sur ces hauts précipices
Dieu créa-t-il un jour ce vallon de délices?
Et d'un triple rempart élevé de ses mains,
En ferma-t-il l'accès et la vue aux humains?

Là le gouffre tonnant où le glacier se verse,

Et qu'à travers la mort, le pont de roc traverse;
Ici, ces pics glacés, qui ne fondent jamais,
L'entourent à demi de leurs neigeux sommets;
Et plus bas, à l'endroit où son lit qui serpente
Semble au penchant des monts vouloir unir sa pente,
Le rocher tout à coup l'arrête et le retient,
Et d'un escarpement dans les airs le soutient;
Sur ses parois polies par l'égout des ravines,
Nulle herbe, nulle fleur ne pend par ses racines;
Et la voix des bergers, qu'on voit à peine en bas,
Se perd dans la distance et ne m'y parvient pas.
A l'abri de ces flots, de ces rocs, de ces neiges,
Ne craignant des mortels ni surprise ni piéges,
Je trouve comme l'aigle, en mon aire élevé,
Tout ce que le désir d'un poète eût rêvé;
Arbres fils de leur gland courbés sous les tempêtes,
Mais dont la foudre seule ose ébrancher les têtes;
Lianes, de leurs pieds à leur front serpentant,
Qui bercent fleurs et nids sur leur filet flottant;
Rayon doré du jour qui sous leur nuit se joue,
Tremblant sur l'herbe, au gré du vent qui les secoue,

Hauts gazons où sur l'or nagent les papillons,
Où les vents creusent seuls leur trace en verts sillons;
Herbe que chaque brise en molles vagues roule,
Répandant mille odeurs sous mon pied qui les foule;
Eau qui dort dans la feuille où l'ombre la brunit,
Ou remplit jusqu'au bord ses coupes de granit;
Écume des ruisseaux sur leurs pentes fleuries,
Se perdant comme un lait dans le vert des prairies;
Lac limpide et dormant comme un morceau tombé
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé,
Dont le creux transparent jusqu'au fond se dévoile,
Où, quand le jour s'éteint, la sombre nuit s'étoile,
Où l'on ne voit flotter que les fleurs du lotus
Que leur poids de rosée a sur l'onde abattus,
Et le duvet d'argent que le cygne sauvage,
En se baignant dans l'onde, a laissé sur la plage;
Golfes étroits, cachés dans les plis des vallons,
Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons,
Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche,
Cimes dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche,
Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs,

Rayon répercuté des pics étincelans
Air élastique et tiède où le sein qui s'abreuve
Croit boire en respirant une ame toujours neuve;
Bruit qu'on entend si loin descendre ou s'élever,
Silence où l'ame dort et s'écoute rêver;
Partout avec la paix, mouvement qui l'anime :
Des troupeaux de chamois qui volent sur l'abîme,
Chevreuils rongeant l'écorce, écureuils dans les bois,
Chants de milliers d'oiseaux qui confondent leurs voix,
Vols d'insectes dorés et bourdonnemens d'ailes,
De leurs prismes flottans semant les étincelles,
Fleurs partout sous mes pas et parfums dans les airs:
Voilà ce que le ciel a fait pour ces déserts.

Même date, le soir.

Mais de ces lieux charmans le chef-d'œuvre est la voûte
Dans le rocher, dont l'aigle a seul trouvé la route;
A l'orient du lac et le long de ses eaux
La montagne en croulant s'est brisée en morceaux,
Et semant ses rochers en confuses ruines,
A de leurs blocs épars entassé les collines.
Ces rocs accumulés, par leur chute fendus,
L'un sur l'autre au hasard sont restés suspendus;
Les ans ont cimenté leur bizarre structure
Et recouvert leurs flancs et le sol de verdure.

On y marche partout sur un tertre aplani
Que la feuille tombée et la mousse ont jauni ;
Seulement quand on frappe, on peut entendre encore
Résonner sous les pas le terrain plus sonore.
Cinq vieux chênes, germant dans ses concavités,
Y penchent en tous sens leurs troncs creux et voûtés,
De leurs pieds chancelans les bases colossales
Du granit au granit joignent les intervalles,
S'enlacent sur le sol comme de noirs serpens,
Et retiennent les blocs entre leurs nœuds rampans ;
Le plus vieux, suspendu sur l'une des ravines,
La couvre comme un pont de ses larges racines,
Puis aux rayons du jour pour mieux la dérober,
Étend un vaste bras qu'il laisse retomber,
Et sous ce double abri de rameaux, de verdure,
Il voile à tous les yeux son étroite ouverture ;
Il faut, pour découvrir cet antre souterrain,
Ramper en écartant les feuilles de la main.
A peine a-t-on glissé sous l'arche verte et sombre,
Un corridor étroit vous reçoit dans son ombre ;
On marche un peu courbé sous d'humides arceaux,

De circuits en circuits, au bruit profond des eaux,
Qui, creusant à vos pieds un canal dans la pierre,
Murmurent jusqu'au lac dans leur solide ornière;
Un jour pâle et lointain, lueur qui part du fond
Guide déjà les yeux dans ce sentier profond,
La voûte s'agrandit, le rocher se retire,
Le sein plus librement se soulève et respire,
Le sol monte, trois blocs vous servent de degrés,
Et dans la roche vide enfin vous pénétrez.

Vingt quartiers, suspendus sur leur arête vive,
En soutiennent le dôme en gigantesque ogive;
Leurs angles de granit en mille angles brisés,
Leurs flancs pris dans leurs flancs, l'un sur l'autre écrasés,
Ont rejailli du poids comme une molle argile;
L'eau que la pierre encor goutte à goutte distille,
A poli les contours de ces grands blocs pendans,
De stalactite humide a revêtu leurs dents,
Et, les amincissant en immenses spirales,
Les sculpte comme un lustre au ciel des cathédrales.

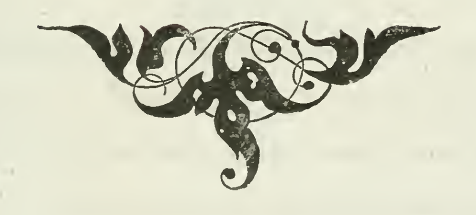
Ces gouttes qu'en tombant leur pente réunit,
Ont creusé dans un angle un bassin de granit,
Où l'on entend pleuvoir de minute en minute
L'eau sonore qui chante et pleure dans sa chute :
Toujours quelque hirondelle, au vol bas et rasant,
Y plane, ou sur le bord s'abreuve en se posant;
Puis remontant au cintre où l'oiseau frileux niche,
Se pend à l'un des nids qui bordent la corniche.

Le rocher vif et nu enclôt de toutes parts
La grotte enveloppée en ces sombres remparts;
Mais du côté du lac, une secrète issue,
Fente entre deux grands blocs, étroite, inaperçue,
En renouvelant l'air sous la terre attiédi,
Laisse entrer le rayon et le jour du midi;
On ne peut du dehors découvrir l'interstice;
Le rocher pend ici sur l'onde en précipice,
Son flanc rapide et creux par le lac est miné;
Au-dessus de la grotte un lierre enraciné,
Laissant flotter en bas ses festons et ses nappes,

Étend comme un rideau ses feuilles et ses grappes,
Et, se tressant en grille et croisant ses barreaux,
Sur la fenêtre oblongue épaissit ses réseaux.
Je puis en écartant ce vert rideau de lierre,
Mesurer à mes yeux la nuit ou la lumière,
Adoucir la chaleur ou l'éclat du rayon,
Ou m'ouvrant de la main un immense horizon,
Du fond de ma retraite à ces monts suspendue,
Laisser fuir mon regard jusqu'à perte de vue.
Auprès de l'ouverture est un banc de rocher
Où je puis à mon gré m'asseoir ou me coucher,
Lire aux rayons flottans qui tremblent sur ma bible,
Ou, contemplant de Dieu l'ombre ici plus visible,
Les yeux sur la nature, élever au Seigneur,
Dans des transports muets, l'hymne ardent de mon cœur.

Un air égal et doux, tiède haleine de l'onde,
Règne ici quand la bise ailleurs transit ou gronde;
Aucun vent n'y pénètre, et le jour et la nuit,
Dans ce nid de mon ame on n'entend d'autre bruit

Que les gazouillemens des becs des hirondelles,
Le vol de quelque mouche aux invisibles ailes,
Le doux bruissement du lierre sur le mur,
Ou les coups sourds du lac dont les lames d'azur,
Montant presque au niveau de ma verte fenêtre,
Renaissent pour tomber, et tombent pour renaître,
Et suspendent du bord qu'elles viennent lécher,
Leurs guirlandes d'écume aux parois du rocher.

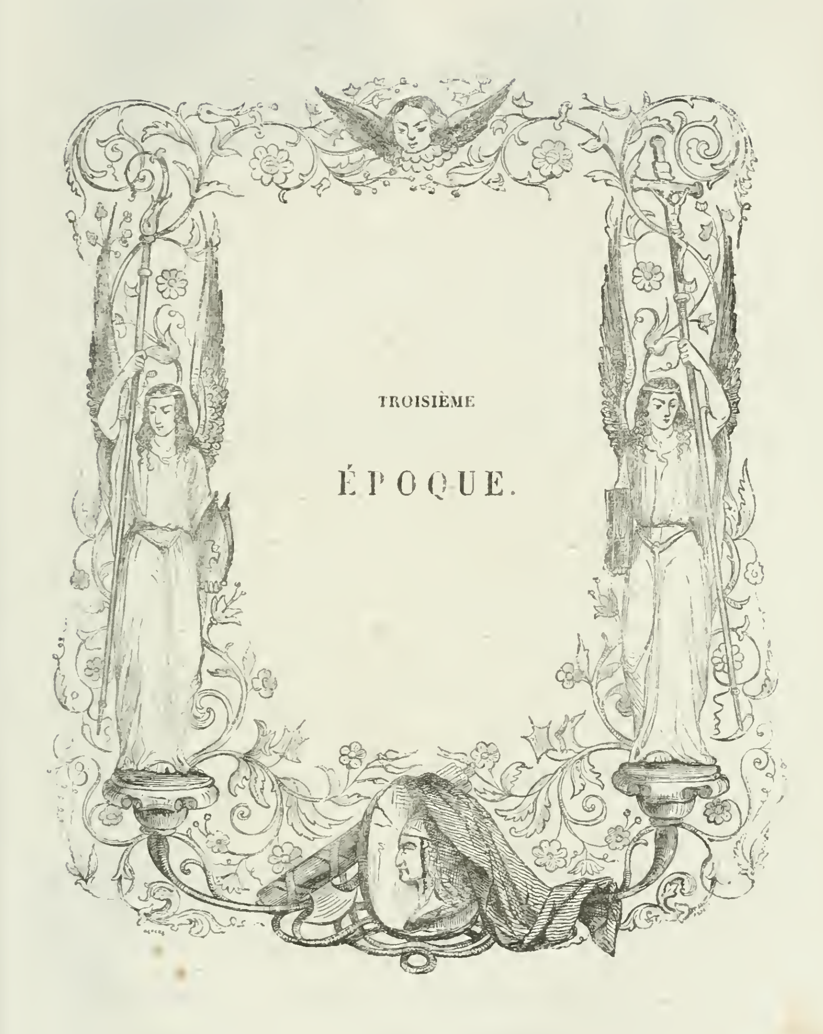


20 mai 1795.

Voilà donc, quand ma tente ailleurs est renversée,
La tente que je trouve ici toute dressée;
J'ai déjà sur la roche étendu pour mon lit
La feuille des forêts que la mousse amollit.
J'ai déjà suspendu dans ma chaude demeure
Mon bâton, et ma montre où j'entends marcher l'heure,
Rassemblé du bois mort en tas pour mon foyer,
Vu la lueur du feu sous la grotte ondoyer,

Et passé dans la joie et dans la solitude
Un jour, dont tant de jours me feront l'habitude.





TROISIÈME

ÉPOQUE.



TROISIÈME ÉPOQUE.

Grotte des Aigles, 3 juillet 1793.

Quand ce soleil d'été, foyer flottant de vie,
Me force à rabaisser ma paupière éblouie,
Et sous ce voile ardent m'éblouissant encor

Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or;
Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles,
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles,
Font ressembler ces pics et ce bleu firmament
A la mer qui blanchit sur un roc écumant;
Que dans ce ciel semblable à des lacs sans rivage
Je ne vois que l'éther limpide où rien ne nage
Excepté l'aigle noir, qui comme un point obscur
Semble dormir cloué dans l'immobile azur,
Ou qui, bercé là-haut sur ses serres obliques,
S'abaisse en décrivant des cercles concentriques,
Lance d'un revers d'aile au soleil en plongeant,
De sa plume bronzée un vif reflet d'argent,
Et jette, en me voyant couché près de son aire,
Un cri d'étonnement où vibre sa colère;
Quand l'arbre ou le rocher répand sous le rayon
Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon;
Qu'étendu mollement sur cette couche verte,
Du pavillon des cieux seulement recouverte,
L'herbe haute, qu'un poids de fleurs fait replier,
Dans ces gouffres touffus m'engloutit tout entier;

Que du foin desséché le parfum m'environne,
Et que je n'entends rien que l'air chaud qui bourdonne,
Mon souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux,
Ou ma tempe qui bat mon front silencieux;
Alors je sens en moi des voluptés si vives,
Un si complet oubli des heures fugitives,
Que mon ame, à mes sens échappant quelquefois,
De son corps détaché ne sent pas plus le poids
Que le cygne, essayant son aile déjà forte,
Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte!
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,
A ne me sentir plus ni vivre ni penser;
A croire que l'esprit qu'en vain le corps rappelle,
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel,
Comme dans ces rayons d'été la mouche à miel!
Dans cet état, où l'homme en Dieu se transfigure,
Le temps fuit et renaît sans que rien le mesure;
On a le sentiment de l'immortalité;
Puis quand un souffle, un vol d'un insecte d'été

Me rappelle à la fin à mes sens que j'oublie,
Dans un plaisir amer sur moi je me replie;
Je sens que dans ce ciel d'où je descends si las,
Dieu m'écoute, il est vrai, mais ne me répond pas;
Je cherche autour de moi, là, plus bas, dans ce monde
Quelque chose qui sente avec moi, qui réponde;
Mon cœur est trop rempli pour ne pas déborder,
Et si mon sort voulait seulement m'accorder
Un second cœur, un cœur vide et muet encore,
Où la vie et l'amour ne fisent que d'éclore;
Cette ardeur, que le mien ne peut plus renfermer,
Suffirait pour l'étreindre et pour le consumer;
Je verserais en lui le trop-plein de mon ame;
Sa flamme servirait d'aliment à ma flamme;
Cette double existence, en multipliant moi,
Me rendrait, ô mon Dieu! comme une ombre de toi;
Je sens que je pourrais dans cet autre moi-même,
Jeter ce qui m'oppresse et doubler ce que j'aime,
Au miroir de mon cœur m'embrasser à mon tour,
Créer l'ame de l'ame, et l'amour de l'amour,

Et comme ton regard se voit dans ton ouvrage,
Consumé de mes feux, m'aimer dans mon image!

Alors ce dôme bleu me semble un beau linceul,
J'entr'ouvre en vain mes bras au vent, mon cœur est seul;
Je cherche en vain des yeux dans cette vie aride,
Je jette en vain un nom au hasard à ce vide;
Le désert seul, hélas! m'entoure et me répond,
Je vais du lac au pic et de la grotte au pont,
Je reviens sur mes pas, je m'assieds, je me lève,
Mon propre sein me pèse et rien ne le soulève,
Il semble qu'à mon être il manque une moitié,
Objet de chaste amour ou de sainte amitié,
Que je marche à tâtons, que je suis dans ce monde
Une voix qui n'a pas d'écho qui lui réponde,
Un œil qui dans un œil ne se réfléchit pas,
Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas,
Et que malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre,
Vivre seul c'est languir! c'est attendre de vivre!

Tout mon bonheur ainsi se change en vague ennui ;
Solitude ! un Dieu seul peut te remplir de lui !



Grotte des Aigles, 6 juillet 1793.

Poussé par cet instinct qui vers l'homme m'attire,
J'ai franchi ce matin le seuil de mon empire,
J'ai mesuré de l'œil la chute du torrent,
J'ai touché de la main l'arc-en-ciel transparent,
Et d'un pied plus hardi, que l'audace accoutume,
Passé le roc tremblant sous la voûte d'écume.

Dans l'herbe au moindre bruit soigneux de me cacher

Et les pieds nus, de peur qu'on m'entendît marcher,
Suivant dans ses contours le ravin qui serpente,
De ces monts, pas à pas, j'ai descendu la pente
Jusqu'au bord d'une gorge où j'entendais parfois
Mugir les bœufs du pâtre et chanter une voix;
Là, tapi sous la feuille, et dérobé derrière
Les troncs des châtaigniers qui bordent la clairière,
Sans être découvert, pouvant tout entrevoir,
J'ai vu ce que mon cœur aimait à concevoir,
Une scène de paix, d'amour et d'innocence,
Que l'on rêve la nuit, et qu'éveillé l'on pense;
Image innée! hélas! d'un temps qui nous a fui,
Que comme un souvenir tout homme porte en lui!

Des chèvres, des brebis, et de grasses génisses,
Celles-là, se pendant aux fleurs des précipices,
Celles-ci, dans le pré plongeant jusqu'aux genoux,
Ruminaient en paissant sous des buissons de houx,
Tandis que des taureaux, jouant sur les pelouses,
Penchant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,

Sur leurs jarrets dressés, choquaient comme deux blocs
Leur front sonore et lourd retentissant des chocs.

A l'angle d'un buisson, sous un tronc de charmille,
Un jeune montagnard, près d'une jeune fille;
Sur la même racine étaient assis tous deux;
Seuls, n'ayant que le ciel et les bois autour d'eux;
Ils gardaient sans soucis ces troupeaux dont la cloche,
Comme un appel lointain, tintait de roche en roche,
Laissaient veiller le dogue, ou chantaient quelquefois
Pour qu'un chevreau perdu se guidât sur la voix.
Les coudes appuyés sur ses genoux, le pâtre
Penchait son front chargé de cheveux noirs sur l'âtre
Où fumait parmi l'herbe un reste de tison;
Et regardant le sol, du bout de son bâton
Il semblait au hasard écrire sur la cendre;
Sa rêverie avait quelque chose de tendre;
Et quand il relevait son front de ses genoux,
Qu'il ouvrait au grand jour son œil limpide et doux,
Dans le pli gracieux de sa lèvre ridée

On voyait en passant sourire son idée;
Et quand de son amour ce regard s'inondait,
Un soupir contenu de son sein débordait,
Mais ce soupir n'était qu'un élan sans tristesse,
Un poids levé du cœur que le bonheur oppresse.

La jeune fille avait cette fleur de beauté
Que n'a mûrie encore aucun rayon d'été,
Ce duvet de la joue où la rougeur colore
La moindre impression qu'un regard fait éclore;
Son œil humide et bleu laissait lire au plein jour
La calme volupté d'un mutuel amour,
Pour cacher une honte, une ombre, une pensée,
Sa paupière aux longs cils n'était jamais baissée
Mais son regard posait confiant, affermi,
Comme pose une main dans la main d'un ami.
Un réseau noir serrait ses cheveux dans sa maille;
Deux tresses seulement descendant sur sa taille,
Où quelques blanches fleurs des prés s'entremêlaient,
Sur l'herbe derrière elle en blonds anneaux roulaient;

Un étroit corset rouge embrassait sa ceinture;
Une robe aux plis lourds et de couleur obscure
Lui venait à mi-jambe et laissait voir ses pieds
Nus et blancs, sur la mousse au soleil appuyés,
Comme dans des débris dont la terre est couverte,
Deux pieds de marbre blanc brillent sur l'herbe verte;
Ses doigts tressaient l'osier, tandis que son regard
Dans le vague du pré s'égarait au hasard.
L'heure ainsi s'en allait l'une à l'autre semblable,
L'ombre tournait autour des troncs noueux d'érable,
Le bœuf rassasié, sur l'herbe se couchait,
Des dormantes brebis l'agneau se rapprochait,
Sans que les deux amans, ivres de solitude
Changeassent de bonheur, de regard, d'attitude.
On voyait à la paix de leur lent entretien,
Que leur cœur n'était pas vide comme le mien;
A peine quelques mots, de distance en distance,
S'écoulaient de leur lèvre et troublaient le silence,
Comme une eau qui s'enfuit d'un bassin transparent
S'échappe goutte à goutte et coule en murmurant.
Quand le soleil, qui monte en raccourcissant l'ombre,

Fut à moitié du ciel, sur l'herbe molle et sombre
Le jeune homme étendit son corps pour sommeiller,



Et, comme abandonnant son front à l'oreiller,
Sur les genoux pliés de sa paisible amie,

Laissa tomber son coude et sa tête endormie.
Elle ne dormait pas pendant qu'il sommeillait,
Mais, essuyant son front que la sueur mouillait,
Jouant dans ses cheveux avec ses doigts d'ivoire,
Roulait et déroulait leur boucle épaisse et noire.

L'heure du repas vint; ils mangèrent; leur main
Puisa le même lait, rompit le même pain.
Leurs genoux rapprochés leur servirent de table;
Ils choisirent la fraise au même plat d'érable,
Partagèrent la grappe et le rayon de miel,
Et dans la même coupe ils burent l'eau du ciel.

Mais le rayon du soir, qui pompe les orages,
Sur le vallon plus sombre abaissait les nuages;
La feuille qu'à midi le vent laissait dormir,
Dans les bois murmurans commença de frémir,
Et, comme aux flancs des monts un brouillard qui s'essuie,

La brume descendit sur l'herbe en fine pluie;
Ils vinrent s'abriter contre le tronc noirci
Du hêtre, où le troupeau se rassemblait aussi;
Et, comme au bruit du vent qui secouait sa voûte,
La feuille sur leurs cous distillait goutte à goutte,
Sous les flancs ténébreux d'une arche de rocher
Où les oiseaux mouillés à l'abri vont percher,
Dérobés à mes yeux par un rideau d'ombrage,
Ils laissèrent en paix égoutter le nuage.

En écoutant de loin leur naïf entretien,
Jaloux, je comparais leur sort avec le mien;
Et le vent m'apportait quelque rire folâtre,
Où se mêlait la voix de la vierge et du pâtre.

Je quittai cette scène, emportant dans mes yeux
Ce tableau du bonheur comme un rêve des cieux,
Plus dévoré du feu de mon inquiétude,

Plus seul dans ma pensée et dans ma solitude,
Et me promettant bien de ne plus m'approcher
De ces eaux où ma soif s'accroît sans s'étancher.



Grotte des Aigles, 24 août 1795.

Il repose ; écrivons. Quel jour ! quelle semaine !
De deuil et de bonheur pour moi comme elle est pleine !
Et par quel coup de foudre, hélas ! ai-je acheté
Cet enfant, compagnon de mon adversité ?

Le jour baissait ; j'avais passé l'heure après l'heure,
Errant de site en site autour de ma demeure,

Je venais de m'asseoir sur le roc incliné
Qu'en tombant des hauteurs la cascade a miné ;
Mes jambes et mon front pendaient sur cet abîme ,
Et je suivais des yeux ce tourbillon sublime
Qui, m'enivrant de bruit et d'étourdissement,
De mes propres pensers m'ôtait le sentiment;
Je dominais de là l'ouverture profonde
Où la neige d'été roule en poudre avec l'onde,
Et le pont naturel qui sur son double bord
Se dresse, et de mon lac défend l'affreux abord.
Mon ame se laissait, indolemment bercée,
Emporter flots à flots et pensée à pensée,
Et se perdant au sein de ces œuvres de Dieu,
Était déjà bien loin et du jour et du lieu;
Quand un coup de fusil, que l'écho répercute ,
Tonne et roule au-dessus du bruit sourd de la chute;
Je m'éveille en sursaut, je me lève, je vois
Deux soldats poursuivant deux proscrits aux abois:
A peine séparés par une courte avance,
Les fuyards n'avaient plus qu'une faible espérance;
Les soldats rechargeaient leurs armes en courant;

Les deux proscrits touchaient aux parois du torrent,
Il fallait ou périr, ou trouver un passage,
Ils s'arrêtent glacés d'horreur sur le rivage,
Le gouffre est sous leurs yeux et la mort sur leurs pas,
Je les vois s'embrasser ; je ne réfléchis pas
Qu'un cri de mon séjour va trahir le mystère;
Je jette un cri soudain, perçant, involontaire;
Ils m'entendent, j'accours; je montre de la main
Sur le gouffre fumant, le hasardeux chemin;
Aussitôt des proscrits le plus âgé s'élance,
Donnant la main à l'autre encore dans l'enfance;
Pour soutenir leurs pas j'accours de mon côté;
Au droit sommet du pont, ils ont déjà monté;
Déjà le plus âgé me tend du haut de l'arche
L'enfant pâle et tremblant dont je soutiens la marche;
« Sauvez, sauvez, dit-il, généreux étranger,
» Cet enfant que je vais ou défendre ou venger;
» J'entraînerai du moins ses bourreaux dans ma chute;
» Fuyez, et que ma mort vous donne une minute! »
Déjà les deux soldats, poussés par leur ardeur,
Sans sonder du ravin l'immense profondeur,

Sur ces blocs suspendus, plus polis que la glace,
Leurs crosses à l'épaule avançaient sur sa trace;
Quand le proscrit les voit au plus horrible pas,
Il arme son fusil pour un double trépas,
Quatre éclairs à la fois jaillissent de la pierre,
Les quatre coups partis ne font qu'un seul tonnerre;
Les deux soldats, frappés par cette double mort,
Tombent comme un seul bloc, glissent, roulent du bord;
En vain leurs doigts crispés et leurs dents convulsives
Du pont sans parapet, pressent, mordent les rives,
La cascade les jette à l'abîme ondoyant,
Leurs jambes et leurs bras plongent en tournoyant,
Tout leur corps sur le roc, pilé par l'avalanche,
N'est plus qu'un point obscur dans sa poussière blanche;
Le proscrit, qui les voit tomber, encor debout,
Sent sa poitrine enfin saignant d'un double coup,
Son sang, dont ce regard suspendait seul la perte,
S'échappe en deux ruisseaux de sa chemise ouverte;
Il tente un pas, son pied ne peut le soutenir,
Il va rouler; mon bras a su le retenir;
Je le traîne expirant sur l'herbe du rivage.

Le bonheur et la mort luttent sur son visage;
Il baise avec amour son fusil triomphant,
Sa voix rend la parole et l'ame à son enfant.
Nous étanchons son sang, nous lavons sa blessure,
Puis, formant à la hâte un brancard de verdure,
L'enfant portant les pieds, moi le front, nous marchons,
Et dans ma grotte enfin mourant nous le couchons.



25 août 1793.

Étendu sur un lit de mousse ensanglantée,
Sur les bras de son fils sa tête était jetée;
Son regard seul sur lui pouvait se soulever,
Quelquefois il semblait s'endormir et rêver,
Et sur son lit, sa main échappée à la mienne
Cherchait, en tâtonnant un fil qui la retienne.
Le pauvre enfant voulait me dérober en vain
Des sanglots qui sortaient malgré lui de son sein;

Chaque fois qu'il levait son front pâli d'alarmes,
Je voyais dans ses yeux rouler de grosses larmes,
Qui pleuvaient sur le front que son cœur appuyait,
Et qu'un baiser craintif de sa bouche essuyait;
Puis il interrogeait mes yeux comme pour lire
L'affreuse vérité que je n'osais lui dire,
Et, quand malgré mes yeux mon trouble lui parlait,
De ses bras convulsifs l'étreinte redoublait;
Il me jetait dans l'ombre un regard de colère,
Et, de son corps entier enveloppant son père,
Il semblait défier le ciel et le trépas
De pouvoir arracher ce mourant de ses bras;
Alors ses blonds cheveux tombant sur son visage,
Mêlés aux cheveux blancs de ce front d'un autre âge,
Me cachaient leur figure, et je n'entendais plus
De baisers, de sanglots, qu'un murmure confus,
Deux souffles confondus dans une seule haleine,
Tantôt forte, tantôt se distinguant à peine,
Où les derniers élans de deux cœurs, de deux voix
Semblaient se ranimer et s'éteindre à la fois.

Ma torche cependant dans ces mornes ténèbres
Jetait son jour rougeâtre et ses vapeurs funèbres;
Moi, debout dans un coin de la grotte, à l'écart,
De peur de profaner la douleur d'un regard,
Tantôt je ranimais la torche évanouie,
Tantôt, pour réveiller quelque signe de vie,
Je jetais au blessé l'eau froide du courant,
Ou soufflais la chaleur sur les pieds du mourant;
Et, tantôt à genoux dans l'ombre la plus noire,
Cherchant les chants sacrés épars dans ma mémoire,
Le Christ entre mes mains, je murmurais tout bas
Les hymnes dont la foi berce encor le trépas,
Afin qu'une prière au moins, de cette terre,
Précédât dans le ciel cette ame solitaire!

La moitie de la nuit ainsi se consuma;
Vers l'aurore, la vie un peu se ranima.
Il contempla son fils, il jeta sur la voûte
Un regard où semblait hésiter quelque doute,
Puis, reportant sur moi l'œil fixe de la mort,

Et recueillant ses sens en un dernier effort :
« Je meurs, murmura-t-il, et le ciel vous confie
» Ce fils mon seul regret, ce fils mon autre vie ;
» Veillez sur ce destin que j'abandonne à Dieu !
» Soyez pour lui, soyez un père, un frère ! Adieu ! »

La parole à sa lèvre, hélas ! montait encore,
Mais dans les sons éteints ne pouvait plus éclore ;
De momens en momens sa tête s'égarait ;
Aucun fil ne liait les mots qu'il murmurait :
Il parlait aux absens, aux morts, à sa famille ;
Et regardant son fils, il appelait sa fille.
Enfin, quand le regard s'éteignit dans ses yeux,
Il posa sur sa bouche un doigt mystérieux,
Et d'un reste de voix nommant encor Laurence,
Il mourut en faisant le geste du silence !...



26 août 1793.

J'ai passé tout ce jour comme dans un tombeau,
Le mort enveloppé dans son sanglant manteau,
Le pauvre enfant auprès, étendu sur la terre,
Le front enseveli dans le linceul du père,
Tantôt comme endormi sur le même oreiller,
Tantôt comme écoutant son père sommeiller,
Soulevant le manteau qui couvre sa figure,
Prenant pour son haleine un souffle qui murmure ;

Collant long-temps l'oreille à sa bouche, et long-temps
Retenant dans son sein ses sanglots haletans;



Puis enfin détrompé, sur le front mort qu'il pleure,
Attachant un regard triste et long comme l'heure,

Un de ces forts regards qui semble en un moment
Concentrer toute une ame en un seul sentiment,
Et qui rendrait, hélas! la vie à la mort même
Si l'amour seul pouvait ranimer ce qu'il aime!



27 août 1793.

Pendant qu'un lourd sommeil, plus fort que nos douleurs,
Fermait enfin les yeux de l'enfant dans ses pleurs,
J'ai dénoué ses bras du corps froid de son père,
Et j'ai rendu ce soir la dépouille à la terre.

Au bord du lac, il est une plage dont l'eau
Ne peut même en hiver atteindre le niveau :

Mais où le flot, qui bat jour et nuit sur sa grève,
Déroule un sable fin qu'en dunes il élève.
Là, le mur de rocher, sous sa concavité,
Couvre un tertre plus vert de son ombre abrité;
La roche en cet endroit par sa forme rappelle
Le chœur obscur et bas d'une antique chapelle,
Quand la nature en a revêtu les débris
De liane rampante et d'arbustes fleuris.
Là, du pauvre étranger, la nuit, mes mains creusèrent
La couche dans la terre et mes pleurs l'arrosèrent;
Et les mots consacrés à ce suprême adieu
Remirent son sommeil et son réveil à Dieu.
Puis pour sanctifier la place par un signe,
Et de son saint dépôt la rendre à jamais digne,
Je fis tomber d'en haut cinq grands blocs suspendus,
Gigantesque débris de ces rochers fendus;
Et, les groupant en croix sur la couche de sable,
J'imprimai sur le sol ce signe impérissable;
Bientôt la girollée et les câpriers verts
De réseaux et de fleurs les auront recouverts,

Et le cygne y viendra, saint et charmant présage,
En sortant de la vague, y changer de plumage.



Grotte des Aigles, 28 août 1793.

Nos cœurs se sont ouverts; mon jeune compagnon
M'a confié ce soir son histoire et son nom;
Il est fils d'un proscrit, il se nomme Laurence;
Sa jeune mère est morte en lui donnant naissance;
Il n'a ni sœur ni frère; à seize ans parvenu,
Dans toute son enfance, il n'a jamais connu
D'autres soins, d'autre amour, d'autre front sur la terre,
Que les soins, que l'amour, que le front de son père.

Heureux avec lui seul, et près de lui toujours,
Jusqu'à ces temps de meurtre il a passé ses jours
Dans un manoir désert d'une aride campagne,
Sur les bords orageux de la mer de Bretagne;
Quand l'orage civil en ces lieux retentit,
Pour ses lois et son Dieu son père combattit;
Vaincu, forcé de fuir ses champs héréditaires,
Cachant sous un faux nom son nom et ses misères,
Il avait traversé la France avec son fils;
Du haut de ces sommets qu'il visita jadis,
D'espoir et de bonheur l'ame déjà remplie,
Ses yeux voyaient de près les champs de l'Italie,
Quand, aux bords de l'Isère aperçu, des soldats
Par de vils délateurs sont lancés sur ses pas;
Ils allaient échapper dans la nuit; nuit funeste!
Ses larmes l'étouffaient, et je savais le reste.



De la Grotte, 16 septembre 1793.

Mon cœur me l'avait dit : toute ame est sœur d'une ame;
Dieu les créa par couple et les fit homme ou femme ;
Le monde peut en vain un temps les séparer,
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer;
Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,
D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent;
Chaque ame de sa force attire sa moitié,
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié,

Seule et même union qu'un mot différent nomme,
Selon l'être et le sexe en qui Dieu la consomme,
Mais qui n'est que l'éclair qui révèle à chacun
L'être qui le complète, et de deux n'en fait qu'un.

Quand il a lui, le feu du ciel est moins rapide.
L'œil ne cherche plus rien, l'ame n'a plus de vide,
Par l'infaillible instinct le cœur soudain frappé,
Ne craint pas de retour, ni de s'être trompé,
On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître.
Avant de se parler on croit se reconnaître,
Pour tous les jours passés on n'a plus un regard,
On regrette, on gémit de s'être vu trop tard,
On est d'accord sur tout avant de se répondre,
L'ame de plus en plus aspire à se confondre;
C'est le rayon du ciel, par l'eau répercuté,
Qui remonte au rayon pour doubler sa clarté;
C'est le son qui revient de l'écho qui répète,
Seconde et même voix, à la voix qui le jette;

C'est l'ombre qu'avec nous le soleil voit marcher,
Sœur du corps, qu'à nos pas on ne peut arracher.



17 septembre 1793.

Vous me l'avez donné ce complément de vie,
Mon Dieu ! ma soif d'aimer est enfin assouvie.
Du jour où cet enfant sous ma grotte est venu,
Tout ce que je rêvais jadis, je l'ai connu.
Pour la première fois, moi, dont l'ame isolée
A d'autres jusqu'ici ne s'était pas mêlée,
Moi qui trouvais toujours dans ce qui m'approchait
Quelque chose de moins que mon cœur ne cherchait;

Au visage, au regard, au son de voix, au geste,
A l'émanation de ce rayon céleste,
Aux premières douceurs du premier entretien,
Au cœur de cet enfant j'ai reconnu le mien.
Mon ame, que rongeait sa vague solitude,
A répandu sur lui toute sa plénitude,
Et mon cœur abusé, ne comptant plus les jours,
Croit en l'aimant d'hier l'avoir aimé toujours.



De la Grotte, 20 septembre 1793.

Je ne sens plus le poids du temps; le vol de l'heure
D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure;
Je voudrais chaque soir que le jour avancé
Fût encore au matin à peine commencé;
Ou plutôt que le jour naisse ou meure dans l'ombre,
Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre,
Que l'alouette chante ou non à mon réveil,
Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil.

De la saison qui fuit, du nuage qui passe;
Son bonheur est en lui; toute heure, toute place,
Toute saison, tout ciel, sont bons quand on est deux;
Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux?
L'un à l'autre ils se font leur temps, leur ciel, leur monde;
L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde,
Leur cœur intarissable, et l'un à l'autre ouvert,
Leur est un firmament qui n'est jamais couvert.
Ils y plongent sans ombre, ils y lisent sans voile,
Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile;
Du mot de chaque ami le retentissement
Éveille au sein de l'autre un même sentiment;
La parole dont l'un révèle sa pensée
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée;
Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur,
L'ame coule toujours et n'a plus de langueur;
D'un univers nouveau l'impression commune
Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une;
Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,
On se regarde vivre, on s'écoute sentir;
En laissant échapper sa pensée ingénue,

On s'explique, on se crée une langue inconnue ;
En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
On se comprend soi-même, on rêve, on dit : c'est moi!
Dans sa vivante image on trouve son emblème,
On admire le monde à travers ce qu'on aime ;
Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour!



De la Grotte, 25 septembre 1793.

Quand je reviens le soir de mes lointaines chasses,
Les pieds meurtris, les doigts déchirés par les glaces,
Rapportant sur mon dos l'élan ou le chamois,
Et que du haut d'un pic du plus loin j'aperçois
Mon lac bleu resserré comme un peu d'eau qui tremble
Dans le creux de la main où l'enfant la rassemble,
Le feston vert bordant sa coupe de granit,
De mes chênes penchés la tête qui jaunit,

Et vacillante au fond de la grotte qui fume,
La lueur du foyer que Laurence rallume;
Quand je rêve un moment, quand je me dis : Là bas
Dans ce point lumineux qu'un lynx ne verrait pas,
J'ai la meilleure part, l'autre part de moi-même,
Un regard qui me cherche, un souvenir qui m'aime,
Un ami dont mon pas fera battre le cœur,
Un être dont le ciel m'a fait le protecteur,
Pour moi tout, et pour qui je suis tout sur la terre,
Patrie, amis, parens, mère, sœur, frère et père,
Qui compte tous mes pas dans son cœur palpitant,
Et pour qui loin de moi le jour n'a qu'un instant,
L'instant où, de ces monts me voyant redescendre,
Il vient de ses deux bras à mon cou se suspendre,
Et, bondissant après comme un jeune chevreuil,
En courant devant moi m'entraîne à notre seuil.
Alors, pressant le pas sur mon chemin de neige,
Je me trace de l'œil le sentier qui l'abrége;
Le glacier suspendu m'oppose en vain son mur,
Je me laisse glisser sur ses pentes d'azur;
Je retrouve Laurence au pied de la montagne,

Car je ne permets pas encor qu'il m'accompagne;
Il passe alors son bras plus faible sous le mien;
Je lui conte mon jour, il me conte le sien;
Nous rentrons, il me dit combien nos tourterelles
Ont couvé le matin d'œufs éclos sous leurs ailes,
Combien la chèvre noire a donné de son lait,
Ou de petits poissons ont rempli son filet;
Il me montre les tas de mousses et de feuille
Que pour tapisser l'antre avant l'hiver il cueille,
Les fruits qu'il a goûtés et rapportés du bois,
Et dont l'épine aiguë ensanglante ses doigts,
Les bras de vigne vierge, ou de lierre qui flotte,
Qu'il a fait serpenter dans les flancs de la grotte,
Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main;
Car soit par préférence, ou soit par habitude,
Tous ces doux compagnons de notre solitude,
Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,
Accourent à sa vue et volent à sa voix.

Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne,
Le lait, les simples mets que la joie assaisonne;
Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus,
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus;
Pour les mortes saisons, nous mettons en réserve
Ceux que le soleil sèche et que le temps conserve;
A chaque invention de l'un, l'autre applaudit;
On prévoit, on combine, on se trompe et l'on rit;
Dans ces mille entretiens le long soir se consume;
Sur le foyer dormant le dernier tison fume,
Et souvent dans le lac, miroir de notre nuit,
Nous voyons se lever l'étoile de minuit;
Alors nous nous mettons à genoux sur la pierre,
Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière,
D'où Laurence inclinant son front grave et pieux,
Sur la croix du tombeau jette souvent les yeux;
Et quand après avoir béni cette journée,
Que nous rendons à Dieu comme il nous l'a donnée,
Après avoir prié pour que d'autres soleils
Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils;
Après avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent,

Au souvenir des morts nos prières arrivent;
Laurence, en répondant aux versets, bien des fois
A, malgré ses efforts, des larmes dans sa voix,
Et de ses pleurs de fils, non encore épuisées,
Ses mains jointes après sont souvent arrosées.

Ainsi finit le jour, et puis chacun en paix
Va s'endormir couché sur son feuillage épais,
Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille.



De la Grotte, 23 octobre 1793.

Depuis que sa douleur par le temps s'engourdit,
Comme Laurence est fier et beau! comme il grandit!
Par moment, quand sur moi son visage rayonne,
La splendeur de son front m'éblouit et m'étonne;
Je ne puis soutenir l'éclat de sa beauté,
Et quand dans son regard le mien tombe arrêté,
Je crois sentir en moi parfois ce qu'éprouvèrent,
Près du sacré tombeau, les femmes qui trouvèrent

L'homme assis, qui leur dit : Allez, il n'est plus là ;
Quand leur cœur à ces mots en elles se troubla,
Et que, croyant parler à l'homme, chose étrange,
Leurs regards dessillés s'aperçurent de l'ange !...



De la Grotte, 24 octobre 1795.

Ce soir je regardais Laurence à la clarté
Du foyer flamboyant sur son front reflété,
Pendant qu'assis à terre, il regardait lui-même
Jouer entre ses pieds le jeune faon qu'il aime;
Jamais rien de si doux et de si gracieux
Que la biche et l'enfant ne s'offrit à mes yeux.

Repliant ses pieds blancs sous son ventre, la biche,

Comme dans l'herbe molle où le jour elle niche,
S'arrangeait confiante entre ses deux genoux,
Levait sur lui son œil intelligent et doux,
Broutait entre ses doigts de tendres jets de saule,
Allongeait et posait le col sur son épaule,
Et me jetant de là son regard triomphant,
Léchait et mordillait les cheveux de l'enfant.



28 octobre 1793.

L'enfant ! je ne puis plus nommer ainsi Laurence,
Ses seize ans l'ont conduit à son adolescence,
Son front s'élève presque à la hauteur du mien,
A la course, mon pied gagne à peine le sien ;
Seulement sa voix tendre, angélique, argentine,
Conserve encor l'accent de sa voix enfantine,
Et ses inflexions, vibrantes de douceur,
Me font rêver souvent à la voix de ma sœur ;

Alors, pour un instant, mon cœur que ce son frappe,
Pour remonter un peu le cours du temps m'échappe,
Et me reporte aux jours où ces tendres accens
De femmes, mère ou sœur, résonnaient à mes sens,
Et donnant tant de charme au foyer domestique,
De mon enfance étaient la suave musique;
Je les cherche, mon cœur des absens s'entretient;
Des larmes dans mes yeux montent; Laurence vient,
S'assied à mes genoux, me regarde en silence,
Me demande pourquoi je pleure, à qui je pense?
Je lui dis mon enfance, il pleure en m'écoutant :
— « Comme ils t'aimaient, dit-il! mais moi je t'aime autant;
» Ne suis-je pas pour toi comme un fils de ta mère?
» N'as-tu pas remplacé dans mon cœur même un père? »
Puis sur la même pierre appuyant nos deux fronts,
L'un vis-à-vis de l'autre ensemble nous pleurons.

Mais quand à cette voix revenu de mon rêve,
Pour m'essuyer les yeux ma tête se relève,
Que l'ombre de mon front s'éclaire, et que je voi

Ce visage charmant, tout en eau devant moi,
Se relever aussi, s'éclairer à mesure
Comme un miroir vivant de ma propre figure,
Comme une ombre animée où tout ce que je sens
Bat dans un autre cœur, se peint dans d'autres sens;
Quand je pense que Dieu me rend, dans ce seul être,
Tous ceux parmi lesquels sa bonté me fit naître,
Que ce pauvre orphelin n'a que moi pour appui,
Qu'il existe en moi seul comme moi tout en lui,
Que mon bras est son bras, que ma vie est sa vie,
Et que Dieu même a fait l'amitié qui nous lie,
Ah! mes larmes bientôt tarissent, et mon cœur
Dans un seul sentiment trouve assez de bonheur!



De la Grotte, 29 octobre 1793.

Beauté ! secret d'en haut, rayon, divin emblème,
Qui sait d'où tu descends ? qui sait pourquoi l'on t'aime ?
Pourquoi l'œil te poursuit, pourquoi le cœur aimant
Se précipite à toi comme un fer à l'aimant,
D'une invincible étreinte à ton ombre s'attache,
S'embrase à ton approche et meurt quand on l'arrache ?
Soit que, comme un premier ou cinquième élément,
Répandue ici-bas et dans le firmament,

Sous des aspects divers ta force se dévoile,
Attire nos regards aux rayons de l'étoile,
Aux mouvemens des mers, à la courbe des cieux,
Aux flexibles ruisseaux, aux arbres gracieux;
Soit qu'en traits plus parlans sous nos yeux imprimée
Et frappant de ton sceau la nature animée,
Tu donnes au lion l'effroi de ses regards,
Au cheval l'ondoiement de ses longs crins épars,
A l'aigle l'envergure et l'ombre de ses ailes,
Ou leurs enlacemens au cou des tourterelles;
Soit enfin qu'éclatant sur le visage humain,
Miroir de ta puissance, abrégé de ta main,
Dans les traits, les couleurs, dont ta main le décore,
Au front d'homme ou de femme, où l'on te voit éclore,
Tu jettes ce rayon de grâce et de fierté
Que l'œil ne peut fixer sans en être humecté;
Nul ne sait ton secret, tout subit ton empire;
Toute ame à ton aspect ou s'écrie ou soupire,
Et cet élan, qui suit ta fascination,
Semble de notre instinct la révélation.

Qui sait si tu n'es pas en effet quelque image
De Dieu même qui perce à travers ce nuage?
Ou si cette ame, à qui ce beau corps fut donné,
Sur son type divin ne l'a pas façonné?
Sur la beauté suprême, ineffable, infinie,
N'en a pas modelé la charmante harmonie?
Ne s'est pas en naissant, par des rapports secrets,
Approprié sa forme et composé ses traits?
Et dans cette splendeur que la forme révèle,
Ne nous dit pas aussi : l'habitante est plus belle?

Nous le saurons un jour, plus tard, plus haut; pour moi,
Dieu seul m'en est témoin et lui seul sait pourquoi;
Mais soit que la beauté brille dans la nature,
Dans les cieux, dans une herbe, ou sur une figure,
Mon cœur né pour l'amour et l'admiration,
Y vole de lui seul comme l'œil au rayon,
La couve d'un regard, s'y délecte et s'y pose,
Et toujours de soi-même y laisse quelque chose,
Et mon ame allumée y jette tour à tour

Une étincelle ou deux de son foyer d'amour.

Je me suis reproché souvent ces sympathies,
Trop soudaines en moi, trop vivement senties,
Ces instincts du coup d'œil, ces premiers mouvemens,
Qui d'une impression me font des sentimens.
Je me suis dit souvent : Dieu peut-être condamne
Ces penchans où du cœur la flamme se profane;
Mais, hélas! malgré nous l'œil se tourne au flambeau ;
Est-ce un crime, ô mon Dieu, de trop aimer le beau?



De la Grotte, 1er novembre 1795.

Ces pensers, car toujours c'est à lui que je pense,
Me vinrent l'autre jour en regardant Laurence.
Jamais la main de Dieu sur un front de quinze ans
N'imprima l'ame humaine en traits plus séduisans,
Et de plus de beautés combinant le mélange,
Ne laissa l'œil douter entre l'enfant et l'ange;
Tout ce qu'à son matin l'ame a de pureté,
Tout ce qu'un œil sans tache a de limpidité,

Tout ce qu'à son aurore une vie a d'ivresse,
Tout ce qu'un cœur plus mûr a de grave tendresse,
Réuni dans ses traits rians ou sérieux,
Y forme dans l'accord un tout harmonieux,
Et selon le rayon que la pensée y verse,
L'ombre qui les parcourt, l'éclair qui les traverse,
Y brille dans ses yeux en rayon de splendeur,
Y rougit sur sa joue en rose de candeur,
Y flotte à sa paupière en larme transparente,
Y nage en ses regards en rêverie errante,
S'y creuse en plis pensifs entre ses deux sourcils,
S'y recueille caché sous le bord de ses cils,
Sur sa lèvre entr'ouverte un désir vague aspire,
Ou s'épand sur sa bouche en langoureux sourire;
Partout où l'enfant passe, on dirait qu'il a lui;
Un jour intérieur semble sortir de lui;
Bien souvent, sur la fin d'un jour mourant et sombre
Lorsque la grotte et moi, tout est déjà dans l'ombre,
Autour de sa figure il fait encor grand jour;
Son éclat se reflète aux objets d'alentour;
Il éclaire la nuit d'un reste de lumière.

Et son regard me force à baisser la paupière ;
On dirait ces rayons du jour dont Raphaël
A couronné le front de ses vierges du ciel.
Peut-être que ce jour n'était pas un symbole,
Et que dès ici-bas l'ame a son auréole?
J'ai beau chercher bien loin dans ma mémoire ; rien
Des visages connus ne rappelle le sien ;
Aucun des compagnons de ma première enfance,
Des lévites amis de mon adolescence,
N'avait ces traits si purs, ce front, cette langueur,
Ce son de voix ému qui vibre au fond du cœur,
Cette peau qu'un sang bleu sous les veines colore,
Ce regard qu'on évite et qui vous perce encore,
Cet œil noir qui ressemble au firmament obscur,
Lorsque l'aube naissante y lutte avec l'azur,
Où l'humide rayon de l'ame qu'il dévoile
Sur un fond ténébreux jaillit comme une étoile ;
Ces cheveux dont la soie imite en blonds anneaux
Les ondulations et les courbes des eaux ;
Il semble, à cette forme où tout est luxe et grace,
Que cet être céleste est né d'une autre race

Et n'a rien de commun avec ceux d'ici-bas
Que ce regard d'ami qui l'attache à mes pas.
Et quand sur ces hauteurs, ses beaux pieds sans chaussure,
Sa cravate nouée autour de sa ceinture,
Dans sa veste sans pli jusqu'au cou boutonné,
A peine resserrant son sein emprisonné,
Son col nu, et portant sa tête avec souplesse
Comme un front de coursier qu'on flatte et qu'on caresse,
Ses cheveux, que d'un an le fer n'a retranchés,
Des deux côtés du col en boucles épanchés,
Et son front, tout baigné de sueur ou de pluie,
Renversé vers le ciel pour qu'un rayon l'essuie,
Je le vois accourir de loin, et tout à coup
Sur un pic du glacier m'apparaître debout;
Je crois voir, tout troublé, la céleste figure,
Comme un être idéal au-dessus de nature,
Se détacher de terre et se transfigurer,
Et je suis quelquefois tenté de l'adorer ;
Mais de sa douce voix la tendre résonnance
Me rappelle à moi-même et me montre Laurence !



De la Grotte, 1er novembre 1793.

Des aiguilles de glace où s'éclairent ces monts
L'année a pour six mois retiré ses rayons ;
Le soleil est noyé dans la mer des nuages
Qui brise jour et nuit contre ces hautes plages,
Et jette au lieu d'écume, à leur cime, à leurs flancs,
La neige que la bise y fouette en flocons blancs.
Le jour n'a qu'un rayon brisé par les tempêtes,
Qui s'étend un moment tout trempé sur ces faîtes,

Et que l'ombre qui court vient soudain balayer,
Comme le vent la feuille au pied du peuplier.
Il semble que de Dieu la dernière colère
Abandonne au chaos ces cimes de la terre ;
L'éternel ouragan torture ces sommets,
Les vagues de brouillards n'y reposent jamais ;
Un sourd mugissement, qu'une plainte accompagne,
Roule dans l'air et sort des os de la montagne ;
C'est la lutte des vents dans le ciel ; c'est le choc
Des nuages jetés contre l'écueil du roc ;
C'est l'âpre craquement de la branche flétrie
Qui sous les lourds glaçons se tord, éclate et crie ;
Du corbeau qui s'abat l'aigre croassement ;
Des autans engouffrés le triste sifflement ;
Les bonds irréguliers de la lourde avalanche
Qui tombe, et que le vent roule en poussière blanche ;
L'éternel contre-coup des chutes des torrens
Qui sillonnent les rocs sous leurs bonds déchirans,
Et font ronfler le gouffre où la cascade tonne
D'un souffle souterrain continu, monotone,
Tout semblable de loin aux frémissemens sourds

De la corde d'un arc qui vibrerait toujours.

Plus de fêtes du ciel sur ces cimes voilées,
D'aurore étincelante ou de nuits étoilées;
Plus de festons de fleurs pendans à mon rocher;
Plus d'oiseaux accourus pour chanter ou nicher;
La corneille égarée y suit ses noires bandes;
Les frimas congelés sont les seules guirlandes
Qui garnissent la roche où nous nous enfonçons;
Le jour ne nous y vient qu'à travers les glaçons;
Mais dans l'air tiède assis, les deux mains sur la braise,
Aux lueurs du foyer qu'entretient le mélèze,
Nous passons sans ennui le temps des mauvais jours;
Ils sont si bien remplis que nous les trouvons courts;
Des entretiens coupés de quelque heure d'étude
Nous font de notre grotte une douce habitude;
Nous nous y recueillons avec la volupté
De l'oiseau dans son nid près de l'antre abrité,
Que sous un ciel de pluie ou sur la plaine blanche
Le vain courroux des vents berce au chaud sur sa branche;

Plus les vents déchaînés hurlent d'horribles cris,
Plus l'avalanche gronde et roule de débris,
Plus la nuit s'épaissit sous un ciel bas et terne,
Plus la neige s'entasse autour de la caverne,
Plus dans ces sifflemens, ces terreurs du dehors,
Nous trouvons d'âpre joie et d'intimes transports,
Plus nous nous concentrons dans la roche qui tremble,
Et nous sentons la main de Dieu qui nous rassemble;
Et si d'un ciel d'hiver quelque rare soleil
Effleure par hasard la fenêtre au réveil,
Échappés du rocher comme un chevreuil du gîte,
Pour jouir du rayon nous nous élançons vite;
Nous crions de plaisir en voyant les cristaux
Formant des murs, des tours, de transparens châteaux,
Des arches de saphir, des grottes où l'aurore
Des verts reflets de l'onde en passant se colore,
Des troncs éblouissans où le givre entassé
Colle autour des rameaux un feuillage glacé,
Et la neige sans borne et dont chaque parcelle,
En criant sous nos pieds, luit comme une étincelle.
Dans ces déserts mouvans, nous creusons au hasard

Des sentiers dont la poudre éblouit le regard,
Comme dans l'herbe en fleurs où le chevreau se noie,
Dans ces lits de frissons nous nous roulons de joie;
Nous rions en voyant tous deux nos cheveux blancs,
Poudrés par les frimas, de givre ruisselans;
Nous nous lançons la neige où nos doigts s'engourdissent;
De plaisir, en rentrant, nos pieds transis bondissent;
Car Dieu, qui nous confine en ce rude séjour,
Donne même en hiver sa joie à chaque jour.



De la Grotte, 16 décembre 1793.

La nuit, quand par hasard je m'éveille, et je pense
Que dehors et dedans tout est calme et silence,
Et qu'oubliant Laurence auprès de moi dormant,
Mon cœur mal éveillé se croit seul un moment;
Si j'entends tout à coup son souffle qui s'exhale,
Régulier, de son sein sortir à brise égale,
Ce souffle harmonieux d'un enfant endormi!
Sur un coude appuyé je me lève à demi,

Comme au chevet d'un fils une mère qui veille;
Cette haleine de paix rassure mon oreille;
Je bénis Dieu tout bas de m'avoir accordé
Cet ange que je garde et dont je suis gardé;
Je sens aux voluptés dont ces heures sont pleines,
Que mon ame respire et vit dans deux haleines;
Quelle musique aurait pour moi de tels accords?
Je l'écoute long-temps dormir, et me rendors!



6 janvier 1794.

Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il me donne ?
Tandis que sous nos pieds la tempête résonne,
Que le jour verse au jour des larmes et du sang,
L'inaltérable paix sur ces hauts lieux descend,
Et la tendre amitié qui hait la multitude
Nous fait un univers de notre solitude.

Que cet enfant s'attache à mon ombre, et combien

Son cœur à son insu se mêle avec le mien!
Oh! qui pourra jamais démêler ces deux ames
Que la terre et le ciel joignent par tant de trames?
L'un de l'autre il serait plus aisé d'arracher
Ces deux hêtres jumeaux qu'un nœud semble attacher,
Et qui de jour en jour s'enlaçant avec force,
Croissent du même tronc et sous la même écorce!
Mais les comparaisons manquent; je me souvien
D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien,
Une levrette blanche, au museau de gazelle,
Au poil ondé de soie, au cou de tourterelle,
A l'œil profond et doux comme un regard humain;
Elle n'avait jamais mangé que dans ma main,
Répondu qu'à ma voix, couru que sur ma trace,
Dormi que sur mes pieds, ni flairé que ma place;
Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurait,
Tout le temps que j'étais dehors, elle pleurait;
Pour me voir de plus loin aller ou reparaître,
Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre,
Et les deux pieds collés contre les froids carreaux
Regardait tout le jour à travers les vitraux,

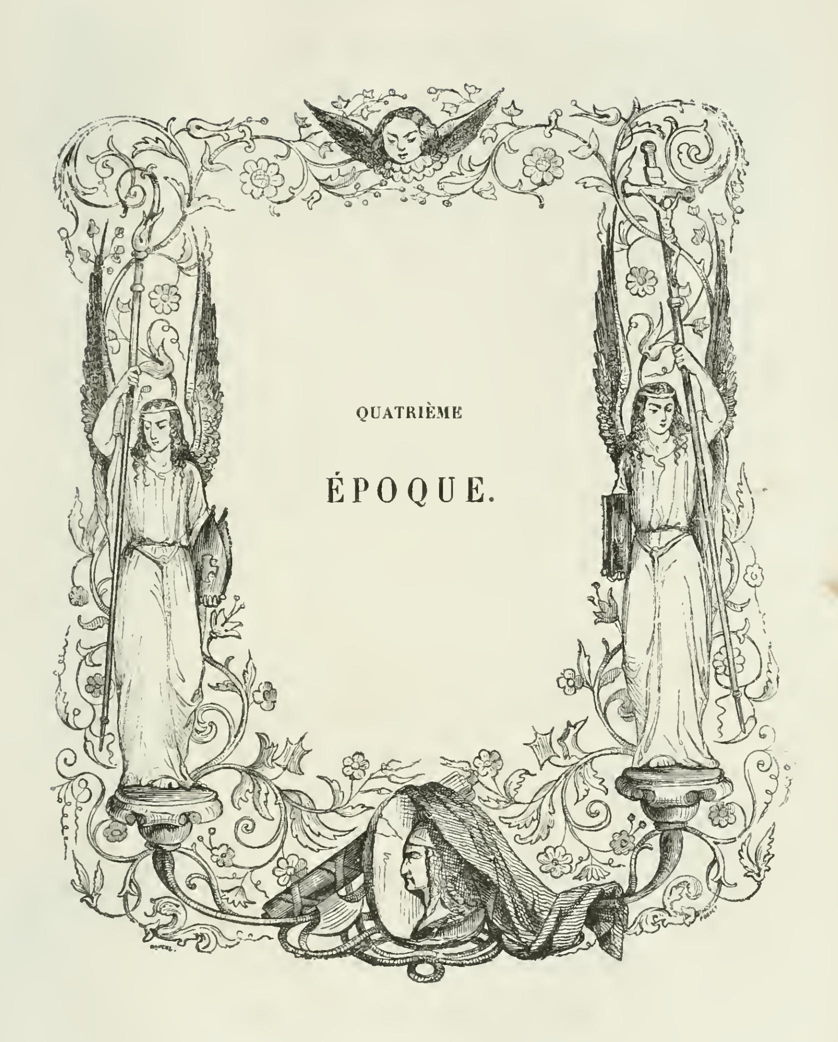
Ou parcourant ma chambre, elle y cherchait encore
La trace, l'ombre au moins du maître qu'elle adore,
Le dernier vêtement dont je m'étais couvert,
Ma plume, mon manteau, mon livre encore ouvert,
Et l'oreille dressée au vent pour mieux m'entendre,
Se couchant à côté, passait l'heure à m'attendre ;
Dès que sur l'escalier mon pas retentissait
Le fidèle animal à mon bruit s'élançait,
Se jetait sur mes pieds comme sur une proie,
M'enfermait en courant dans des cercles de joie,
Me suivait dans la chambre au pied de mon fauteuil,
Paraissant endormi me surveillait de l'œil ;
Là, le son de ma voix, la plainte inachevée,
Ma respiration plus ou moins élevée,
Le moindre mouvement du pied sur le tapis,
Le clignement des yeux sur le livre assoupis,
Le froissement léger du doigt entre la page,
Une ombre, un vague éclair passant sur mon visage,
Semblaient dans son sommeil passer et rejaillir,
D'un contre-coup soudain la faisaient tressaillir ;
Ma joie ou ma tristesse en son œil retracée

N'était qu'un seul rayon d'une double pensée ;
Elle mourut, encor son bel œil sur le mien.
Que de pleurs je versai ! Je l'aimais tant ! Eh bien,
Quoique ma plume tremble en glissant sur la page
De ternir dans mon cœur l'amitié par l'image,
Que de l'ame à l'instinct toute comparaison
Profane la nature, et mente à la raison,
Ce charmant souvenir de mon heureuse enfance
Me revient dans le cœur quand je songe à Laurence.
Cet ami de ma race à présent m'aime autant ;
Il ne peut plus de moi se passer un instant,
Il s'attriste, il languit pour une heure d'absence,
Il marche quand je marche, il pense quand je pense ;
Son regard suit le mien, comme si de nos cœurs
Le rayon ne pouvait se diriger ailleurs ;
Comme mon pauvre chien ou comme l'hirondelle
Qui ne s'alarme plus de nous voir autour d'elle,
Il s'est apprivoisé pas à pas, jour à jour,
Il boude à mon départ, il saute à mon retour ;
Mais pour toute autre voix, pour tout autre visage,

Cet enfant du désert redeviendrait sauvage.

Oh ! qui n'aimerait pas ce qui nous aime ainsi ?
Qui pourrait égaler ce que je trouve ici?
Que manque-t-il au cœur nourri de ces tendresses !
Mon Dieu ! vos dons toujours dépassent vos promesses !
Et dans mon plus beau rêve autrefois d'amitié,
Mon cœur n'en avait pas deviné la moitié !

Le manuscrit était déchiré à cette place, et il manquait un certain nombre de feuilles. On peut présumer par ce qui suit que Jocelyn avait continué à noter les mêmes sentimens et les mêmes circonstances de sa vie heureuse pendant ces mois de solitude.



QUATRIÈME

ÉPOQUE.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

Grotte des Aigles, 15 avril 1794.

J'ai trouvé ce matin, dans le creux du rocher,
Le pain que chaque mois le pâtre y vient cacher;
De cet homme de bien pieuse providence!

Deux mots l'accompagnaient : « Redoublez de prudence,
» Dans nos cités sans Dieu malheur à qui descend,
» L'échafaud des martyrs a toujours soif de sang. »
Brisez, brisez, Seigneur, ces glaives de colère,
Abrégez, en faveur des justes de la terre,
Ces jours de désespoir et de convulsions,
Où votre nom s'éclipse aux yeux des nations.
Puisse l'ange de paix bientôt y redescendre !
Mais moi, je n'ai, Seigneur, que grâces à vous rendre,
Et si ce temps n'était une ère de forfaits,
Je dirais : Que ces jours ne finissent jamais !



La Grotte, 6 mai 1794.

Il est des jours de luxe et de saison choisie
Qui sont comme les fleurs précoces de la vie,
Tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs,
Tout trempés de rosée et tout fragrans d'odeurs,
Que d'une nuit d'orage on voit parfois éclore,
Qu'on savoure un instant, qu'on respire une aurore,
Et dont, comme des fleurs, encor tout enivrés,
On se demande après : Les ai-je respirés?

Tant de parfum tient-il dans ces étroits calices?
Et dans douze momens si courts, tant de délices?

Aujourd'hui fut pour nous un de ces jours de choix :
Éveillés aux rayons du plus riant des mois,
A l'hymne étourdissant de la vive alouette
Qui n'a que joie et cris dans sa voix de poète,
Au murmure du lac flottant à petit pli,
Nous nous sommes levés le cœur déjà rempli,
Ne pouvant contenir l'impatient délire,
Qui nous appelle à voir la nature sourire,
Et nous sommes allés, pas à pas, tout le jour,
Du printemps sur ces monts épier le retour,

La neige qui fondait au tact du rayon rose,
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose,
Comme la stalactite, au bord glacé des toits,
Distillait des rochers et des branches des bois;
Chaque goutte en pleuvant remontait en poussière

Sur l'herbe, et s'y roulait en globes de lumière.
Tous ces prismes, frappés du feu du firmament,
Remplissaient l'œil d'éclairs et d'éblouissement,
On eût dit mille essaims d'abeilles murmurantes
Disséminant le jour sur leurs ailes errantes,
Sur leur corset de feu, d'azur et de vermeil,
Et bourdonnant autour d'un rayon de soleil;
Puis en mille filets ces gouttes rassemblées
Allaient chercher leurs lits dans le creux des vallées,
Y couraient au hasard des pentes sur leurs flancs,
Y dépliaient leur nappe ou leurs longs rubans blancs,
Y gazouillaient en foule en mille voix légères,
Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères,
Courbaient l'herbe et les fleurs, comme un souffle en glissant,
Y laissaient des flocons d'écumes en passant;
Puis la brise venait essuyer cette écume,
Comme à l'oiseau qui mue elle enlève une plume!

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,
Semblait tomber avec les célestes rayons,

Encor tout imprégné d'ame et de sève neuves,
Comme l'air virginal qui vint fondre les fleuves
Du globe enseveli dans son premier hiver,
Quand la vie et l'amour se respiraient dans l'air;
Il soufflait des soupirs, il apportait des nues
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues;
Il caressait la terre avec de tels accords,
Il étreignait les monts avec de tels transports,
Il secouait la neige et les troncs et les cimes
Avec des mouvemens et des bruits si sublimes,
Que l'on croyait entendre, entre les élémens,
Des paroles d'amour et des embrassemens,
Et dans les forts élans qui semblaient les confondre,
L'eau, la terre et le ciel, et l'éther, se répondre!
Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir,
La feuille du matin, sous l'œil semblait grandir;
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore,
Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore,
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois
S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits,
S'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches,

Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches,
Entravaient nos sentiers par des réseaux de fleurs,
Et nos yeux éblouis dans des flots de couleurs!
La sève débordant d'abondance et de force
Coulait en gommes d'or des fentes de l'écorce,
Suspendait aux rameaux des pampres étrangers,
Des filets de feuillage et des tissus légers,
Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles,
En fuyant sous la feuille, embarrassaient leurs ailes;
Alors tous ces réseaux, par leur vol secoués,
Par leurs extrémités d'arbre en arbre noués,
Tremblaient, et sur les pieds du tronc qui les appuie,
De plumes et de fleurs répandaient une pluie,
Tous ces dômes des bois, qui frémissaient aux vents,
Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvans;
Des nids d'oiseaux, bercés aux roulis des lianes,
Y flottaient remplis d'œufs tachetés, diaphanes,
Des mères qui fuyaient, fragile et doux trésor,
Comme dans le filet la perle humide encor!
Chaque fois que nos yeux, pénétrant dans ces ombres,
De la nuit des rameaux éclairaient les dais sombres,

Nous trouvions sous ces lits de feuille où dort l'été,
Des mystères d'amour et de fécondité.
Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure,
Les herbes nous montaient jusques à la ceinture,
Des flots d'air embaumés se répandaient sur nous,
Des nuages ailés partaient de nos genoux,
Insectes, papillons, essaims nageans de mouches,
Qui d'un éther vivant semblaient former les couches;
Ils montaient en colonne, en tourbillon flottant,
Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant,
Comme dans les chemins la vague de poussière
Se lève sous les pas et retombe en arrière;
Ils roulaient; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin,
Ces poussières de vie allaient tomber plus loin;
Et chacune semblait d'existence ravie
Épuiser le bonheur dans sa goutte de vie,
Et l'air qu'ils animaient de leurs frémissemens
N'était que mélodie et que bourdonnemens.

Oh! qui n'eût partagé l'ivresse universelle

Que l'air, le jour, l'insecte, apportaient sur leur aile?
Oh! qui n'eût aspiré cette haleine des airs
Qui tiédissait la neige et fondait les hivers?
La sève de nos sens comme celle des arbres
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres;
Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups,
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous!
Nous courions; des grands rocs nous franchissions les fentes
Nous nous laissions rouler dans l'herbe sur les pentes;
Sur deux rameaux noués le bouleau nous berçait;
Notre biche étonnée à nos pieds bondissait,
Nous jetions de grands cris pour ébranler les voûtes
Des arbres d'où pleuvait la sève à grosses gouttes;
Nous nous perdions exprès, et pour nous retrouver
Nous restions des momens, sans parole, à rêver;
Puis nous partions d'un trait, comme si la pensée,
Par le même ressort en nous était pressée,
Et vers un autre lieu prompts à nous élancer,
Nous courions pour courir et pour nous devancer;
Mais toute la montagne était la même fête;
Les nuages d'été qui passaient sur sa tête

N'étaient qu'un chaud duvet que les rayons brûlans
Enlevaient au glacier, cardaient en flocons blancs. . .
Les ombres qu'allongeaient les troncs sur la verdure,
Se découpant sur l'herbe en humide bordure,
Dans quelque étroit vallon, berceau déjà dormant,
Versaient plus de mystère et de recueillement:
Et chaque heure du jour en sa magnificence,
Apportant sa couleur, son bruit ou son silence,
A la grande harmonie ajoutait un accord,
A nos yeux une scène, à nos sens un transport!
Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,
L'un à côté de l'autre, en paix nous nous assîmes
Sur une tertre aplani, qui comme un cap de fleurs,
S'avançait dans le lac plus profond là qu'ailleurs,
Et dont le flot bruni par l'ombre haute et noire,
Ceignait d'un gouffre bleu ce petit promontoire;
On y touchait de l'œil tout ce bel horizon,
Une mousse jaunâtre y servait de gazon,
Et des verts coudriers l'ombre errante et légère,
Combattant les rayons, y flottait sur la terre,
Nos cœurs étaient muets à force d'être pleins;

Nous effeuillions sur l'eau des tiges dans nos mains;
Je ne sais quel attrait des yeux pour l'eau limpide
Nous faisait regarder et suivre chaque ride,
Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot,
Et perdre et retrouver notre ame à chaque flot;
Nul n'osait le premier rompre un si doux silence,
Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,
Je vis son front rougir et ses lèvres trembler,
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler,
Comme ces pleurs des nuits qui ne sont pas la pluie,
Qu'un pur rayon colore, et qu'un vent tiède essuie.
—Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi?
Est-ce qu'un poids secret t'oppresse ainsi que moi?
— Oh! je sens, me dit-il, mon cœur prêt à se fendre,
Mon ame cherche en vain des mots pour se répandre,
Elle voudrait créer une langue de feu
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.
— Dis-moi, repris-je, ami, par quelles influences,
Mon ame au même instant pensait ce que tu penses,
Je sentais dans mon cœur, au rayon de ce jour,
Des élans de désirs, des étreintes d'amour

Capables d'embrasser Dieu, le temps et l'espace,
Et pour les exprimer ma langue était de glace.
Cependant la nature est un hymne incomplet
Et Dieu n'y reçoit pas l'hommage qui lui plaît
Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image,
N'élève pas à lui la voix de son ouvrage;
La nature est la scène, et notre ame est la voix :
Essayons donc, ami, comme l'oiseau des bois,
Comme le vent dans l'arbre ou le flot sur le sable,
De verser à ses pieds le poids qui nous accable,
De gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu;
Créons-nous par l'amour prêtres de ce beau lieu!
Sur ces sommets brûlans son soleil le proclame,
Proclamons-l'y nous-même et chantons-lui notre ame!
La solitude seule entendra nos accens!
Écoute ton cœur battre et dis ce que tu sens!

LAURENCE.

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles
Pleines de vie et de parfums si doux?
Qui de ces monts palpitans comme nous
Faites jaillir au seul vent de vos ailes
Feuilles et fleurs comme des étincelles!
Ces ailes d'or où les embaumez-vous?

Est-il des monts, des vallons et des plaines,
Où vous baignez dans ces parfums flottans?
Où tous les mois sont de nouveaux printemps?
Où tous les vents ont ces tièdes haleines?
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines?

Toujours les cœurs d'extase palpitans?

Ah! s'il en est, doux souffles de l'aurore,
Emportez-nous avec l'encens des fleurs,
Emportez-nous où les ames sont sœurs!
Nous prierons mieux le Dieu que l'astre adore,
Car l'ame aussi veut le ciel pour éclore,
Et la prière est le parfum des cœurs!

MOI.

Vois-tu là-haut dans la vallée
Où le jour glisse pas à pas,
Où la neige, en tapis roulée,

Se fane, fume et ne fond pas,
Vois-tu l'arc-en-ciel, dans sa couche,



Frémir au rayon qui le touche,
Comme un serpent dans son sommeil.

Qui sur ses mille écailles peintes
Reflète à l'œil les triples teintes
De l'eau, de l'air et du soleil?

C'est le nid où sur la montagne
Ce serpent du ciel vient muer;
A mesure que le jour gagne
Vois ses écailles remuer!
Vois comme en changeante spirale
Il noue, il concentre, il étale
Ses tronçons d'orange et de bleu.
Regarde! le voilà qui lève,
Au brouillard, son cou comme un glaive
Et lui vibre son dard de feu.

Il monte aspiré par l'aurore;
Oh! comme chaque anneau dormant
Du glacier qui se décolore
Se détache insensiblement!

Il se déroule! il plane, il courbe
Du mont au ciel sa vaste courbe,
Et sa tête à ses pieds répond!
Dieu! quelle arche de monde à monde!
Quel océan avec son onde
Comblerait ce céleste pont?...

Est-ce un pont pour passer tes anges?
O toi qui permets à nos yeux
De voir ces merveilles étranges,
Est-ce un pont qui mène à tes cieux?
Ah! si je pouvais, ô Laurence,
Monter où cette arche commence;
Gravir ces degrés éclatans!
Et pour qu'un ange m'y soutienne
L'œil au ciel, ma main dans la tienne,
Passer sur la mort et le temps!

LAURENCE.

Vois dans son nid la muette femelle
Du rossignol qui couve ses doux œufs,
Comme l'amour lui fait enfler son aile
Pour que le froid ne tombe pas sur eux.

Son cou, que dresse un peu d'inquiétude,
Surmonte seul la conque où dort son fruit,
Et son bel œil éteint de lassitude,
Clos du sommeil, se rouvre au moindre bruit.

Pour ses petits son souci la consume,
Son blond duvet à ma voix a frémi;

On voit son cœur palpiter sous sa plume
Et le nid tremble à son souffle endormi.

A ce doux soin quelle force l'enchaîne?
Ah! c'est le chant du mâle dans les bois;
Qui, suspendu sur la cime du chêne,
Fait ruisseler les ondes de sa voix!

Oh! l'entends-tu distiller goutte à goutte
Ses lents soupirs après ses vifs transports,
Puis de son arbre étourdissant la voûte
Faire écumer ses cascades d'accords?

Un cœur aussi dans ses notes palpite!
L'ame s'y mêle à l'ivresse des sens,
Il lance au ciel l'hymne qui bat si vite,
Ou d'une larme il mouille ses accens!

A ce rameau qui l'attache lui-même?
Et qui le fait s'épuiser de langueur?
C'est que sa voix vibre dans ce qu'il aime
Et que son chant y tombe dans un cœur!

De ses accens sa femelle ravie
Veille attentive en oubliant le jour;
La saison fuit, l'œuf éclot, et sa vie
N'est que printemps, que musique et qu'amour!

Dieu de bonheur! que cette vie est belle!
Ah! dans mon sein je me sens aujourd'hui
Assez d'amour pour reposer comme elle
Et de transports pour chanter comme lui!

MOI.

Vois-tu glisser entre deux feuilles
Ce rayon sur la mousse où l'ombre traîne encor,
Qui vient obliquement sur l'herbe que tu cueilles
S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or!
L'étamine des fleurs qu'agite la lumière
Y monte en tournoyant en sphère de poussière,
L'air y devient visible, et dans ce clair milieu
On voit tourbillonner des milliers d'étincelles,
D'insectes colorés, d'atomes bleus, et d'ailes
Qui nagent en jetant une lueur de Dieu!

Comme ils gravitent en cadence!
Nouant et dénouant leurs vols harmonieux!

Des mondes de Platon on croirait voir la danse
S'accomplissant aux sons des musiques des cieux.
L'œil ébloui se perd dans leur foule innombrable,
Il en faudrait un monde à faire un grain de sable,
Le regard infini pourrait seul les compter.
Chaque parcelle encor s'y poudroie en parcelle,
Ah! c'est ici le pied de l'éclatante échelle
Que de l'atome à Dieu l'infini voit monter.

Pourtant chaque atome est un être!
Chaque globule d'air est un monde habité!
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité!
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur place,
La pensée et la vie y circulent à flot;
Et pendant que notre œil se perd dans ces extases,
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases
Entre la pensée et le mot!

O Dieu! que la source est immense
D'où coule tant de vie, où rentrent tant de morts!
Que perçant l'œil qui porte à de telle distance!
Qu'infini le regard qui veille à tant de sorts!
Que d'amour dans ton sein pour embrasser ces mondes,
Pour couver de si loin ces poussières fécondes,
Descendre aussi puissant des soleils au ciron!
Et comment supporter l'éclat dont tu te voiles?
Comment te contempler au jour de tes étoiles?
Dieu si grand dans un seul rayon!

LAURENCE.

Oh! comme ce rayon, que son regard nous touche,
Lui qui descend d'en haut jusqu'à ces profondeurs.

MOI.

Ah ! puisse son oreille entendre sur ma bouche
L'humble bégaiement de nos cœurs,
Lui qui du sein de ses splendeurs,
Entend le battement des ailes de la mouche
Noyée au calice des fleurs !

LAURENCE.

Qu'il nous garde en ce lieu pour savourer ensemble
Les trésors que sa main dans le désert assemble.

MOI.

Comme deux rossignols au même nid éclos
Enseignons-nous l'un l'autre à moduler ces hymnes,
De la voix de la terre expirant sur ces cimes
Soyons-lui les derniers échos !

LAURENCE.

Qu'un seul souffle pour lui sorte de deux poitrines !
Qu'il nous fasse un seul sort ! qu'il nous cueille en commun !

MOI.

Et parfumons ses mains divines,
Comme sur un seul jet deux lis qui n'en font qu'un,
Qui n'ont dans le rocher que les mêmes racines,
Et qu'on cueille à la fois sur les mêmes collines,
Tout remplis du même parfum!



Des pleurs mouillaient nos voix; je regardais Laurence,
Et long-temps nos esprits prièrent en silence!...



25 juillet 1794.

Enfant, j'ai quelquefois passé des jours entiers
Au jardin, dans les prés, dans quelques verts sentiers
Creusés sur les coteaux par les bœufs du village,
Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage ;
Mon chien auprès de moi, mon livre dans la main,
M'arrêtant sans fatigue et marchant sans chemin,
Tantôt lisant, tantôt écorçant quelque tige,
Suivant d'un œil distrait l'insecte qui voltige,

L'eau qui coule au soleil en petits diamans,
Ou l'oreille clouée à des bourdonnemens;
Puis choisissant un gîte à l'abri d'une haie,
Comme un lièvre tapi qu'un aboiement effraie,
Ou couché dans le pré dont les gramens en fleurs
Me noyaient dans un lit de mystère et d'odeurs
Et recourbaient sur moi des rideaux d'ombre obscure,
Je reprenais de l'œil et du cœur ma lecture;
C'était quelque poète au sympathique accent
Qui révèle à l'esprit ce que le cœur pressent,
Hommes prédestinés, mystérieuses vies,
Dont tous les sentimens coulent en mélodies!
Que l'on aime à porter avec soi dans les bois,
Comme on aime un écho qui répond à nos voix!
Ou bien c'était encor quelque touchante histoire
D'amour et de malheur, triste et bien dure à croire;
Virginie arrachée à son frère, et partant,
Et la mer la jetant morte au cœur qui l'attend!
Je la mouillais de pleurs et je marquais le livre,
Et je fermais les yeux, et je m'écoutais vivre;
Je sentais dans mon sein monter comme une mer

De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer.
D'images de la vie et de vagues pensées
Dans les flots de mon ame indolemment bercées,
Doux fantômes d'amour dont j'étais créateur,
Drames mystérieux et dont j'étais l'acteur;
Puis comme des brouillards après une tempête,
Tous ces drames conçus et joués dans ma tête
Se brouillaient, se croisaient, l'un l'autre s'effaçaient,
Mes pensers soulevés comme un flot s'affaissaient,
Les gouttes se séchaient au bord de ma paupière,
Mon ame transparente absorbait la lumière,
Et sereine et brillante avec l'heure et le lieu
D'un élan naturel se soulevait à Dieu.
Tout finissait en lui comme tout y commence,
Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence;
Et je passais ainsi, sans m'en apercevoir,
Tout un long jour d'été de l'aube jusqu'au soir,
Sans que la moindre chose intime, extérieure,
M'en indiquât la fuite; et sans connaître l'heure,
Qu'au soleil qui changeait de pente dans les cieux,
Au soir plus pâlissant sur mon livre ou mes yeux,

Au serein qui de l'herbe humectait les calices;
Car un long jour n'était qu'une heure de délices!

Eh bien, ce doux été, dont j'achève le cours,
N'a pas duré, pour moi, plus qu'un de ces beaux jours!
Seulement je n'ai plus de ces vagues images
Que l'ame vide attire et colore en nuages,
De ces pleurs de l'instinct que je sentais rouler
Dans mes yeux, sans savoir qui les faisait couler;
Tout cela s'est enfui comme un brouillard de l'ame
Qu'un rayon plus puissant absorbe dans sa flamme:
Ah! c'est assez pour moi de lire dans un cœur,
D'y voir ses sentimens éclore dans leur fleur,
Dans chaque impression que chaque heure y fait naître
D'étudier son ame et de m'y reconnaître,
Moi tout entier, mais moi plus jeune de six ans,
Sous des traits plus naïfs, plus doux, plus séduisans,
Dans cet étonnement tendre que toute chose
Donne, au premier contact, à l'ame à peine éclose,
Dans la limpidité de l'eau dans ce bassin

Avant qu'un rameau mort soit tombé dans son sein ;
Aussi je ne lis plus. Moi, lire? Eh! quel poème
Égalerait jamais la voix de ce qu'on aime?
Quelle histoire touchante emporterait mon cœur
Dans une fiction égale à mon bonheur?
Quels vers vaudraient pour moi son ame? Et quelle page
Disputerait mes yeux à son charmant visage,
Quand, sous ses blonds cheveux se dérobant au jour,
Il rougit d'amitié comme on rougit d'amour
Et que, pour me cacher cette honte enfantine,
Il m'embrasse en collant son front sur ma poitrine?

Aussi, depuis qu'un cœur bat enfin sur le mien,
Tous mes instincts sont purs et me portent au bien ;
Mon ame qui souvent tarit dans la prière,
Nage toujours en moi dans des flots de lumière,
Une telle clarté m'échauffe dans ses yeux,
Le timbre de sa voix m'est si mélodieux,
Tant de divinité sur ce doux front rayonne
Que la splendeur de Dieu jour et nuit m'environne,

Sous un éclair d'en haut qui peut nier le jour?
Ah! que de vérité dans un rayon d'amour!
Que l'accent de sa voix en priant Dieu me touche,
Il me semble que Dieu m'entend mieux par sa bouche.



15 octobre 1794.

Les seuls événemens de notre solitude
Sont le ciel plus clément ou la saison plus rude,
La fleur tardive éclose aux fentes du rocher,
Un oiseau rouge et bleu qui commence à percher
Dans le chêne, et prépare un toit pour sa famille;
L'aigle qui de son œuf a brisé la coquille;
Un combat sur le lac du cygne et du faucon,
La plume ensanglantée y tombant à flocon.

Des vols de corbeaux noirs qui de la voix s'assemblent,
Sous leurs ailes de jais les rameaux morts qui tremblent,
La biche qui reprend son long duvet d'hiver,
Une aurore de feu, le soir traversant l'air,
Voilà nos seuls soucis ici-bas; mais notre ame
Est un monde complet où se passe un grand drame;
Drame toujours le même et renaissant toujours,
Dont l'amitié suffit à varier le cours.
Les entretiens repris, les plaintes fugitives,
Sur l'avenir douteux les vagues perspectives;
Les plans de destinée et de vie en commun,
Cette fraternité de deux êtres en un:
Et comment nous n'aurons à nous deux, sur la terre,
Qu'un toit, qu'une pensée, et, couple solitaire,
Nous la traverserons sans y mêler nos cœurs,
Comme un couple d'oiseaux dont le gîte est ailleurs;
Sur ces plans d'avenir, quand par hasard j'insiste,
Laurence écoute moins, l'avenir le rend triste,
On dirait qu'un présage est là pour le frapper,
Il craint toujours de voir le présent s'échapper;
Oh! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie!

Qu'une goutte à sa lèvre est une mer de joie!
La mouche aussi s'irrite et s'enfuit quand le doigt
Efface sur la fleur la perle qu'elle boit!



1er novembre 1794.

Ce soir un doux retour des vents chauds du midi
Balayait de nos monts le sommet attiédi ;
Triste et tendre soupir que ce vent nous apporte,
Dernier baiser d'adieu sur une saison morte ;
Le ciel était profond et pur comme une mer,
Et dans ses profondeurs on voyait s'allumer
Les foyers de soleils aux lueurs argentines,
Comme un feu de berger le soir sur les collines ;

La lune sur un pic brillait comme un glaçon
Et sur les eaux du lac courait en blanc frisson ;
Des chênes dépouillés de leurs cimes touffues
Les squelettes dressaient leurs longues branches nues ;
Les feuilles que roulaient les secousses du vent
Ondoyaient sous nos pas comme un marais mouvant,
Et les bois morts tombés bruïssaient sur la terre
Comme les ossemens qu'un fossoyeur déterre ;
A ces craquemens sourds des cimes, à ces coups
Des tempêtes, nos cœurs se serraient malgré nous,
Et nous nous rapprochions pas à pas en silence
Du rocher où dormait le père de Laurence ;
Quand nous fûmes auprès, je ne sais quel penser
Monta de cette tombe et vint me traverser :
— « Pauvre Laurence ! dis-je, en t'enlevant ton père
» Dieu te fit dans moi seul retrouver père et mère,
» Et, tant que je vivrai, tout leur amour pour toi,
» Multiplié du mien, plane et t'entoure en moi ;
» Mais si Dieu, rappelant le seul être qui t'aime,
» T'enlevait ton ami ? Si je mourais moi-même?
» Toi, que deviendrais-tu ? — Ce que je deviendrais ?

» Peux-tu le demander, toi? Moi, si tu mourais!... »
Puis, me fermant du doigt la bouche avec colère,
M'entraîna sans répondre au tombeau de son père :
« Il m'a mis dans tes bras comme un sacré dépôt,
» S'écria-t-il, tu dois le lui rendre là-haut,
» Il veille dans le ciel sur ta double existence,
» Je crois à ton soutien comme à sa Providence;
» Mais en croyant au Dieu que m'enseigne ta voix,
» Ah! ne t'y trompe pas, c'est à toi que je crois,
» Et s'il brisait en toi sa plus sensible image,
» Si je ne voyais plus son ciel dans ton visage,
» S'il ne m'éclairait plus le cœur par ton regard,
» Va, je ne croirais plus qu'au malheur, au hasard,
» Et j'irais dans la mort l'interroger lui-même
» Pour savoir si l'on dort là-bas, ou si l'on aime? »
Et comme revenant de son égarement,
— « Pardonne, reprit-il, j'ai trop d'emportement,
» J'ai peut-être dit là des mots dont Dieu s'offense?
» Mais la mort n'est-ce pas une éternelle absence?
» Tu n'en parlerais plus, ami, si tu m'aimais;
» Ta mort! la mienne! oh! moi, je n'y pense jamais! »

Puis, s'échappant soudain d'une course insensée
Comme pour secouer du front une pensée,
Il courut vers les bords d'un abîme sans fond
Où deux rochers, courbés, comme l'arche d'un pont,
Laissant entre leurs pans un intervalle immense,
Du lac qui gronde au pied recouvraient toute une anse,
Et prenant son élan comme pour s'y jeter,
Il le franchit d'un bond qui me fit palpiter.
— « Ah! tu frémis? dit-il avec un rire étrange,
» Tant mieux, tu m'as parlé de mort, et je me venge! »
J'ai voulu le gronder, mais il s'était enfui;
Du cœur de cet enfant quel sombre éclair a lui?
Que cette ame profonde à l'œil qui la regarde
Fait aimer et frémir; et qu'il faut prendre garde!

❀

6 novembre 1794.

Ici l'hiver précoce est déjà descendu,
Le linceul de la terre est partout étendu;
Les vents roulent sur nous des collines de neige,
Oh! béni soit le roc, dont l'antre nous protége!
Car nous ne pourrions plus faire un pas sans péril
Hors de l'obscur abri qui cache notre exil.
On ne distingue plus les vallons de leurs cimes,
Les torrens de leurs bords, les pics de leurs abîmes;

Le déluge a couvert d'un océan gelé
Les gorges, les sommets, et tout est nivelé,
Et les vents des frimas labourant la surface,
Font changer chaque nuit les collines de place;
La biche même tremble, et ne nous quittant pas
Sur la plaine trompeuse hésite à faire un pas;
L'arche par où ces monts touchent à la vallée
D'une énorme avalanche aujourd'hui s'est comblée.
Et comme dans une île inaccessible aux yeux
Nous tiendra renfermés jusqu'aux mois pluvieux.
Oh! que j'aime ces mois où, comme cette terre,
En lui-même le cœur se chauffe et se resserre,
Et recueille sa sève en cette demi-mort
Pour couler au printemps plus abondant, plus fort!
Comme avec volupté l'ame qui s'y replie
S'enveloppe de paix et de mélancolie,
Mêle même au bonheur je ne sais quoi d'amer
Qui relève son goût comme un sel de la mer;
Jouit de se sentir aimer, penser, et vivre
Pendant que tout frissonne et tout meurt sous le givre

Et s'entoure à plaisir dans ces jours sans soleil
De rêves de son choix comme pour un sommeil.



7 décembre 1794.

La foudre a déchiré le voile de mon ame!
Cet enfant, cet ami! Laurence est une femme...
Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour!
Ombres de ces rochers cachez ma honte au jour!
. . . .



Même date, la nuit, à onze heures.

Elle dort, la poitrine un peu moins oppressée;
La fièvre en mots sans suite égare sa pensée;
« Mon père!... Jocelyn!... où sont-ils tous deux...? Morts! »
Ses pieds veulent courir: oh! dors! pauvre enfant, dors!
Jocelyn vit encor pour te rendre à la vie!
Mais, oh! qu'elle te soit ou rendue ou ravie,
Il vit l'ame en suspens entre ces deux malheurs:
Mort pour toi si tu vis! et mourant si tu meurs!

Même date, 7 décembre, à minuit.

L'heure a versé sa paix sur son front qui sommeille ;
Ses pieds sont moins glacés dans mes mains !.. quelle veille !...
Quel jour ! et quelle nuit ! et demain, et toujours !
Quel repos ! quel réveil ! quelles nuits et quels jours !
Est-ce un rêve d'un an que j'ai fait dans ces ombres ?
Mon cœur nage incertain comme sur des mers sombres,
Ne pouvant ni toucher le fond, ni voir le bord,
Entre le désespoir, ou le crime, ou la mort !

Ah! recueillons un peu mon esprit qui s'égare!
D'hier à cette nuit un siècle me sépare!
Souvenons-nous : sachons au moins nous retracer
Ce gouffre qu'un instant nous a fait traverser,
Repassons pas à pas toutes les circonstances
Du jour fatal qui rompt d'un coup deux existences;
Marquons l'heure où du haut de ma félicité
Dans l'abîme sans fond Dieu m'a précipité!

Les rayons du matin colorés par la neige
Brillaient comme un appât pour l'oiseau dans un piége;
L'air ambiant et pur semblait s'être adouci,
Quelques oiseaux posaient sur le givre durci;
Ce jour de mort avait l'éclat d'un jour de fête;
La biche impatiente au vent tendait sa tête.
Je me sentis tenté de prendre aussi l'essor;
Laurence dans sa mousse, hélas! dormait encor.
La biche, qui la nuit au bord de ses pieds couche,
De peur de l'éveiller n'osa quitter sa couche,
Et d'un œil inquiet me regardant sortir

Comme un pressentiment paraissait m'avertir.
Je sortis. La montagne éblouit ma paupière,
Tout l'horizon glacé rayonnait de lumière,
De chaque atome d'air une lueur sortait;
Je tentai quelques pas; la neige me portait
Et craquait sous mes pieds comme un morceau de verre
Qu'on trouve sur ses pas et qu'on écrase à terre;
Je frémis de plaisir, et m'élançai plus loin,
De mouvement et d'air mes sens avaient besoin;
Je courus jusqu'au pont formé par l'avalanche,
Je franchis le ravin sur cette croûte blanche
Dont la voûte tremblait et grondait sous mes pas,
Et me cachait les eaux qui mugissaient plus bas.
Je voulus profiter de cette arche gelée
Pour descendre en deux bonds jusque dans la vallée,
Et voir si le berger ne serait pas venu
Apporter quelque chose au dépôt convenu.
Je n'y trouvai qu'un mot: « Gardez-vous de descendre. »
Mot que sa charité d'en bas faisait entendre;
Je remontai bien vite, et déjà du matin
Le ciel s'était sali comme un dôme d'étain,

Il éteignait le jour qui s'efforçait d'éclore,
Et ramenait la nuit une heure après l'aurore;
Le vent, que les brouillards paraissaient renfermer,
En remuait les flots comme une lourde mer,
Il éclatait parfois dans le choc des orages
Comme un coup de canon tiré dans les nuages;
Mais quoique encor bien haut il parût retentir
La montagne en travail semblait le pressentir,
Et ses vastes rameaux de granit et de marbre
Craquaient et se tordaient comme les bras d'un arbre;
Semblable au brasier vert que l'on vient d'allumer
Je voyais la montagne en mille endroits fumer;
Ces vapeurs de la neige amollissaient la croûte,
Mes pieds n'y trouvaient plus une solide route,
Mais lourds et sans appui sur ce terrain mouvant,
A chaque pas de plus enfonçaient plus avant;
Je courais, je tremblais que la neige fondue
Ne fît crouler le pont de glace suspendue
Avant que du ravin j'eusse atteint l'autre bord;
Ah! j'aurais préféré des millions de mort!
Que serait devenu loin de moi le seul être

Qui m'attendait?... Hélas! mieux eût valu peut-être!
Dieu ne le permit pas; au suprême moment
Où le pont s'abîmait sur le gouffre écumant,
Où l'avalanche en poudre affaissant sa colline
Fondait comme des pans de montagne en ruine,
Je franchissais le gouffre et l'arche d'un élan;
Mais à peine mon pied touchait à l'autre pan,
Que l'ouragan s'échappe, et de toutes les crêtes
Fait voler dans les fonds l'écume des tempêtes;
Les lance en poudre, en flots immenses, tournoyans,
Comme l'étroit ravin de leurs blocs ondoyans,
Jusqu'aux gueules du pont les dresse, les entasse;
L'arc-boutant de granit chancelle sous la masse,
Se précipite et roule, et sur ces noirs sommets
Du séjour des vivans nous sépare à jamais.
Je m'accrochai des mains aux angles de ravine
Qui tremblaient comme un cap que la mer déracine,
Le roc concave et creux m'abritait, ses rebords
Du choc de l'avalanche y préservaient mon corps;
J'embrasse cet appui pendant que la tourmente
De ses propres débris s'accélère, s'augmente,

Et passe sur ma tête avec ses vents, ses flots,
Et sa mer de brouillard flottant dans son chaos.
Là, le sein sans haleine et le front sans pensée,
Comme une feuille morte au rameau balancée,
J'attendais que la neige entassant pli sur pli
M'eût du linceul glacé vivant enseveli !
Je voyais, de ma niche, au souffle des raffales,
Se dérouler au loin les lames colossales,
Creuser de hauts sillons qui croulaient sur leurs flancs,
Surmonter leurs sommets par d'autres sommets blancs,
Se heurter, se briser, s'enfoncer en silence,
Jusqu'au ciel obscurci jaillir en gerbe immense,
Tournoyer en nuage et tomber ; chaque fois
Que la vague en pleuvant m'enfonçait sous son poids,
Pour m'arracher du gouffre et revoir la lumière,
Sous mes pieds, sous mes mains j'écrasais la poussière,
Et retardant ainsi l'instant, l'instant fatal,
Dressais contre la roche un nouveau piédestal ;
Oh ! quand une lueur me rendait l'espérance
Que je bénissais Dieu d'être là sans Laurence !
De savoir cet enfant sous la grotte endormi,

A l'abri de la mort où luttait son ami!
Je ne me doutais pas qu'à ce péril suprême
Sa tendresse pour moi l'avait jeté lui-même!
Pourtant dans ce chaos de bruit, de mouvemens,
A travers le roulis, les coups, les sifflemens,
Au milieu d'une pause et d'un affreux silence,
Deux fois je crus entendre, éteints par la distance,
Parmi les cris du vent des cris aigus courir,
Mon nom inachevé dans des sanglots mourir,
Mon cœur avait frémi..., mais c'était impossible!
L'ange même de Dieu dans la mêlée horrible
De la neige et du vent luttant pour l'entasser,
Sur les ailes de feu n'eût pas osé passer!
Je ne sais pas combien dura cette agonie;
Quand la mort la mesure une heure est infinie,
Et pour mesurer l'heure et compter les momens
Je n'avais de mon cœur que les lourds battemens.

. . . .

Enfin le vent tomba; le jour teignit les nues;
Sa lueur m'éclaira des plages inconnues;
Un souffle aigu du nord, courant comme un frisson,

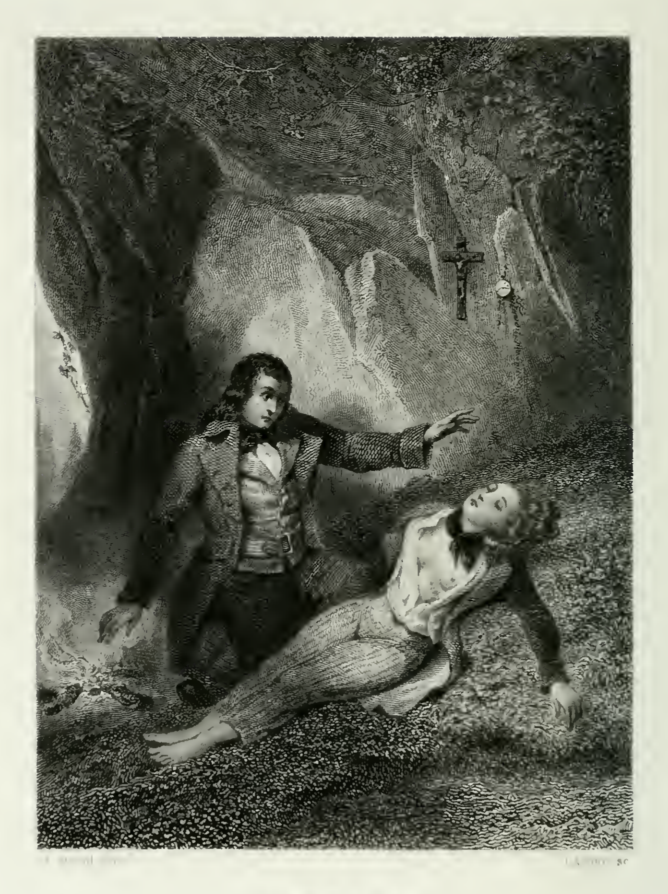
Durcit la neige en poudre et la pluie en glaçon;
Les abîmes mouvans, gelés à cette haleine,
Devinrent sous mes pas un solide plaine;
J'orientai mon œil au soleil éclatant,
Je me précipitai dans l'antre haletant,
Laurence!... l'écho seul me renvoya Laurence!
Mon cœur pétrifié plongea dans ce silence!...
Un éclair de terreur m'illumine à demi :
Il a bravé la mort pour sauver son ami!
Je ressors à l'instant de la caverne vide,
Je cherche sur la neige une empreinte, une ride;
J'appelle; tout se tait; je m'élance au hasard,
J'aurais voulu sonder l'espace d'un regard;
Mon oreille à mes cris attendait la réponse,
Comme un homme jugé dont l'arrêt se prononce;
Entre l'affreux silence et le cri de ma voix
Dans un seul battement mon cœur mourut cent fois;
Je tombai; quand la biche, à ma voix accourue,
Bondit autour de moi; je frémis à sa vue,
Elle lécha mes mains et se mit à marcher
En se tournant vers moi comme pour me chercher

Puis, franchissant d'un bond une blanche colline,
Disparut à mes yeux au fond d'une ravine,



Sur le rebord glissant d'un trait je la suivis,
Le gouffre d'un regard fut sondé, je la vis,

Sur la pente des rocs dont les arêtes nues
Hérissaient les frimas de leurs pointes aiguës,
Voler jusqu'au lit creux de l'abîme profond,
Écarter du museau la neige épaisse au fond,
Et découvrir au jour dans sa fosse glacée
Le corps inanimé de l'enfant! La pensée
Ne franchit pas plus vite un espace idéal,
Je fus aussitôt qu'elle au fond du creux fatal;
Sur la neige en monceaux que son pur sang colore,
Laurence évanoui, blessé, mais tiède encore,
Ses beaux cheveux souillés de sang et de glaçons,
Luttait avec la mort et ses derniers frissons;
Je me jette sur lui, je le prends, je l'enlève,
Je l'emporte insensible et léger comme un rêve,
Comme une mère porte un enfant dans ses bras,
Sans en sentir le poids et sans faire un faux pas:
Comme si quelque force intérieure, intime,
M'eût aidé d'elle-même à remonter l'abîme!
Dans la grotte à l'abri je fus en un moment;
J'y déposai le corps toujours sans mouvement;
Je rallumai du feu, je tournai vers la flamme



JOCELYN.

Les pieds ; et soutenant le front que la mort pâme
Sur mes genoux, du cri, du souffle, de la main,
J'y rappelai la vie, hélas! long-temps en vain!
Mes lèvres ne pouvaient réchauffer sur sa bouche
Le souffle évanoui; je le mis sur ma couche,
J'étanchai sur son front le sang qui s'y gelait
De sa poitrine encor d'autre sang ruisselait,
Et de son vêtement souillé les déchirures
M'indiquaient sur son corps aussi d'autres blessures.
Pour lui donner de l'air et pour les découvrir,
Je déchire des dents l'habit lent à s'ouvrir...
Un sein de femme, ô ciel! sous la sanglante toile!
Ma main recule froide et mon regard se voile!...
Mon front tourne et bourdonne et bat sans sentiment,
Et je ne sais combien dura l'affreux moment!
Cependant le péril me rend à la nature;
Le sang que le froid glace aux bords de la blessure
Rentre dans la poitrine et semble l'étouffer;
Rien là pour l'humecter, rien pour la réchauffer!
Sur ce sein déchiré sans souffle je me penche,
De mes lèvres en feu je l'échauffe et l'étanche,

Il coule..., elle revit..., voit son sein découvert,
Rougit, ferme son œil et ne l'a plus rouvert!
De ses sens affaiblis le délire s'empare,
La fièvre ou la douleur dans ses rêves l'égare;
Elle accuse ou bénit, mord ou baise ma main,
Puis enfin elle dort!... Oh! quel réveil demain!



8 décembre, le matin.

Toute ma longue nuit déjà s'est écoulée
A presser dans mes doigts sa main toujours gelée,
A rappeler vingt fois le sang et la chaleur
A la plante des pieds réchauffés sur mon cœur:
A retenir la biche à côté sur sa mousse
Pour que de son duvet la tiédeur saine et douce,
En se communiquant de plus près corps à corps,
Ranimât par degré ses membres demi-morts;

A mouiller d'un peu d'eau par la flamme attiédie
Sa tête ensanglantée ou sa tempe engourdie;
A voir vers le matin son souffle sommeiller,
A retenir le mien de peur de l'éveiller;
Puis quand l'accablement, qui succède au délire,
A son haleine égale à la fin s'est fait lire,
J'ai saisi par instinct ce moment de repos
Pour essuyer le sang qui durcit ses caillots;
J'ai déchiré la toile et de ses découpures
Arraché fil à fil le duvet des blessures;
Séparant les anneaux de cheveux, j'ai lavé
Son front entre mes bras mollement soulevé,
De son flanc déchiré, j'ai d'une large bande
Fermé, sous un lin pur, la blessure plus grande,
Et déposé le corps doucement recouché!
Tout tremblant, comme si ma main avait touché
Un enfant endormi retourné dans ses langes,
Ou comme un vil mortel qui toucherait des anges.



8 décembre, le soir.

Elle a jeté sur tout un regard interdit;
Puis, d'une voix éteinte et tendre, elle m'a dit :
« Il est donc vrai ! tu sais !... si je n'ai plus qu'une heure
» A vivre, oh! Jocelyn, pardonne et que je meure!
» Je t'ai trompé; mon père ainsi l'avait voulu;
» Je devais respecter mon serment absolu!
» Il m'avait interdit à son moment suprême
» De révéler mon sexe à personne, à toi-même,

» Soit que sous cet habit qui dut me protéger,
» Il crût de son enfant les jours moins en danger,
» Soit qu'il eût je ne sais quelle autre prévoyance,
» Je devais à son ordre aveugle obéissance.
» Ah! qu'il m'en a coûté de me cacher de toi!
» Ah! j'aurais dû penser que j'outrageais ta foi,
» Que nous n'étions pas deux, que mon ame et la tienne
» N'ont rien qui ne se mêle et qui ne s'appartienne.
» Faut-il te l'avouer? Souvent je le pensai,
» Souvent je résolus, souvent je commençai,
» Mais toujours au moment de trahir mon mystère,
» Je ne sais quelle main me forçait à me taire,
» J'avais trop attendu déjà, je n'osais plus,
» Mon front couvert de honte était rouge et confus;
» Puis je savais ta vie et ta pieuse enfance,
» Je redoutais l'effet de cette confidence,
» J'avais peur du regard que tu me jetterais,
» Du son de voix, du mot froid que tu me dirais.
» Ce mot, pour moi, c'était ou la mort ou la vie!
» Je mourais à tes pieds si tu m'avais bannie!
» Oh! pouvais-je risquer, contre un précoce aveu,

» Cent fois plus que ma vie à ce terrible jeu?
» J'aimais mieux me fier à cette destinée
» Qui m'avait de si loin dans ton ombre amenée,
» Jouir du jour au jour, et remettre à plus tard,
» Tout attendre de Dieu, du moment, du hasard;
» Ah! ce hasard fatal n'est venu que trop vite!
» Mais si ta main se ferme et si ton cœur hésite,
» Oh! du moins Jocelyn, je ne le saurai pas...!
» J'ai cherché la tempête et la mort sous tes pas!
» Avec joie à la mort j'ai couru pour te suivre :
» L'abîme me prend seule, et toi te laisse vivre.
» Tu sais tout, mais je meurs! dis, me pardonnes-tu? »

Oh! les anges du ciel ont-ils cette vertu?
Peuvent-ils de leurs mains, sans pitié pour eux-même,
Se déchirer en deux dans le cœur qui les aime?
Pour moi, faible mortel, fait de sang et de chair,
Je ne pus me frapper sur un être si cher
Et, repoussant l'amour dans le sein qui se donne,
Briser notre ame en deux : « Oh! oui, je te pardonne,

» Lui dis-je, enfant ou sœur, pauvre être abandonné,
» L'amour que je te donne et que tu m'as donné,
» De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore
» Je te nomme... et je t'aime, et j'en invente encore!
» Ah! vis pour les entendre et les répéter tous!
» Que Dieu nous illumine et dispose de nous,
» Dans ce ciel où ses mains nous ont portés d'avance,
» Comme deux esprits purs vivons en sa présence,
» Et laissons-lui le soin, à lui seul, de nommer
» L'amour ou l'amitié dont il nous faut nous aimer! »



9 décembre 1794, le soir.

On eût dit que sa vie eût coulé par ma bouche,
Et son cœur soulevait le manteau sur sa couche.
— « Que tu m'as fait de bien ! dit-elle. Oh ! quel bonheur !
» Quoi, nous n'étions qu'amis, nous serons frère et sœur !
» Frère ! sœur ! oh ! s'il est un nom encor plus tendre,
» Laisse-moi le chercher pour te le faire entendre ;
» Tu m'aimes donc de même après l'aveu fatal ?
— » C'est toujours toi !... Pourtant, Laurence, tu fis mal

» De me tromper ; on doit tout dire à ce qu'on aime ;
» Tu m'exposais, enfant, à me tromper moi-même,
» A prendre auprès de toi, sans soupçon, jour à jour,
» Pour la sainte amitié quelque coupable amour,
» A puiser dans tes yeux et dans la solitude
» D'un bonheur surhumain l'enivrante habitude,
» Et quand il eût fallu fuir et ne plus te voir,
» A mourir de ma honte ou de mon désespoir ;
» Car vois-tu, bien qu'encore aucun vœu ne me lie,
» Aux autels, tu le sais, j'ai destiné ma vie,
» Ma promesse au Seigneur me dévouait à lui,
» Qui sait si je puis même y manquer aujourd'hui ?
» Qui sait, lorsque le sang du martyre l'arrose,
» Si je puis en honneur abandonner sa cause ?
» De l'église où j'entrai sur mes pas revenir ?
» Et, sans m'être rendu par Dieu, m'appartenir ?
» Pour savoir quel arrêt d'en haut il faut attendre
» Par la voix des pasteurs j'ai besoin de l'entendre.
» Mais ne songe à présent qu'à vivre ; le rocher
» S'est écroulé ; d'ici nul ne peut approcher
» Avant qu'un autre été, vidant l'eau de l'abîme,

» Ait rejoint de nouveau la vallée à la cime,
» L'aigle seul peut franchir le gouffre, et le Seigneur
» Pendant des mois entiers nous condamne au bonheur. »
» Je vivrai, je le sens, Jocelyn, me dit-elle;
» Oh! du fond de la mort cette voix me rappelle!
» Heureuse je vivrai toujours, toujours, toujours!
» Que m'importe quels vœux enchaîneront tes jours?
» Ton travail en ce monde, et le pain dont tu vive?
» Et ton chemin? si Dieu permet que je t'y suive,
» Si partout, comme ici, je t'entends, je te vois,
» Si je marche à ton ombre et m'éveille à ta voix,
» Si je suis en tout lieu ta sœur ou ta servante,
» Toute chose me plaît, ou m'est indifférente!
» Tu m'aimes, c'est assez; tu l'as dit! que de toi
Tout soit à l'univers, si le cœur est à moi! »



Même date, plus tard.

— « Mais lui disais-je encor, tu ne sais pas peut-être
» Qu'au veuvage du cœur Dieu condamne le prêtre,
» Lui défend les doux noms et d'amant et d'époux,
» Et qu'il n'est à personne afin qu'il soit à tous;
» Que si Dieu me voulait tout à son saint service
» Il faudrait boire, hélas! mon sang dans ce calice;
» A vivre l'un sans l'autre un jour s'habituer! »

— « Alors, dit-elle, écoute! il vaut mieux me tuer!
» Mais à quoi penses-tu? ce Dieu qui nous rassemble
» Ne nous a-t-il pas mis par la main, seuls ensemble,
» Perdus, nous unissant dans un exil commun,
» Plus qu'il n'unit jamais deux cœurs, deux sorts en un?
» Ne m'a-t-il pas jetée sous tes pas comme on trouve
» L'enfant abandonné qu'on réchauffe et qu'on couve?
» Me rejetteras-tu froide et morte à mon sort?
» Lui diras-tu, Seigneur, mon frère unique est mort?
» Lui consacreras-tu comme un encens ta vie
» Et la mienne? oui la mienne, après l'avoir ravie?
» N'en maudirait-il pas l'abominable don?
» N'appellerait-il pas ton remords par mon nom?
» Oh! non, sa volonté n'est plus un vain problème,
» Je me fie à l'arrêt qu'il a porté lui-même,
» A cet isolement complet dans ce désert,
» Au seul cœur, ici-bas, que sa main m'ait ouvert,
» A ce renversement des choses de la terre,
» Qui rend notre bonheur lui-même involontaire.
» Ah! oui, grâce à ce Dieu, mon bonheur est ta loi

» Ni bonheur, ni vertu dans ce monde sans moi. »

J'hésitais ; elle mit ses deux doigts sur ma bouche,
Et de son autre main m'attirant vers sa couche,
« Jure-moi, jure-moi, dit-elle, ô Jocelyn,
» A moi ta pauvre sœur, à moi ton orphelin,
» Jure-moi mon bonheur devant Dieu qui l'ordonne ;
» Je jure de mourir, moi, si tu m'abandonne !
» Et je sens que ma vie ou ma mort en suspens
» Vont sortir de ton cœur dans le mot que j'attends ! »
Et ses yeux sur les miens, et sa bouche entr'ouverte
Imploraient, aspiraient son triomphe ou sa perte.
Ah ! mon cœur tout entier criait pour elle en moi,
Un regard lui donna le gage de ma foi,
Et sur sa pâle main ma lèvre qui se colle
La retint à la vie avec une parole !



12 décembre 1794.

D'heure en heure depuis elle se rétablit;
Pour la première fois elle a quitté son lit,
Et d'un pas chancelant sur mon bras appuyée,
Elle a voulu marcher sur la neige essuyée :
O soleil de décembre, éclairas-tu jamais
Une plus pâle fleur d'hiver sur ces sommets?

Que j'aimais à sentir ce poids de sa faiblesse

A porter sur mon sein ce beau corps qui s'affaisse,
A penser que sans moi, ses pas, ses faibles pas
N'auraient pu soutenir ce qu'appuyait mon bras,
A rendre devant nous sa route plus unie,
A pétrir ou la glace ou la neige aplanie,
De peur que son beau pied, qu'elles venaient blanchir,
N'eût à se soulever trop haut pour les franchir!
Et comme son regard et comme son sourire
Et comme le bonheur qui dans ses traits respire,
Et comme de son cœur le tendre battement,
Sensible sur mon bras malgré son vêtement,
Pour me récompenser des soins de ma tendresse,
M'enivraient de sa vue et n'étaient que caresse!



6 janvier 1795.

Un sang pur, le bonheur, le repos, la nature,
Ont bien vite fermé sa dernière blessure;
Le souffle de la vie a bu d'un trait ses pleurs;
Son visage un peu pâle a repris ses couleurs,
Et comme sur la rose, où flotte encor la pluie,
Un rayon fait briller la goutte qu'il essuie.
Ah! si ce n'était pas que cet ange souffrait,
Même dans ce bonheur mon cœur regretterait

Ces longues nuits de veille autour de cette couche
A compter en tremblant les souffles de sa bouche,
Les battemens du pouls soulevés par le cœur;
A promener ma main sur son front en sueur.
A retourner son corps allangui par la fièvre,
A verser larme à larme une eau fraîche à sa lèvre,
A voler au chevet si j'entendais gémir,
A voir son œil se clore, à l'écouter dormir;
Ou quand le lourd sommeil, rebelle à mes prières,
Par un rêve agité fuyait de ses paupières,
A venir à la voix de l'enfant effrayé,
Mon coude au bord du lit tout près d'elle appuyé,
Pour l'assoupir un peu chercher dans ma mémoire,
Ou dans mon cœur, d'amans quelque touchante histoire,
Oubliés comme nous du monde, et se faisant
D'eux-même et de leurs cœurs un monde suffisant,
Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature,
Dans quelque île sans nom portés par aventure,
Tels qu'en voit au matin le songe d'un amant,
Ou qu'en chante une mère en berçant son enfant;
Et de voir sur son front sa terreur ou sa joie

Passer en humectant de pleurs ses cils de soie;
Tandis que je roulais comme sur des fuseaux
Ses cheveux sous mes doigts en moelleux écheveaux.



Février 1795.

Quelquefois, je ne sais quelle timidité,
Comme le sentiment de notre nudité,
Devant elle me trouble et vient saisir mon ame,
Et je n'ose parler en pensant qu'elle est femme !
Mais elle ne sent pas, dans sa chaste candeur,
Cette honte des sens qui me remonte au cœur;
Son sentiment naïf dans cette ame si pure
A bien changé de nom, mais non pas de nature;

C'est toujours de l'enfant l'ardente affection
N'ayant qu'une pensée et qu'une passion;
Et ne soupçonnant pas, dans sa douce ignorance,
Que l'amour devant Dieu ne soit pas l'innocence!
Au contraire, depuis nos doux aveux, souvent
Elle est plus caressante et plus libre qu'avant;
Avec moins d'abandon la vierge se confie
Au frère qui puisa du même sein la vie;
Elle ne comprend pas pourquoi, depuis ce jour,
Je suis plus réservé pour avoir plus d'amour,
Et pourquoi, tout tremblant, de sa main je repousse
De sa lèvre à mon front l'impression trop douce?
Moi pourtant je ne puis, comme avant, prolonger
Ces regards où le cœur au cœur va se plonger,
Ni ses bras à mon cou, ni sa tête charmante
Sur mes genoux pliés, comme autrefois dormante,
Ni ses cheveux jetés par le vent sur ma peau,
La faisant frissonner comme le vent fait l'eau,
Ni ces mots caressans où son amour se joue,
Ni sa main dans ma main, ni son front sur ma joue;
Et quand, tel qu'un enfant qui joue avec le feu,

Je retire ma tête et je la gronde un peu,
Quand je sors, tout ému, comme d'une fournaise,
Pour respirer dehors l'air glacé qui m'apaise;
Elle pleure, elle dit que je ne l'aime pas,
Ou me boude, ou s'attache obstinée à mes pas;
Un sourire la calme et nous réconcilie,
Et je la laisse aimer et dire, et tout s'oublie!



Mars 1795

Pour nous conserver purs la nuit, sous l'œil de Dieu,
Après avoir prié nous nous disons adieu,
Et chacun va chercher sa couche solitaire,
Elle sous le rocher, moi dehors sur la terre,
Dans un abri, de mousse et de feuillage, obscur,
Que je me suis creusé sous le rebord du mur.
Là, comme un chien fidèle au seuil de son asile,
Je lui garde sa vie et son sommeil tranquille;

Rien ne pourrait venir la troubler du dehors
Sans m'éveiller moi-même et passer sur mon corps;
Oh ! que j'aime à sentir sous la pluie ou la neige
Que des rigueurs de l'air cet abri la protége,
Que je garde à ce prix cet ange du Seigneur,
Sacrée et toute à lui jusqu'au jour du bonheur,
Jusqu'à l'heure où sa main, qui bénit ce qui s'aime,
Dans mon sein altéré la jettera lui-même!
Quelle douce pensée ! ah ! oui, mais quel effort,
De savoir qu'elle est là, là, si près, qu'elle y dort,
Qu'elle y veille peut-être, et, par l'amour bercée,
S'y retourne cent fois sous la même pensée?
Que l'ange de Dieu seul voit ses chastes appas!
Qu'entre le ciel et moi je n'aurais qu'un seul pas!
Oh ! que de fois chassé de ma brûlante couche,
Le cri de mes désirs étouffés sur ma bouche,
Ainsi qu'un insensé qui se lève la nuit,
Fuyant dans les frimas l'image qui me suit,
Comme un faon égaré qui cherche sa compagne
Pour fatiguer mes pas j'erre sur la montagne,
Dans ma poitrine en feu j'aspire les vents froids,

Je pétris du glacier les cristaux dans mes doigts,
Jusqu'à ce qu'énervé de fatigue et de veille
Sur ma couche transie un moment je sommeille!
Et que vite éveillé par des songes d'amour
Avec impatience encor j'attends le jour,
Le moment où Laurence à son tour éveillée,
Et dans l'obscurité de la grotte habillée,
Vient, ses beaux yeux encor tout chargés de sommeil,
Comme une jeune sœur m'embrasser au réveil,
Dans notre tiède abri par mon nom me rappelle,
Et vers le doux foyer m'entraînant auprès d'elle,
Sur un feu que la nuit couve sans l'étouffer,
Me prend entre ses mains mes mains pour les chauffer!



16 mars 1795.

Je ne sais quel respect à tant d'amour se mêle
Et s'accroît tous les jours dans mon ame pour elle ;
Comme un dieu je craindrais du doigt de la toucher ;
A ses pieds quelquefois je voudrais me coucher,
Pour que cet être, roi de toute la nature,
Me foulât sous son pas comme sa créature ;
Plus son sourire est tendre et son regard m'est doux,
Plus je sens le besoin de tomber à genoux,

De consacrer mon cœur en lui rendant hommage,
Et d'adorer mon Dieu dans ce divin ouvrage.
Pour ne pas offenser ses sentimens chrétiens,
Devant elle tremblant, pourtant je me retiens;
Mais quand elle se baisse ou détourne la tête,
Qu'elle marche un moment devant moi, je m'arrête,
Je contemple sa forme avec recueillement,
Comme un être éthéré tombé du firmament
Dont l'émanation éclaire la lumière
Et dont le pied céleste honore la poussière;
Je suis avec les miens les traces de ses piés;
Comme si ce contact les eût sanctifiés;
Dans l'air qu'elle occupait j'aime à prendre sa place,
Comme si son passage eût consacré l'espace,
A marcher dans son ombre, à ramasser les fleurs
De l'herbe dont son corps a foulé les couleurs,
A respirer le vent qui dans ses cheveux joue,
Quand son front renversé comme un flot les secoue,
Et l'air que sa poitrine a déjà respiré,
Comme un parfum du cœur par mon ame aspiré!
Il semble qu'un contact avec ce que j'adore,

A cet être divin, moi mortel, m'incorpore,
Et que de mon néant un regard de ses yeux
Pourrait, s'il le voulait, me soulever aux cieux!
Amour, dont les amans savent seuls le mystère,
Tu fais plus, ton regard met leur ciel sur la terre!



Avril 1795.

Oh! quels plans nous faisions sous l'arbre ce matin!
Que ce présent pour elle encore a de lointain!
Que j'aimais à la voir avec l'air du délire,
Avec ses yeux rêveurs qui si loin semblaient lire,
Bâtir et renverser, et rebâtir encor,
Mille ombres de bonheur avec ses songes d'or,
Pour le temps où, sortis du désert où nous sommes,
Nous serons descendus du ciel parmi les hommes;
Soit que nous retrouvions dans ses manoirs chéris,

De ses biens paternels quelques nobles débris,
Et qu'au sein d'une large et somptueuse aisance
Notre amour de nos cœurs s'épanche en bienfaisance;
Soit que, déshérités de tout bien ici-bas,
Nous fécondions un coin de terre avec nos bras,
Et nous nous bâtissions dans notre étroit royaume,
Pour couver nos amours, un pauvre toit de chaume:
Ou que dans les cités pour gagner notre pain,
Nous vivions du salaire et d'un travail de main,
Pauvre couple caché dans quelque chambre nue,
Abritant sous les toits une joie inconnue,
Achetant par le jour le doux repos du soir,
Puis au soleil couché revenant s'y rasseoir,
Y rendre grâce à Dieu, dans leur reconnaissance,
De ce bonheur obscur caché sous l'indigence,
De cette chaste couche où l'amour les bénit,
De ces oiseaux en cage et chantant sur leur nid,
Et de ces beaux enfans qui se roulent à terre,
Nus entre leur berceau et les pieds de leur mère…



Mai 1795.

Un enfant ! ah ! ce nom couvre l'œil d'un nuage,
Un être qui serait elle et moi ; notre image,
Notre céleste amour de terre se levant,
Notre union visible en un amour vivant,
Nos figures, nos voix, nos âmes, nos pensées
Dans un élan de vie en un corps condensées,
Nous disant à toute heure en jouant devant nous :
Vous vous mêlez en moi, regardez, je suis vous !

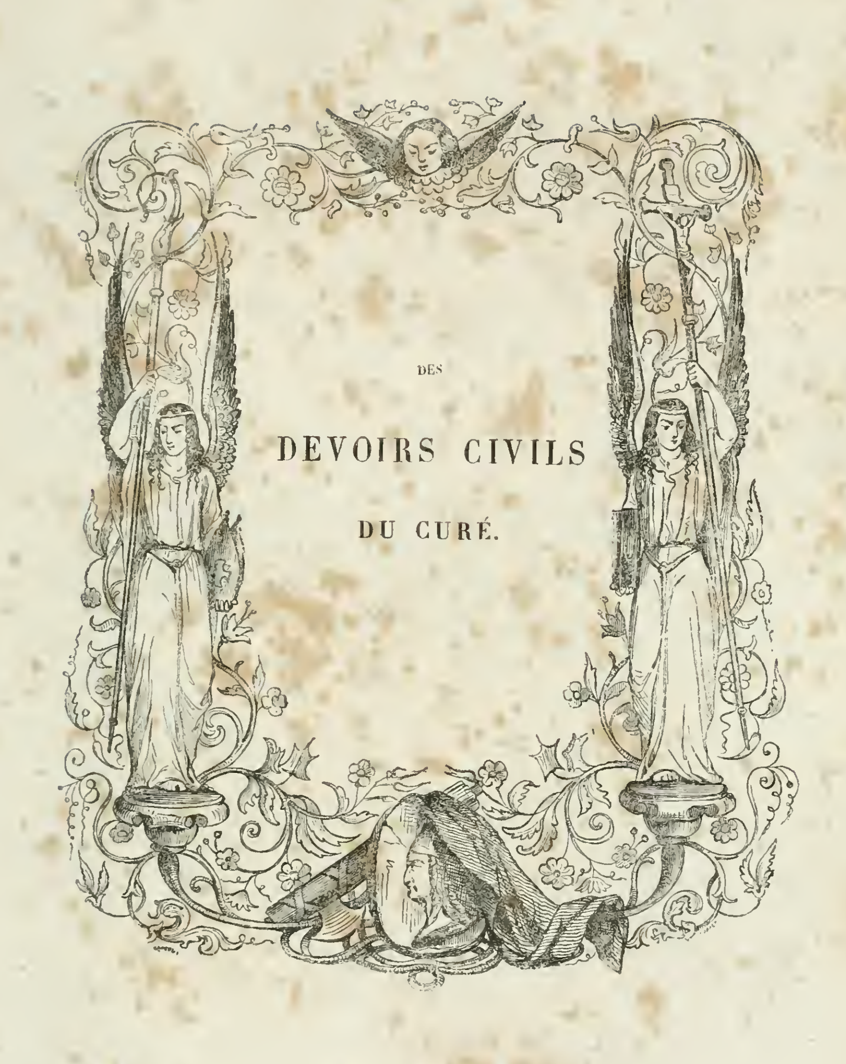
Je suis le doux foyer où votre double flamme
Sous ses rayons de vie a pu créer une ame !
Ah ! ce rêve que Dieu pouvait seul inventer,
Sur la terre l'amour pouvait seul l'apporter !



Mai 1795.

Le jour succède au jour, le mois au mois, l'année
Sur sa pente de fleurs déjà roule entraînée.
A tous momens, mon Dieu, je tombe à vos genoux,
Est-ce que votre ciel a des soleils plus doux?





DES

DEVOIRS CIVILS

DU CURÉ.



Nous avons cru devoir placer ici, et avant les notes de l'Éditeur, ce portrait du curé de village, écrit, en 1831, par M. Alphonse de Lamartine, et inséré dans le *Journal des Connaissances utiles.* Nos lecteurs retrouveront avec plaisir ces pages restées dans la mémoire de tous ceux qui les lurent alors.





DES

DEVOIRS CIVILS

DU CURÉ.

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes

les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfans s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus mêmes appellent *mon père;* aux pieds duquél les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'ame et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre, et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentimens qu'une religion philanthropique inspire et commande; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur

les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite! — Cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale.

Qu'est-ce qu'un curé? c'est le ministre de la religion du Christ, chargé de conserver ses dogmes, de propager sa morale, et d'administrer ses bienfaits à la partie du troupeau qui lui a été confiée.

De ces trois fonctions du sacerdoce ressortent les trois qualités sous lesquelles nous allons considérer le curé, c'est-à-dire comme prêtre, comme moraliste, et comme administrateur spirituel du christianisme dans la commune. De là aussi découlent les trois espèces de devoirs qu'il a à accomplir pour être complétement digne de la sublimité de ses fonctions sur la terre, et de l'estime ou de la vénération des hommes.

Comme prêtre ou conservateur du dogme chré-

tien, les devoirs du curé ne sont point accessibles à notre examen; le dogme mystérieux et divin de sa nature, imposé par la révélation, accepté par la foi, cette vertu de l'ignorance humaine, se refuse à toute critique; le prêtre n'en doit compte, comme le fidèle, qu'à sa conscience et à son église, seule autorité dont il relève. Cependant ici même la haute raison du prêtre peut influer utilement dans la pratique sur la religion du peuple qu'il enseigne. Quelques crédulités banales, quelques superstitions populaires se sont confondues dans les âges de ténèbres et d'ignorance avec les hautes croyances de pur dogme chrétien; la superstition est l'abus de la foi, c'est au ministre éclairé d'une religion qui supporte la lumière, parce que toute la lumière est venue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la sainteté, et qui feraient confondre à des yeux prévenus le christianisme, cette civilisation pratique, cette raison suprême, avec les industries pieuses ou les crédulités grossières des cultes d'erreur ou de déception. Le devoir du curé est de laisser tomber ces abus de la foi, et de réduire les

croyances trop complaisantes de son peuple à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur, et les ombres n'ajoutent rien à la lumière.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est plus belle encore. Le christianisme est une philosophie divine écrite de deux manières : comme histoire, dans la vie et la mort du Christ; comme préceptes, dans les sublimes enseignemens qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nouveau-Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique

qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne! Mais son œuvre est loin d'être accomplie; la loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la loi de l'Évangile; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au

mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité, devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés; et plus nos yeux s'ouvrent à la lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérités dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées!

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient ce livre. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire, et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais comme celui du Christ, son enseignement doit être double : par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante! L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous c'est la vie : aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacremens de son église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes; il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité; il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardons! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neiges, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérances. Mais s'il ne doit refuser son ministère à personne, il ne doit pas l'of-

frir sans prudence à ceux qui le dédaignent ou le méconnaissent. L'importunité de la charité même aigrit et repousse plus qu'elle n'attire; il doit souvent attendre qu'on vienne à lui ou qu'on l'appelle; il ne doit pas oublier que sous le régime de liberté absolue de tous les cultes, qui est la loi de notre état social, l'homme ne doit compte de sa religion qu'à Dieu et à sa conscience. Les droits et les devoirs civils du curé ne commencent que là où on lui dit : Je suis chrétien.

Le curé a des rapports administratifs de plusieurs natures avec le gouvernement, avec l'autorité municipale, avec sa fabrique.

Ses rapports avec le gouvernement sont simples, il lui doit ce que lui doit tout citoyen français, ni plus ni moins : obéissance dans les choses justes. Il ne doit se passionner ni pour ni contre les formes ou les chefs des gouvernemens d'ici-bas; les formes se modifient, les pouvoirs changent de noms et de mains, les hommes

se précipitent tour à tour du trône : ce sont choses humaines, passagères, fugitives, instables de leur nature; la religion, gouvernement éternel de Dieu sur la conscience, est au-dessus de cette sphère des vicissitudes, des versatilités politiques; elle se dégrade en y descendant; son ministre doit s'en tenir soigneusement séparé. Le curé est le seul citoyen qui ait le droit et le devoir de rester neutre dans les causes, dans les haines, dans les luttes des partis qui divisent les opinions et les hommes; car il est avant tout citoyen du royaume éternel, père commun des vainqueurs et des vaincus, homme d'amour et de paix, ne pouvant prêcher que paix et qu'amour; disciple de celui qui a refusé de verser une goutte de sang pour sa défense, et qui a dit à Pierre : Remettez ce glaive dans le fourreau!

Avec son maire, le curé doit être dans des rapports de noble indépendance en ce qui concerne les choses de Dieu, de douceur et de conciliation dans tout le reste; il ne doit ni briguer l'influence, ni lutter

d'autorité dans la commune ; il ne doit oublier jamais que son autorité commence et finit au seuil de son église, au pied de son autel, dans la chaire de vérité, sur la porte de l'indigent et du malade, au chevet du mourant ; là il est l'homme de Dieu : partout ailleurs le plus humble, le plus inaperçu des hommes.

Avec sa fabrique, ses devoirs se bornent à l'ordre et à l'économie que la pauvreté de la plupart des paroisses comporte. Plus nous avançons dans la civilisation et dans l'intelligence d'une religion tout immatérielle, moins le luxe extérieur devient nécessaire à nos temples. Simplicité, propreté, décence dans les objets qui servent au culte, c'est tout ce que le curé doit demander à sa fabrique. Souvent même l'indigence de l'autel a quelque chose de vénérable, de touchant et de poétique qui frappe et attendrit le cœur par le contraste, plus que les ornemens de soie et les candélabres d'or. Qu'est-ce que nos dorures et nos grains de sable étincelans, devant celui qui a tendu le ciel et semé les étoiles? Le calice d'étain fait courber

autant de fronts que les vases d'argent ou de vermeil. Le luxe du christianisme est dans ses œuvres, et la véritable parure de l'autel, ce sont les cheveux du prêtre blanchis dans la prière et dans la vertu, et la foi et la piété des fidèles agenouillés devant le Dieu de leurs pères.

Pour se nourrir et se vêtir, pour payer et nourrir l'humble femme qui le sert, pour tenir sa porte ouverte à toutes les indigences des allans et des venans, le curé a deux rétributions; l'une de l'état, 750 francs: l'autre autorisée par l'usage, et qu'on appelle le casuel. Ce casuel, assez élevé dans certaines villes où il sert à payer les vicaires, dans la plupart des villages produit peu ou rien au curé. A peine donc a-t-il l'étroit nécessaire, le *res angusta domi,* et cependant nous lui dirons encore, dans l'intérêt de la religion comme dans celui de sa considération locale : « Oubliez le ca-
» suel; recevez-le du riche qui insiste pour vous faire
» accepter; refusez-le du pauvre qui rougit de ne pas
» vous l'offrir, ou chez qui se mêle à la joie du ma-

» riage, au bonheur de la paternité, au deuil des fu-
» nérailles, la pensée importune de chercher au fond
» de la bourse quelques rares pièces de monnaie pour
» payer vos bénédictions, vos larmes ou vos prières;
» souvenez-vous que si nous nous devons *gratis* les uns
» aux autres le pain de la vie matérielle, à plus forte
» raison nous devons-nous *gratis* le pain céleste; et
» rejetez loin de vous le reproche de faire payer aux
» enfans les grâces sans prix du père commun, et de
» mettre un tarif à la prière! » Mais nous disons aux
fidèles : « Le salaire de l'autel est insuffisant! »

Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de sa bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est comme la bonne odeur de la vertu. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains; d'y nourrir quelques animaux do-

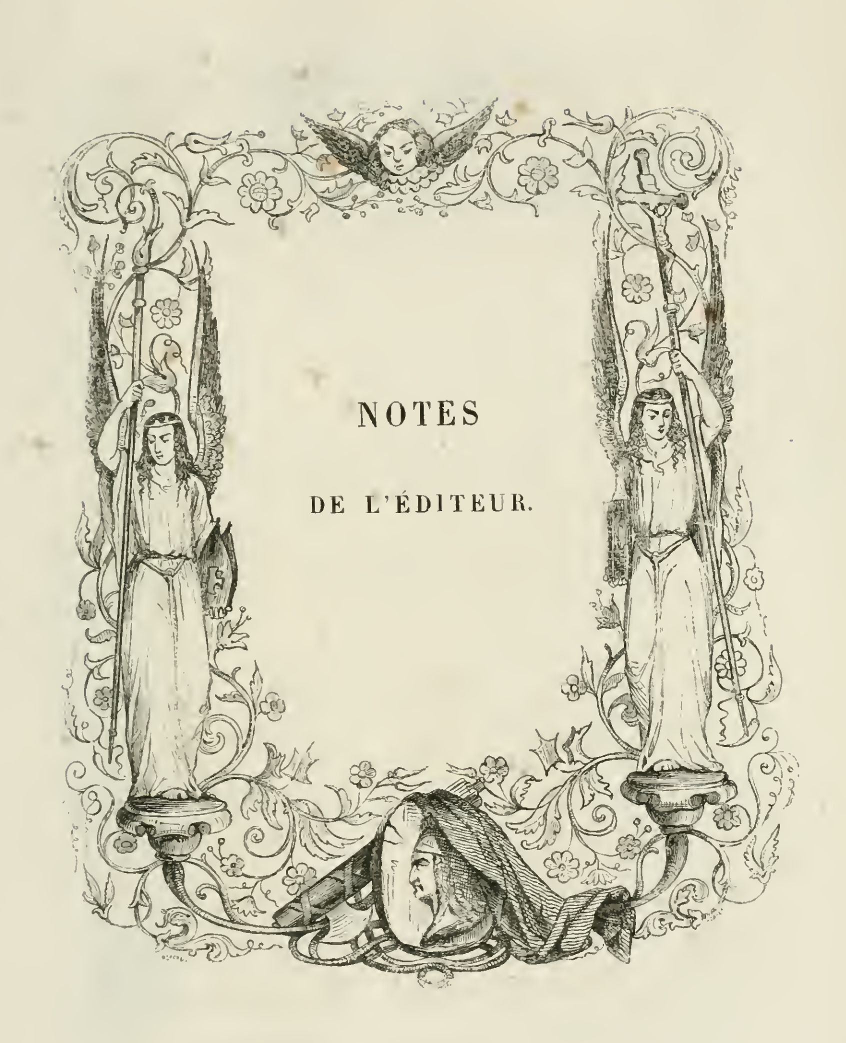
mestiques, de plaisir ou d'utilité, la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantans, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde, et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un! De cet asile de travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse; le pauvre est ombrageux et jaloux, il accuse promptement d'adulation ou de sensualité l'homme qu'il voit souvent à la porte du riche à l'heure où la fumée de son toit s'élève et lui annonce une table mieux servie que la sienne. Plus souvent, au retour de ses courses pieuses, ou quand la noce ou le baptême ont réuni les amis du pauvre, le curé peut-il s'asseoir un moment à la table du laboureur et manger le pain noir avec lui; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfans auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet

d'une sagesse divine. Dans les études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire, le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'*Angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de sa vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

» Voilà sa vie et ses plaisirs ; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau ; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée ! voilà un homme oublié à jamais ! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son ame vivait d'avance,

et il a fait ici-bas ce qu'il y avait de mieux à y faire, il a continué un dogme immortel ; il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu. »





NOTES

DE L'ÉDITEUR.



PREMIÈRE NOTE.

Page 109.

LE PATRE.

La vallée de Lauterbruennen est enfermée dans des gorges de montagnes. La limite occidentale de la vallée, d'où se précipite le Staubbach, serait regardée, en tout autre pays, comme une montagne

d'une hauteur immense. Ici elle ne paraît qu'une petite colline, en comparaison de la chaîne opposée, dont le point le plus élevé est le magnifique Iungfrau-Horn, qui se prolonge dans une direction semi-circulaire; et, dominant les pics adjacens, s'élève à une hauteur prodigieuse. Nous sommes actuellement logés chez le ministre de Lauterbruennen, petit village, ou plutôt amas de chaumières parsemées, comme celles de Grindelwald, sur toute la vallée et dans les parties accessibles des collines. Près de la maison, est la fameuse chute du Staubbach, que j'ai été voir. Ce torrent roule perpendiculairement d'une hauteur si considérable, qu'il se résout en tombant en pluie fine, dont la plus grande partie s'isole dans sa chute; mais le reste du volume d'eau se brise à moitié chemin contre une saillie que forme le rocher, et d'où elle s'élance avec force. L'ecclésiastique, notre hôte, mesura, il y a quelque temps, sa hauteur perpendiculaire, et la trouva de neuf cent trente pieds. Le soleil luisant dans une direction opposée, un petit arc-en-ciel était réfléchi vers le bas de la chute. Me tenant dans un éloignement

convenable, je vis ce phénomène physique prendre un figure semi-circulaire. A mesure que j'en approchai, les points opposés de l'extrémité de l'arc coïncidèrent par degrés, et formèrent un cercle parfait des couleurs les plus vives et les plus brillantes. Je m'avançai davantage pour jouir mieux de ce charmant spectacle. Le cercle perdait par intervalles pressés quelque chose de son diamètre; et quand je fus arrivé au-dessous de la chute, je le vis tout à coup disparaître. Ayant levé les yeux pour regarder le torrent, il ne m'offrit que l'image d'une nuée de poussière, et c'est en effet à cette circonstance qu'il doit son nom, Staubbach signifiant dans la langue allemande une fontaine de poussière. Je fus bien mouillé pour prix de ma curiosité; mais j'eus du moins la satisfaction de voir une miniature de l'arc-en-ciel. Ce phénomène n'est pas très-rare, puisqu'on peut l'observer dans toutes les cascades sur lesquelles le soleil brille en figure directe sous un certain aspect; mais dans le cas actuel, ce fut pour moi un motif de consolation de voir que cet objet était singulièrement frappant.

» Le lendemain matin, nous allâmes à cheval à l'extrémité de la vallée, qui présente plusieurs points de vue très-beaux, et nous montâmes vers les glaciers qui s'étendent depuis la base du Breit-horn et du Gross-horn. Dans ce vallon charmant, on voit sortir de terre plusieurs courans * de l'eau la plus limpide, qui forment autant de petites rivières, et de nombreux torrens s'y précipitent du haut des montagnes. J'en remarquai deux, en particulier, qui tombent d'une élévation plus grande que le Staubbach même; mais leur chute n'étant pas si perpendiculaire, ils ne sont pas intéressans au même degré.

» Après avoir monté pendant plus de trois heures, nous gagnâmes une petite cabane, habitée, dans l'été, par des pâtres qui font d'excellens fromages, et gardent de nombreux troupeaux de vaches, de chèvres et de pourceaux. Ici nous fûmes régalés d'un quartier

* C'est de là que lui vient le nom de *Lauterbruennen*, qui signifie en allemand *plusieurs sources*.

de chamois froid, que notre hôte avait réservé pour nous, et notre repas se termina par de la crême délicieuse pour dessert. De là nous montâmes plus haut; nous arrivâmes avec beaucoup de difficulté aux confins des glaciers, et nous nous vîmes entièrement entourés par des rochers raboteux et presque impraticables. Nous aurions désiré aller en avant; mais notre hôte nous ayant assuré que nous n'avions pas trop de temps pour nous retirer avant la nuit, nous nous assîmes près de la glace, et contemplâmes avec transport et admiration une partie de la grande chaîne centrale des montagnes. C'étaient rochers sur rochers, montagnes sur montagnes, masses étonnantes par leur prodigieuse hauteur autant que par l'immense variété de leurs formes grossières. Un des pics, qui est appelé le Gross-Horn, est pyramidal, et sa pointe est terminée par de la neige glacée : un autre, nommé le Breit-Horn, est fait en cône, et paraît couronné à son sommet d'une masse énorme de glace transparente, que les rayons du soleil, par leur réflexion, enrichissaient d'accidens de lumière de la plus grande beauté. Le

plus élevé et le plus majestueux de tout le groupe, est le Iungfrau-Horn ou Virgins-Horn, dont j'ai dit plus haut qu'il était ainsi nommé, parce que son sommet est inaccessible.

» Les interstices d'entre les montagnes sont remplis par de grandes vallées de glace brisée sous une infinité de formes variées; et plusieurs torrens, qui se font jour à travers la neige, s'unissant dans leur cours, forment le Weiss-Lutchine, rivière qui roule rapidement dans la vallée de Lauterbruennen, joint le Schwartz-Lutchine, qui tombe du Grindelwald, et se jettent ensemble dans l'Aar.

» Plusieurs des montagnes sont couvertes de verdure jusqu'à une grande élévation, ce qui fait reposer l'œil avec plaisir, entouré, comme il l'est, de l'horreur de ces scènes d'hiver. Nous observâmes aussi, à des hauteurs considérables, plusieurs petits villages qui, autant que nous en pûmes juger à cette distance, ne doivent pas

être d'un accès moins difficile que les glaciers où nous avions monté.

» Quelle que soit la magnificence et la variété de cette scène curieuse, où l'on voit, au milieu de l'été, la glace et la neige auprès de la verdure des forêts et des terres en culture, j'avouerai cependant que l'idée que je m'étais formée de l'étendue immense et de l'apparence admirable de ces glaciers, était fort au-dessus de la réalité. C'est le seul objet qui, de tout ce qu'offre la Suisse, n'ait pas répondu à nos espérances; quoique néanmoins on doive les considérer comme une des plus grandes curiosités de ce pays. Notre erreur fut due sans doute aux récits empoulés que nous avions entendu faire des glaciers de Grindelwald de Lauterbruennen. Nous supposions que le glacier de Furca était fort inférieur en étendue à ceux de Grindelwald et de Lauterbruennen, au lieu que, dans le fait, il leur est égal à tous égards, si même il ne leur est supérieur. » (William Coxe, *Voyage en Suisse.*)



DEUXIÈME NOTE.

Page 110.

GROTTE DES AIGLES.

La scène principale de cet épisode se passe dans cette magnifique chaîne des Alpes qui noue la Savoie au Dauphiné entre Grenoble et Chambéry. C'est là qu'est la Grande Chartreuse visitée par l'au-

teur, qui laissa les vers suivans sur le livre des ermites.





VERS

IMPROVISÉS A LA GRANDE CHARTREUSE.

JÉHOVAH de la terre a consacré les cimes;
Elles sont de ses pas le divin marchepied;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en conservent la trace;
L'Oreb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore!
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore:
Seigneur, réponds-nous; es-tu là?

Paisibles habitans de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes
N'entendez-vous donc rien du ciel?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges

Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'ame en vain regarde, aspire, implore, écoute;
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain?
Vos yeux, toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs;
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile;
Nous n'avons rien que nos soupirs!

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme;
La prière du juste est l'encens des mortels;

Et nous, pécheurs, passons: nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.





TROISIÈME NOTE.

Page 112.

CHAMOIS.

NOTRE guide est *chasseur* de profession. Il parcourt fréquemment cette grande chaîne de montagnes, pour surprendre et tuer le chamois, animal remarquable par sa légèreté à courir au milieu des rochers escarpés, et à sauter par dessus les préci-

pices. J'appris de lui que ce glacier est l'extrémité d'une vallée de glace d'environ douze milles de long, et d'un à quatre de large. Ensuite, elle forme deux branches, dont l'une s'étend vers le Shreckhorn, et l'autre vers le Valais.

» Il parle avec beaucoup d'enthousiasme de sa profession, quoique, dit-il, elle soit extrêmement pénible et quelquefois dangereuse. Il tue ordinairement depuis six jusqu'à quinze chamois par an. La chair en est fort délicate et lui sert à nourrir sa famille, et il vend chaque peau une guinée. Il se sert d'une arquebuse, et les tire ordinairement à la distance de cent cinquante toises et plus.

» Le chamois est un animal très-craintif, et par conséquent fort attentif sur ce qui peut lui nuire. Ils vont communément par troupeaux de vingt ou trente, et tandis qu'ils paissent, l'un d'eux fait sentinelle sur une des hauteurs voisines, et est relevé par un autre de quart d'heure en quart d'heure. Le factionnaire regarde tout autour de lui avec un air d'inquiétude et de grande attention; quand il soupçonne le moindre

danger, il avertit le troupeau par un cri aigu ; tous décampent aussitôt à la suite l'un de l'autre.

» Le chamois se nourrit de différentes sortes d'herbes, et principalement de celle appelée *lichen rangiferinus*, qui, en plusieurs endroits, couvre les sommets et les flancs des montagnes. Pour trouver cette nourriture dans l'hiver, ces animaux imitent le procédé du renne de Laponie, grattant la neige avec les pieds de devant, et la dégelant fréquemment par la chaleur de son haleine, pour la faire céder plus aisément. Mais lorsque l'épaisseur ou la dureté de la neige les empêche de découvrir la terre pour trouver le lichen, ils broutent les branches des jeunes sapins.

» Dans l'été, le corps du chamois est d'un brun jaunâtre, et le dessous de la gorge est blanchâtre ; son poil est court et doux. En hiver, il devient long et d'un brun foncé, assez semblable à celui de l'ours, ce qui le défigure entièrement. On en a trouvé quelquefois, mais bien rarement, qui étaient mouchetés et de différentes couleurs; et dernièrement on en a tué sur l'Engelberg un qui était tout blanc. A tout autre égard, il était comme

un chamois ordinaire; et c'est un problème de savoir s'il était né blanc, ou si cette couleur était en lui l'effet de la vieillesse.

» Linnæus a classé le chamois dans l'espèce du bouc, sous le nom de *rupicapra* ou chèvre de montagne. Il ne connaissait pas les antilopes pour en former une classe, comme l'a fait Pallas, qui y a judicieusement placé ce quadrupède. L'exemple de Pallas a été suivi par Pennant et les zoologistes qui sont venus après lui. »

(William Coxe, *Voyage en Suisse,* lettre XXIX.)





QUATRIÈME NOTE

Page 112.

LE TORRENT. — PONT NATUREL.

L'auteur s'est évidemment inspiré ici de la vue de ce magnifique torrent qui descend du lieu appelé le *Désert* au village des Échelles. Mais la poésie ni le pinceau n'atteindront jamais à la sublime horreur

de ces chutes d'eau qui se sont creusé un lit tortueux dans la pierre, souvent à une profondeur de quarante pieds. Il arrive fréquemment qu'elles percent le rocher au lieu de le franchir. Des ponts naturels se forment ainsi, donnant passage aux bergers ou aux chasseurs de chamois. Quand ces ponts s'écroulent sous le choc des eaux ou des avalanches, les habitans des chalets restent séparés du monde jusqu'à l'été. Il y a plusieurs de ces ponts écroulés dans cette partie des Alpes.





CINQUIÈME NOTE.

Page 123.

La végétation de ces parties inférieures des Alpes est la plus riche du monde par un point donné. Elle compte trois mille espèces de végétaux.



SIXIÈME NOTE.

Page 195.

GLACIERS.

Nous descendîmes ensuite au glacier, que nous côtoyâmes en prenant le chemin que tiennent les gens qui cherchent le cristal. Nous arrivâmes, en moins d'une heure, à un passage très-dangereux, nommé *les Ponts,* qui est perpendiculairement élevé

sur le roc et bordé d'un affreux précipice. Ces passages sont encore d'un accès très-difficile ; mais on courait bien plus de danger avant que M. de Saussure eût fait sauter quelques parties du roc par le moyen de la poudre à canon et creuser des trous pour poser les mains et les pieds. Le premier pont était de la longueur de quarante pas ; et les deux autres, un peu plus pra ticables, d'environ dix chacun. Nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure à une fontaine qui coule de la voûte et des côtés d'une grotte formée par la nature. Le dedans de cette grotte est presque rempli de larges touffes de *ramusculus glacialis*. C'est là où nous nous assîmes pour prendre notre premier repas ; ayant fait à peu près huit milles depuis notre départ de *Chamouny*.

» Nous passâmes ensuite à travers des neiges, reste d'une *avalanche* du dernier hiver, et nous parvînmes sur la *Moraine;* nom qu'on donne à un amas de pierres et de terres que les glaciers rejettent des deux côtés, après les avoir reçus des montagnes plus élevées. Il y a

du danger à passer dessus, et il faut bien sonder les endroits sur lesquels on marche. Les parties du glacier sur lesquelles ces pierres sont amoncelées sont plus élevées et plus dures que toutes les autres. La terre qui roule du haut des montagnes s'y trouve placée avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que ce soit l'ouvrage de l'art. En regardant de cet endroit la mer de glace que nous avions au-dessous de nous, elle nous semblait impraticable. Les fentes qui la coupaient dans toutes les directions possibles étaient innombrables, et formaient des précipices d'une profondeur immense, dont les bords semblaient devoir s'écrouler à chaque instant. Nous jugeâmes cependant qu'il ne fallait que du courage et de l'adresse pour échapper à tout danger. Au lieu de crampons, nous avions à nos souliers de grands clous qui nous paraissaient beaucoup plus commodes, et nos bâtons armés d'un fer pointu nous furent d'un très-grand secours. Étant descendus dans le glacier, nous trouvâmes qu'un vent chaud avait amolli la glace; ce qui la rendait moins glissante.

» Nous y restâmes environ un quart d'heure ; ensuite, ayant regagné la *Moraine,* nous y fîmes une promenade d'une demi-heure. Nous nous embarquâmes alors sur la grande mer de glace, nommée *Glacier des Bois.* Je ressentis, il est vrai, une forte émotion lorsque je me trouvai au milieu de déserts affreux, où d'horribles précipices semblaient s'ouvrir à chaque instant sous nos pas. Les gouttes qui découlaient des glaçons réunis sur le sommet des montagnes, frappées par les rayons du soleil, produisaient une infinité de petits ruisseaux qui offraient le coup d'œil le plus curieux. Ces ruisseaux se creusent des lits d'où ils se précipitent en torrens à travers les fentes du glacier, en faisant un bruit effroyable. Ils viennent augmenter le bassin formé par la fonte de la surface intérieure, et se percent une issue dans l'immense voûte de glace de la vallée de *Chamouny* d'où *l'Arveron* prend sa source. Ces eaux sont agréables et extrêmement rafraîchissantes.

» Quoique au premier aspect on juge cette im-

mense étendue de glace impraticable à tout animal, excepté aux chamois et aux marmottes, même à l'homme de pied le plus intrépide, les troupeaux, pour aller chercher une chétive subsistance de l'autre côté des rochers, n'hésitent cependant pas à la traverser. Les bergers les laissent errer en liberté dans ces lieux sauvages, et vont les visiter de temps en temps. Nous aperçûmes sur la glace les vestiges d'un troupeau, et nous en vîmes effectivement un qui retournait; un berger marchait en avant pour servir de guide, et son compagnon suivait les moutons : nous eûmes le bonheur de sauver une brebis qui s'était éloignée du troupeau.

» En poursuivant notre route, nous entendîmes tout à coup un bruit affreux; et, ayant regardé autour de nous, nous vîmes que c'était un éclat de rocher qui s'était détaché d'une des plus hautes aiguilles, et qui bondissait de précipice en précipice avec une telle rapidité, qu'avant de parvenir au fond, il était presque entièrement réduit en poussière. Après une marche

d'une heure, le spectacle le plus magnifique s'offrit à nos yeux. L'imagination ne peut rien concevoir de plus terrible et de plus imposant. Jusqu'à ce moment, les glaciers avaient à peine répondu à l'idée que je m'en étais formée; ici ils surpassèrent mon attente. La nature se faisait voir sous son aspect le plus terrible. Nous avions devant les yeux une nappe de glace de vingt milles d'étendue, bornée de toutes parts par un glacier de neige, nommé *Tacul,* dont le plan est circulaire et qui conduit, en suivant la ligne droite, au pied du *Mont-Blanc.* Ce glacier est environné de rochers de forme conique, qui se terminent en pointes aiguës, comme les tours de nos anciens châteaux. A droite s'élève une chaîne majestueuse de montagnes à pic, dont les intervalles sont remplis par d'autres glaciers; et le majestueux Mont-Blanc, qui porte sa tête jusque dans les nues, paraît commander à toutes les montagnes d'alentour. Sa hauteur est telle qu'en l'apercevant, les montagnes adjacentes, quoique très-hautes, ne nous paraissaient être que des collines. Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes à la *Moraine,*

qui forme une des bornes de la vallée; nous la traversâmes; et nous continuâmes notre route, sur un lac de glace d'environ trois quarts de mille de largeur; nous y trouvâmes la glace plus unie et moins de crevasses que dans la grande vallée. Nous passâmes ensuite une seconde *Moraine* qui nous conduisit à une autre masse de glace, d'où nous arrivâmes à une troisième *Moraine :* en descendant de cet endroit, nous parvînmes à la dernière chaîne des glaçons, beaucoup plus considérable que les deux dernières, et remplie de fentes très-larges : elle n'est séparée du roc que par une *Moraine* très-étroite. Ces moraines contiennent une grande quantité de cristal.

» Nous prîmes ensuite un peu à droite, et nous remontâmes la vallée de glace; à chaque moment la scène s'agrandissait, elle devenait et plus terrible et plus majestueuse. Nous arrivâmes bientôt au pied du Couvercle, après avoir parcouru, sur la glace, un espace de six milles; et nous sentîmes combien il était difficile de quitter la glace; le commencement de la

descente était très-dangereux; un endroit où il fallait passer était surtout effrayant. Nous avions sous les yeux un rocher immense, dont la surface était absolument unie, et au-dessous duquel on voyait un précipice profond, terminé par une large crevasse formée dans le glaçon, qui semblait nous défendre d'avancer. Un petit creux qui se trouvait dans le milieu nous ayant néanmoins paru suffisant pour y poser un seul pied, nous risquâmes de passer cet endroit redoutable, et nous arrivâmes heureusement sur la terre ferme. Un de nos guides allait en avant, et tenait la main étendue, en cas que nous fissions un faux pas, tandis que l'autre nous indiquait les endroits où il fallait poser nos pieds. Le reste du chemin, quoiqu'il fût très-étroit, très-raide et bordé tout au long d'un précipice affreux, n'offrit plus à notre œil aguerri l'apparence d'aucun danger. La scène dont nous étions environnés était si imposante, que nous ne pensions plus à nos fatigues ni à nos craintes. Dans moins d'une demi-heure nous parvînmes à une fontaine, auprès de laquelle nous nous assîmes pour dîner. Il y avait cinq

heures et demie que nous avions quitté la vallée de *Chamouny;* et malgré les difficultés qui avaient retardé notre marche, et les haltes que nous avions faites, nous avions parcouru un espace de quinze milles, sans cependant qu'aucun de nous se plaignît d'être fort fatigué.

» Les nuages qui s'amoncelaient nous engagèrent à doubler le pas, pour arriver au sommet du Couvercle. De ce poste élevé, nous pouvions voir à la fois trois vallées de glace; le glacier de *Zaléfre* était à notre gauche, celui de l'*Escaut* en face de nous, et le *Takuba* à notre droite; toutes trois aboutissaient à un immense bassin de glace, nommé le *Glacier des Bois,* qui se prolongeait sous nos pieds, et était entouré et embelli par les aiguilles raboteuses.

» Le silence profond qui règne dans ce lieu n'est interrompu que par les bondissemens des chamois, et par les cris que jettent les marmottes, pour avertir leurs compagnes de l'approche des hommes.

» Après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous continuâmes à marcher pour gagner le sommet du Couvercle, rocher très-extraordinaire : il présente la forme d'un édifice grand, irrégulier et en ruines, placé sur le sommet d'une montagne. Ce rocher est de granit. Il est difficile de le gravir ; mais on ne court aucun danger. Nous trouvâmes vers le pied de la montagne une bouteille dans laquelle étaient les noms de deux Anglais qui étaient montés jusqu'à cet endroit quinze jours avant nous, et qui se flattaient probablement qu'aucun étranger ne serait tenté d'aller plus loin. » (*Voyage en Suisse de William Coxe*, t. II.)





SEPTIÈME NOTE.

Page 218.

LE LAC.

Il existe sur presque toutes les montagnes des Alpes de ces lacs dont la source semble être au ciel. Ils dominent souvent les glaciers. Les voyageurs qui ont traversé le Saint-Bernard ou le Mont-

Cenis en ont vu de semblables au dernier sommet de ces montagnes. La couleur des eaux y est d'un bleu noir comme le ciel qu'ils réfléchissent. Encaissés dans des bords de granit, on ne voit sur les bords que quelques tapis d'herbe fine couverts de fleurs des Alpes ; mais il est rare que des arbres végètent à ces hauteurs. Le lac des Aigles, placé beaucoup plus bas, est dominé en effet par quelques groupes de sapins.





HUITIÈME NOTE.

Page 272.

AVALANCHES.

On appelle ainsi et quelquefois *lavanges* ou *lauvines* ces masses de neige, qui, à certaines époques de l'année, roulent des sommets glacés des hautes montagnes, et, se grossissant dans leur course,

acquièrent un si grand volume et une telle vitesse, qu'elles entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage, les arbres, les rochers et les habitations. Pendant l'hiver ce sont les vents qui déterminent la formation des avalanches ; quelquefois même un grand froid produit le même effet : il saisit les molécules de la neige, la réduit en poussière, et dans cet état n'ayant plus d'adhérence avec les corps qu'elle couvre, elle glisse des flancs des montagnes dans les vallées ; au printemps c'est la fonte des neiges qui est la principale cause des avalanches ; c'est à cette époque aussi qu'elles sont le plus redoutables. Lorsque les rayons solaires commencent à acquérir de la force, il semblerait que la superficie des masses de neige devrait commencer par se fondre ; il n'en est pas ainsi : c'est la terre qui s'échauffe et qui, communiquant sa chaleur à ces masses, détermine leur fusion au point de contact. Ces masses dont la base a été fondue, n'étant plus retenues sur le flanc des montagnes, se détachent, roulent avec fracas, et vont porter au loin la destruction. A l'époque du printemps, la moindre agitation de l'air peut pro-

voquer la chute des avalanches : c'est pour cela qu'on recommande au voyageur le silence dans le voisinage des masses de neige où les avalanches ont coutume de se former ; c'est pour cela encore qu'on tamponne les sonnettes des mulets dans les passages dangereux. Quelquefois, au contraire, pour prévenir le danger, on provoque leur chute par la décharge d'armes à feu, et l'on peut ensuite passer sans crainte après que l'avalanche est tombée. Dans les Alpes, on recommande souvent aux voyageurs de ne pas regarder long-temps les avalanches, lors même que leur direction ne paraît pas dangereuse, parce qu'elles causent une si grande agitation dans l'air, un vent si violent, qu'il arrive souvent que les hommes et les animaux en sont étouffés. Comme les avalanches causent, dans les montagnes et les vallons, un tremblement accompagné d'un bruit égal à celui du tonnerre, il est rare que le voyageur, averti du danger qui le menace, n'ait pas le temps de s'y soustraire par la fuite.

» Les forêts qui couvrent les flancs inférieurs des

hautes montagnes suffisent pour arrêter la marche des avalanches; il en résulte que ce phénomène devient d'autant plus fréquent et redoutable que les montagnes où il prend naissance sont plus dépouillées. Le montagnard se rend donc coupable d'une grande imprévoyance en abattant les arbres sans les remplacer, puisqu'il détruit la seule barrière qui puisse s'opposer aux ravages de ce terrible fléau. » (*Encyclopédie nouvelle,* par Leroux et Reynaud.)





NEUVIÈME NOTE.

La vallée resserrée par laquelle on pénètre dans celle de Chamouny est dirigée droit au sud de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire à peu près au sud-sud-est. En gravissant ce défilé étroit et sauvage, le

long de l'Arve qui gronde à ses pieds, le voyageur, attristé par la teinte sombre et rembrunie de tout ce qui l'entoure, suit péniblement une route qu'il aspire à voir se terminer. Il est loin de s'attendre au magnifique spectacle qui bientôt vient frapper ses regards, quand, se détournant sur la gauche, et parvenu à l'extrémité du défilé, la belle vallée de Chamouny se présente tout à coup. Il s'arrête étonné, et compare quelques instans l'espace qu'il vient de parcourir avec le chemin si différent qui lui reste à suivre. Il repart plein de joie, et ne peut se lasser d'admirer la pompe et en même temps l'élégante simplicité du tableau enchanteur qui se déroule successivement sous ses yeux. Au milieu de cette riche perspective, des tapis de verdure, des champs cultivés, des habitations éparses ou réunies, une rivière qui serpente; sur les côtés et dans le fond, une longue file de rochers couverts en amphithéâtre de noirs sapins, et sillonnés à leur pied et sur leurs flancs par des torrens ou de profondes ravines; plus haut, une bordure immense de montagnes de glace à sommets aigus ou arrondis, dont quelques-

unes prolongent leur manteau éblouissant de blancheur jusqu'au niveau de la vallée, et entre lesquelles s'élèvent çà et là d'énormes aiguilles de granit, trop droites pour avoir permis aux neiges de s'y arrêter.

» La vallée de Chamouny est recourbée en forme d'arc. Sa direction moyenne court du sud-ouest au nord-est. Ses extrémités se recourbent encore, l'une vers l'ouest-sud-ouest, l'autre vers le nord-nord-est. On croit qu'en une demi-heure on la parcourra tout entière, et cependant on met deux heures à aller jusques au Prieuré, qui n'est pas même à la moitié de la longueur de la vallée; tant, dans les hautes montagnes, la grandeur des objets trompe sur les distances.

» Toutes les montagnes qui bordent la vallée de Chamouny sont dans la classe des primitives. On trouve cependant une ou deux carrières de gypse et des rochers calcaires, parsemés dans le fond de la vallée. On voit aussi quelques bancs d'ardoise, appliqués contre le pied du Mont-Blanc et des montagnes de sa chaîne ; mais

toutes ces pierres secondaires n'occupent que le fond ou le bord des vallées et ne pénètrent point dans le cœur des montagnes. Le centre de celles-ci est de roche primitive, et les sommités assises sur le centre sont aussi de cette même roche. » (*Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny,* par Leschevin.)



TABLE.

TABLE.



